

# Le samouraï du temps

Pascal Kulcsar

# Tome 1

# Prologue :

Chaque homme et chaque femme avance dans l'existence comme des guerriers sur un champ de bataille invisible.

Comme les étoiles, ils naissent, brûlent, vacillent... puis tracent une ligne singulière dans l'obscurité du monde.

Chacun porte une fonction.

Un rôle.

Une mission que rien ne peut détourner.

Et même si les êtres semblent fragiles, même si leurs doutes sont des failles béantes, leur destin s'emboîte, s'affronte ou s'unit comme les pièces d'un même mécanisme cosmique. Sur l'échiquier de l'univers, aucune place n'est laissée au hasard : chaque mouvement prépare un choc, une rencontre, une guerre ou une révélation.

Dans ce grand ordre immuable, un nom venait de s'éveiller.

Shiro Takano.

Son histoire, jusqu'alors modeste, venait de se fissurer comme une armure trop étroite.

En lui naissait une force qu'il ne comprenait pas encore. Une pression sourde, comme si l'air lui-même attendait qu'il agisse. Déjà, son cœur battait plus vite, poussé par quelque chose de plus grand que lui : une voix silencieuse, venue de l'autre côté du temps.

Son combat allait commencer.

Un combat intérieur d'abord, contre ses peurs, sa différence et ses limites.

Puis un combat extérieur, contre les forces qui s'avançaient dans l'ombre, prêtes à déchirer le monde.

Shiro ignorait encore la nature de son rôle.

Mais l'Univers, lui, n'attendait plus.

Car quand la destinée s'ouvre, elle ne demande jamais la permission :

elle frappe, elle brûle, et elle emporte ceux qu'elle a choisis jusqu'au cœur même du chaos.

# Chapitre 1 - L'ombre de Xedus

De nos jours, dans le palais du gouvernement central de la mégapole de Bôt, situé au nord du 22e parallèle sur la planète Xedus, une grande salle seigneuriale se distingue. Ses murs opalescents, sculptés de lignes abstraites, encadrent trois larges ouvertures opaques. Le sol, revêtu d'une couleur chaude, est parsemé de statues de personnages importants, façonnées dans d'anciennes pierres et éparpillées à même le sol.

Un homme de grande taille, à l'allure imposante, nommé Ténèbro, se tient debout avec fierté sous une vaste coupole translucide ornée de motifs religieux. Armé d'un poteau de fer torsadé de deux mètres à la lame aiguisée dans sa main gauche, il incarne l'union de trois corps vêtus de lambeaux, symbolisant l'autorité : un policier, un homme de loi et un officier militaire. La tête disproportionnée de Ténèbro fusionne ces trois visages en une expression de haine. Leurs lèvres, gorgées de sang, et leurs yeux, où l'iris et la pupille se teintent d'un bleu profond, trahissent une sclérotique marquée de veines rouges et enflées. Ténèbro porte des bottines extravagantes, fabriquées à partir d'os humains. Sa tête chauve est coiffée d'une épaisse couronne de barbelés, dont les pointes s'enfoncent profondément dans son crâne. Ténèbro, d'une voix puissante et unifiée, déclare :

– Je suis Ténèbro, père adoptif des proscrits et des parias. Né de l'enfer, je suis le commencement de toute vie et, après d'innombrables batailles à travers les âges, je suis déterminé à continuer de régner en maître absolu sur Xedus.

Lentement, il soulève sa tête imposante. Sourire malveillant aux lèvres, il contemple la grande coupole. Au zénith, deux astres juxtaposés brillent éclatamment. Avec magnanimité, Ténèbro acquiesce lentement. D'une voix glaçante, il proclame :

– Nul ne pourra entraver la destinée que je lui voue, personne, pas même toi, Shiro Takano !

Subitement, Ténèbro incline la tête, son regard malicieux fixé sur l'une des ouvertures restées opaques jusqu'alors, s'illumine soudain et devient transparente. Avec un élan de vanité, il fronce les sourcils et ricane. Élevant la voix, il lance :

– Le Dieu que tu vénères est insignifiant face à ma puissance. Souviens-t'en, une fois pour toutes.

Ténèbro se dirige ensuite d'un pas lourd vers une grande ouverture vitrée donnant sur l'extérieur. Il lève son bras droit aux muscles saillants et pointe de l'index vers l'extérieur avant d'ouvrir largement sa main, proclamant solennellement :

– Regarde et vois par toi-même ce monde créé à mon image.

À travers la grande vitre, on aperçoit plusieurs hauts et larges bâtiments de formes pyramidales, endommagés et pour certains entièrement détruits. Ils se dressent dans un



paysage apocalyptique, dominé par d'énormes cheminées qui crachent une épaisse fumée noire. Ces structures sont érigées par des métamorphes, empilés les uns sur les autres, hurlant leur souffrance pour certains et emportés par la mort pour d'autres. D'un ton méprisant, il dit :

– Les métamorphes les plus forts et méritants, devenus mes lieutenants, me sont totalement soumis et dévoués jusqu'à la mort, tandis que les plus faibles servent à assembler les cheminées de l'enfer jusqu'à leur dernier souffle, afin que des profondeurs jaillisse l'oxygène de vie, vital à ma création.

Derrière Ténèbro, on voit apparaître, traversant l'une des larges ouvertures translucides avec un pas décidé mais silencieux, un samouraï du nom de Shiro Takano. Originaire de la Terre à l'époque de la fin de l'ère Heian, il tient dans sa main droite un long sabre imprégné de sang jusqu'à la lame dorée. Shiro Takano, de taille moyenne et bien bâti, porte une armure composée de minuscules écailles de fer laqué en noir et en or aux épaulières très larges ornées d'une cordelière rouge épaisse. Sa ceinture est agrémentée d'un sabre de taille moyenne et, à hauteur de l'abdomen, sont gainés six poignards. Ses mains, avant-bras et pieds sont protégés par un métal dont l'extrémité dépasse, lacérant tout ce qu'elle touche. Son visage est caché derrière un rictus féroce de couleur or, laissant entrevoir de grands yeux ronds de couleur gris-vert clair. Le casque, doté d'une visière en métal, est couronné d'une carpe noire de couleur jais, à l'allure agressive, aux grandes dents et nageoires munies de griffes, prête à bondir.

D'un coup sec, Shiro propulse son sabre devant lui et essuie le sang de la lame tout en proclamant d'un ton posé et ferme :

– Ténèbro, ta fin est inéluctable. Après plusieurs siècles de combat acharné, je compte bien en terminer personnellement avec toi. Ainsi prendra fin ton règne malfaisant. En tant que bras vengeur du Dieu de Xedus, je vais maintenant libérer ce monde et y restaurer la paix qu'il mérite.

Dans un mouvement machinal, Shiro brandit son sabre à deux mains, haut devant lui, et s'engage fermement dans le combat. Ténèbro, rapidement, tourne son corps vers son ennemi juré et, de sa seule main gauche armée du poteau torsadé, il arrête l'attaque meurtrière. Les armes s'entrechoquent et se bloquent violemment. Sous l'effort, les visages des deux adversaires se crispent, le sabre au tranchant doré et le poteau au tranchant vif grésillant l'un contre l'autre. Ténèbro, les yeux écarquillés, voit la lame de son ennemi s'avancer inexorablement vers son cou. Il joint rapidement sa main droite à l'autre sur le manche du poteau. En plein effort, il repousse petit à petit la lame du samouraï. Soudain, une puissante atmosphère naît et se dégage des deux combattants, faisant craqueler violemment les murs du palais. Les veines sur les visages de Ténèbro gonflent à l'extrême sous l'effort. Il se met à sourire tout en ricanant d'un ton arrogant :

– Tu as l'air bien sûr de toi, Takano !

Dans un combat titanesque et brutal, Shiro et Ténèbro libèrent toute l'intensité de leurs armes, s'entrechoquant sans commune mesure. Les deux guerriers, chacun dans leurs styles respectifs et combatifs, se blessent mutuellement en criant leurs douleurs. Sous l'effet de l'adrénaline, ils continuent de plus belle, ne se laissant aucun répit entre eux. Prenant un léger avantage, Shiro se met à enchaîner en plus, de violents coups de pied à ceux de son sabre. Judicieusement manié, le samouraï jette soudainement un regard vers l'arrière-salle tout en

restant engagé dans l'action. Son expression se fige un instant, trahissant une profonde angoisse, comme s'il plongeait à travers le temps.

\*

Au même moment, sur Terre, dans le musée national de Los Angeles, aux États-Unis, dix voleurs entièrement vêtus de noir et portant des masques aux expressions comiques encerclent rapidement l'un d'eux, qui représente Stan Laurel. Les voleurs s'activent méthodiquement, commençant à dérober plusieurs cadres, vases et autres objets précieux pour les emballer soigneusement dans des caisses, prêts à être évacués rapidement. Stan Laurel, assumant un rôle de leader, se positionne avec aisance devant un tableau de grande valeur. Avant même de le décrocher, il lance un regard vers la salle de contrôle où Tom, un gardien de nuit caucasien d'une quarantaine d'années, est assis devant des écrans de surveillance, lisant tranquillement le journal tout en mastiquant goulûment un bonbon. Derrière Tom, confortablement installé sur un petit fauteuil usé par le temps, se trouve Ouchiya, un enfant bien en chair de onze ans, d'origine japonaise, qui joue frénétiquement sur une console de jeu portable.

\*

---

Sur Xedus, au palais seigneurial, Ténèbro, dans un effort titanesque, repousse l'attaque et contre-attaque sauvagement Shiro, toujours perdu dans ses pensées. Le Roi des ténèbres pivote son arme imposante avec puissance, hurlant sa détermination tout en frappant durement pour infliger une sérieuse blessure à son adversaire. Shiro, criant de douleur, est rudement touché et regarde, sans défense, l'arme de Ténèbro continuer à enfoncer son armure, le faisant reculer de plusieurs pas. Reprenant conscience du combat, le samouraï se redresse fébrilement, saccadant sa respiration malgré lui. Ténèbro, exultant, montre sa satisfaction du coup majeur qu'il vient de porter à son ennemi juré. Fier de son accomplissement, il s'arrête un court instant, tapant sèchement le manche de son arme contre la paume de sa main droite. D'un ton interrogatif, il dit :

– Je me suis toujours demandé d'où provenait cet art que tu pratiques. Car, j'en suis plus que certain, il n'appartient ni au savoir-faire, ni à l'art de la guerre fondés depuis des siècles parmi toutes les nations de Xedus.

Avec un sourire pernicieux, Ténèbro brandit puissamment son arme face à lui. Soudain, il se déplace rapidement vers le samouraï et propulse son arme vers son visage. Shiro, grimaçant de douleur, réagit rapidement avec ténacité, bloquant in extremis et à deux mains le coup mortel. Sous la tension des armes pressées l'une contre l'autre, Shiro, dans une posture déterminée, rapproche son visage de celui de Ténèbro et lui signifie d'un ton ferme :

– Je vais te renvoyer en enfer, là où est ta place, Ténèbro !

Ténèbro grimace simultanément sur ses trois visages, grésillant des dents. Il approche encore un peu plus l'un de ses trois visages de celui de Shiro. Avec arrogance, il rétorque :

– Hein ! Tu te trompes, Takano ! Et je te l'ai déjà dit, mon pouvoir est bien plus puissant que tu ne l'imagines, assez pour t'écraser comme une vermine.

Shiro maintient difficilement son sabre en pleine tension contre celui de son ennemi. Il réduit à néant la distance qui les sépare et cogne virilement son casque contre le large front de Ténèbro, les laissant s'écraser l'un contre l'autre. D'un ton ironique, il lui dit :

– Certainement pas assez puissant pour donner la vie, celle que tu cherches désespérément à faire naître depuis le début de ton règne sur Xedus !

Ténèbro reste bouche bée face à la remarque blessante de son ennemi. Il ouvre grand les yeux, laissant transparaître une profonde tristesse sur ses visages. Puis, réagissant soudainement, il fronce les sourcils pour raffermir tous les muscles de son corps ainsi que les traits de ses visages. Il fait grincer son arme contre celle de son ennemi avec une intensité jamais atteinte. Les murs du palais se fissurent dangereusement sous son impulsion, dans un bruissement effroyable où les verres de la coupole se mettent à trembler fortement. Déployant toute sa force, Ténèbro fait reculer Shiro de plusieurs pas en hurlant :

– Ferme-la, Takano ! Ferme-la !

Les deux adversaires reprennent les hostilités, s'affrontant durement pour faire violemment entrechoquer leurs armes, criant de colère et de détermination. Sous l'effet de la sueur perlant sur leurs visages, leurs armes restent à nouveau en résistance. L'atmosphère lourde de la pièce ondule énergiquement, fissurant davantage tous les murs restants du palais et faisant exploser les verres de la coupole. Shiro se décale juste ce qu'il faut pour pivoter de tout son corps et, à l'aide d'un coup de pied retourné puissant donné au niveau des visages, il désoriente sérieusement son ennemi. Il en profite pour lui infliger une redoutable volée de son sabre, judicieusement portée, qui blesse mortellement Ténèbro et le fait vaciller dangereusement.

Reprenant son souffle, Shiro se place au plus près de son ennemi. D'un geste sec, il essuie le sang de sa lame et se met en garde, prêt à donner le dernier coup mortel à son ennemi, quand soudain, son regard témoigne à nouveau d'une crainte profonde mêlée à la peur, plongeant à travers le temps.

\*

Au même moment sur Terre, dans la salle de contrôle du musée national de Los Angeles, Tom, interloqué, observe l'apparition d'interférences sur les écrans de surveillance. Il se lève et s'approche nonchalamment pour tapoter énergiquement de sa main droite contre les moniteurs. Penchant la tête, il regarde curieusement derrière les écrans et dit sur un ton de raillerie :

– Incroyable ! Ce fichu matériel ! Je savais que ça arriverait un jour. Malgré nos demandes, la réponse est toujours la même : trop cher, ou pas pour le moment, sous prétexte que nous n'avons pas le budget.

Ouchiya, détournant son attention du jeu électronique, regarde Tom puis, fronçant légèrement les sourcils, tourne son regard vers les écrans. Il grimace légèrement tout en haussant les épaules et dit calmement :

– Que se passe-t-il ? C'est grave, oncle Tom ?

Tom jette un regard vers l'enfant, écarquille les yeux puis souffle lourdement tout en se frottant le front d'un air las. Il se dirige vers son bureau et, d'un geste décidé, enfille sa casquette de fonction. Puis, levant les mains en signe de dénégation vers Ouchiya, il avoue sans ambages :

– Zut ! Moi qui espérais passer une soirée tranquille, c’est raté ! Je ne serai pas long, Ouchiya. Je vais aller à la salle de contrôle principale régler ce problème. Toi, pendant ce temps, continue de jouer tranquillement sur ton fauteuil et ne profite pas pour manger tous mes bonbons, d’accord.

– J’aurais très vite mal au ventre si je mangeais autant de bonbons que toi, oncle, et tante n’apprécierait certainement pas, rétorque Ouchiya sur un ton amusé.

– Tu as raison, et puis ça ne serait pas bon pour tes dents. Regarde-moi, déjà à mon âge, je suis obligé de porter un satané dentier qui me cause plus de tort que de bien, et en plus, il n’est même pas remboursé par mon assurance, dit Tom, affichant un grand sourire vers Ouchiya, montrant sa denture.

Il se dirige nonchalamment vers la porte de sortie, s’arrête subitement et, avec un visage empli de satisfaction, ajoute d’un ton comblé :

– Je sais que tu es encore trop jeune pour comprendre certaines choses de la vie, mais je tenais à te dire que je suis vraiment devenu un autre homme depuis que tu nous as rejoints dans notre famille. Ta tante et moi déplorons le décès inopiné de ta mère au Japon avec cette étrange affaire de contrebande, mais sache que je ne regrette pas notre choix de t’accueillir dans notre famille.

Tom, l’air un peu gêné, se reprend et réajuste sa casquette tout en reniflant bruyamment, puis arbore une expression comique, insistante du regard vers Ouchiya, et lui dit sur un ton enjoué :

– Allez, au travail ! Le système ne va pas se réparer tout seul. Et n’oublie pas, Ouchiya, laisse mes bonbons tranquilles !

Le gardien de nuit se retourne et franchit le seuil, laissant la porte légèrement entrouverte, avant de disparaître rapidement à travers le couloir principal. Ouchiya esquisse un léger sourire et reprend son jeu. Fronçant à nouveau les sourcils, il murmure triomphalement :

– Ici, c’est moi qui fais la loi, alors barre-toi !

Dans le couloir principal, marchant d’un pas assuré, Tom fredonne joyeusement sous les lumières d’urgence activées. Soudain, son visage se fige, interrompant sa mélodie. Bouche bée, il découvre un emplacement vidé de son tableau d’art contemporain. Derrière lui, deux voleurs bien dissimulés s’agitent de manière menaçante. Ils se jettent sur lui, armés de longues machettes. Les voleurs ne lui laissent aucune chance et lui portent de violents coups, fatals. Tom hurle de douleur avant de s’écrouler, gisant sans vie, son sang maculant abondamment le sol.

\*

Sur Xedus, au palais seigneurial, Ténèbro reprend ses esprits tout en secouant la tête. Il se remet rapidement sur ses jambes musclées. Fixant d’un regard vindicatif son ennemi encore désorienté par la peur, Ténèbro profite de son inattention pour lui porter une puissante attaque qui brise son armure au niveau du torse, le blessant gravement. Shiro tombe lourdement au sol et hurle de douleur. À travers sa détresse, il détourne à nouveau son regard inquiet vers le

fond de la salle. Ténèbro, dans une rage explosive, avance virilement vers son adversaire, levant très haut son arme pour l'abattre sur sa tête. Mais, surpris de voir son ennemi juré empli de peur comme jamais auparavant, il arrête son geste meurtrier et laisse son bras gauche, armé du poteau, retomber doucement au sol, produisant un bruit sourd. Stupéfait, Ténèbro s'exclame :

– Mais ! Qu'est-ce qui t'arrive, Takano ? Jamais, depuis que je te combats, je n'ai vu une telle détresse sur ton visage... Mais pourquoi ?

Shiro, les yeux emplis de peur, regarde Ténèbro, puis rapidement sa blessure. Le visage crispé de douleur et la main gauche appuyée fermement sur son torse, il se relève et recule fébrilement, criant :

– Non ! NON !

\*

Au même moment sur Terre, au musée, dans le couloir principal, Ouchiya, le visage anxieux et le jeu électronique toujours en main, avance lentement sous les lumières d'urgence. Soudain, ses pas, à peine silencieux, résonnent sur un sol mouillé. Intrigué, il s'arrête et regarde ses chaussures avec stupeur et frayeur, découvrant le corps ensanglanté de Tom gisant à même le sol. Les yeux écarquillés par la peur, il crie :

– MON ONCLE !

Les deux voleurs, jusqu'alors en retrait dans un coin sombre du couloir, observent Ouchiya de manière impassible. D'un coup, ils se lèvent et avancent d'un pas ferme et silencieux vers l'enfant, se révélant à lui. Ouchiya, les larmes aux yeux, recule de quelques pas et laisse tomber son jeu. Se tenant la tête de ses mains tremblantes et désorientées, il s'écroule à genoux, balbutiant :

– Au, au secours ! Aidez-moi !

Reprenant difficilement son souffle, Ouchiya se recroqueville, la tête enfouie entre ses mains, laissant son corps trembler alors qu'il continue de bredouiller. Stan Laurel, émergeant d'une des salles du musée, est interpellé par la scène. Il regarde vers Ouchiya et, d'un air las, hausse les épaules. D'un geste sec, il passe son doigt sous sa gorge puis, ne levant que son index vers le haut, il fait signe à ses deux acolytes qui avancent vers l'enfant. L'un d'eux, hochant la tête d'un air las, s'arrête et rejoint Stan tandis que l'autre continue sa marche macabre. Reprenant son souffle, il sort lentement sa longue machette, la faisant légèrement grincer hors de son fourreau, et se positionne face au petit garçon.

\*

Sur Xedus, au palais seigneurial, Shiro retire sa main gauche de la blessure à son torse, qui s'est instantanément régénérée, tout comme son armure. Le visage rougi et les yeux gonflés de larmes, il crie son désespoir et sa colère. Agile et rapide, le samouraï se précipite vers Ténèbro et lui assène une violente série de coups de sabre, ponctuée de puissants coups de pied. Pris au dépourvu par l'intensité de l'attaque, Ténèbro recule, perdant le contrôle de la situation. Soudain, il tombe face contre terre, son arme glissant loin de sa main. Emporté par

une rage et une intensité sans pareilles, Shiro s'apprête à porter un coup décisif et mortel à Ténèbro quand, soudain, il s'arrête et crie, le regard perdu dans le temps :

– OUCHIYA !

Peu après, Ténèbro remue la tête et ouvre doucement les yeux, reprenant ses esprits. Il se redresse vivement sur ses jambes solides, récupère rapidement son arme et se remet en garde, la tenant fermement à deux mains. Bouche bée, il révèle ses trois visages, aux yeux emplis de doute, cherchant désespérément son ennemi dans la grande salle seigneuriale.

– Où es-tu, Takano ? Demande-t-il d'un air saisi.

Avançant de quelques pas, Ténèbro laisse soudainement tomber son arme au sol, constatant que la salle est étrangement vide de la présence de Shiro.

– Comment est-ce possible ? S'exclame Ténèbro.

\*

Sur Terre, au musée national, dans le couloir principal, Ouchiya gémit de peur et tremble de tout son être. Exposant son cou face au voleur, celui-ci s'agenouille calmement, tenant fermement sa longue machette de deux mains. Il soulève ses bras très hauts et, d'un coup sec, abat la lame avec toute sa force vers le cou de l'enfant, faisant siffler le tranchant dans l'air. Derrière, Stan Laurel marche tranquillement à travers le couloir et, observant son acolyte, hoche la tête. Puis, les mains en signe de dénégation, il lance d'un ton insolent :

– Ouais ! C'est certainement l'une de mes meilleures soirées, et cette fois sans laisser le moindre témoin derrière nous !

La sinistre lame de la machette, qui menace Ouchiya, est soudainement stoppée net dans son élan par une longue lame dont le tranchant est recouvert d'or. Le bras du voleur, brusquement immobilisé, le force à lever la tête et à faire face au casque de Shiro Takano, surmonté de la carpe noire. Soudain, la gueule de la carpe s'élargit de manière sauvage, engloutit la tête du voleur, puis la recrache aussitôt. Stan Laurel, en chemin pour rejoindre une autre salle à piller, tourne la tête vers la gauche et, stupéfait, voit la tête de son complice rouler sur le sol, laissant une traînée de sang. Il pivote ensuite pour faire face à Shiro, reste figé un instant, puis s'exclame, surpris :

– Mais bon sang ! Qui es-tu, toi ?

Stan Laurel et son acolyte se ressaisissent puis dégainent leurs longues machettes. Sans attendre, ils se précipitent vers le samouraï pour engager un combat mortel. Le sabre long de Shiro tranche sans peine les murs de béton ainsi que les corps des deux voleurs, tandis que leurs machettes rebondissent désespérément sur l'armure du samouraï. Alertés par le bruit du combat, des voleurs surgissent de toutes parts et se lancent dans une lutte vouée à l'échec contre Shiro avec diverses armes meurtrières. Le samouraï avance avec force, mettant fin à l'existence de tous les voleurs, maculant le sol de leur sang. Shiro, faisant siffler sa lame dans l'air pour la nettoyer du sang de ses adversaires, regarde autour de lui, satisfait et soulagé.

D'un pas assuré, il marche vers Ouchiya, enjambant les corps sans vie et une tête décapitée. Cette dernière, privée de son masque, révèle un visage étrange, aux veines gonflées et aux lèvres imprégnées de sang. Soudain, ses yeux s'ouvrent grand, laissant l'iris et la pupille se gorger d'un sang bleuté foncé, tandis que la sclérotique se couvre de veines rouge intense. La tête décapitée commence alors à articuler maladroitement et hurle d'une voix fusionnée :

– TAKANO ! Pour une surprise, c'est une surprise !

Shiro rengaine sa lame dans son fourreau, mais s'arrête brusquement et se tourne, les yeux écarquillés, vers la tête décapitée, répondant, surpris :

– Ta voix ! Mais c'est celle de Ténèbro ! Je ne comprends pas... Je suis pourtant le seul, par la volonté des dieux, à pouvoir traverser sans contrainte les deux mondes.

La tête décapitée, pleurant des larmes de sang, gesticule nerveusement et, avec un grand sourire narquois, regarde Shiro en haussant le ton :

– Incroyable ! Après tant d'années et de batailles aussi acharnées que sanglantes sur les terres de Xedus, voilà donc ton secret... Ce monde, et apparemment... ce simple mortel. Je comprends maintenant mieux ton art du combat et tes disparitions soudaines dans le passé lors de nos affrontements.

Shiro, d'un pas sûr, marche pour faire face à la tête décapitée. Puis, machinalement, il dégaine brusquement sa lame qu'il tient haute, prêt à répliquer.

– Je ne sais pas comment tu as découvert mon secret, mais cela importe peu. Bientôt, la paix sur Xedus sera restaurée, et... tu périras !

La tête décapitée arbore un sourire malicieux et laisse échapper une bave abondante, répliquant d'un ton méprisant :

– Toi et ce simple mortel insignifiant ne serez désormais en sécurité nulle part sur ce monde, maintenant que j'ai le pouvoir de le traverser également. Dès que j'aurai versé son sang jusqu'à la dernière goutte, ce sera au tour du tien de se répandre, ici ou sur Xedus !

Shiro gronde de mécontentement, sa respiration s'accélérait. Il serre fermement le manche de son sabre long et crie :

– JAMAIS !

Les yeux emplis de rage, il tranche d'un geste sec la tête décapitée, faisant exploser le sol. Derrière lui, Ouchiya, toujours recroquevillé, commence à convulser. Shiro, l'air préoccupé, assèche rapidement sa lame avant de la glisser dans son fourreau, murmurant d'un ton grave :

– Ténèbro est désormais plus dangereux que jamais.

Il lève la tête et se précipite vers Ouchiya. S'agenouillant à côté de lui, il le prend délicatement dans ses bras, l'encourageant d'une voix combative :

– Bats-toi, Ouchiya ! Bats-toi !

Ouchiya, les yeux révoltés, tremble et convulse dangereusement, murmurant :

– Ma... ma... maman ! Maman !

La transpiration perlant sur son front, il cesse soudain de gémir, son souffle s'arrêtant brusquement.

– Je t'interdis de mourir ! Tu dois te battre, pour comprendre ce qui nous lie, car ta vie vient de prendre un tournant inattendu, hurle Shiro, l'urgence teintant sa voix.

Il secoue doucement Ouchiya, laissant sa tête osciller dans le vide, puis arrête son mouvement désespéré. Approchant son visage masqué de celui de l'enfant, il ajoute d'une voix déterminée :

– Tu vas désormais comprendre et vivre mon histoire, Ouchiya Ueshiba, mais pour cela, je dois te transporter là où tout a commencé.

Derrière son masque, affichant un rictus féroce, Shiro ferme les yeux, comme pour traverser le temps. Peu à peu, son corps commence à se dissoudre, se mélangeant à celui d'Ouchiya.

Après un moment, le samouraï disparaît complètement à travers le corps d'Ouchiya, qui est maintenant seul et allongé dans le couloir principal. Soudain, il inspire brusquement, ouvrant grand les yeux, ce qui accélère sa respiration. Reprenant un rythme normal, ses yeux se ferment doucement, et son torse se soulève légèrement à chaque inspiration, murmurant des mots du passé :

– Sh... Shiro ! Shiro, le panier est plein, le panier est plein !



## Chapitre 2 – Le village de Koshikake

À la fin de l'été, dans une rizière perchée sur une montagne lors d'une belle journée ensoleillée au village de Koshikake, dans la province de Niigata au Japon, en l'an 1170, une famille et leurs deux enfants, coiffés de chapeaux coniques, travaillent à récolter le riz. Yukiko, la mère, le visage écarlate et transpirant, se redresse lentement. De stature moyenne et svelte, elle s'essuie le front et, se tournant vers la berge, s'écrie :

– Shiro ! Shiro, le panier est plein, il n'attend plus que toi.

Non loin, un enfant de dix ans nommé Shiro, grand et maigre, est debout, les pieds embourbés jusqu'aux genoux. Dos courbé, il s'enfonce un peu plus à chaque pas en tirant péniblement un panier rempli de plants de riz vers une charrette stationnée sur la berge. Hochant la tête, il gémit sur un ton plaintif :

– Mère, pas encore ! Je n'en peux plus, et ce travail est vraiment dur. Je suis encore petit, moi.

Miya, une jeune fille de douze ans aux cheveux noirs à peine visibles, monte aisément la berge, montrant un visage rond de taille moyenne. Tenant un panier débordant de plants de riz, elle le vide avec aisance dans la charrette, puis, se tournant vers Shiro avec un sourire moqueur, elle lance :

– Besoin d'un coup de main, petit frère ?

Shiro se redresse, fatigué. Il fixe Miya, révélant ses yeux ronds et intenses de couleur vert clair. Son visage caucasien, aux traits fatigués mais harmonieux, s'éclaircit lorsqu'il retire son chapeau, laissant tomber ses cheveux châtons légèrement ondulés. Essoufflé, il s'essuie le front et exprime sa gratitude d'une voix épuisée :

– Merci, Miya. Tu me sauves.

– Ce n'est pas la première fois, réplique-t-elle avec entrain.

Miya redescend dans la rizière et se dirige vers son frère, prenant vigoureusement le panier pour le remonter sur la berge et le vider rapidement dans la charrette. Shiro, soulagé de l'effort fourni, s'avance vers la charrette et, d'un geste, s'effondre sur le sol. Le visage rouge de fatigue, il regarde sa grande sœur et lui dit, haletant et enthousiaste :

– Dis, tu viendras jouer avec moi ce soir ?

Miya se retourne, grimace et jette le panier vide sur le sol d'un geste las. Le visage empreint de tristesse, elle regarde Shiro tout en retirant son chapeau pour révéler ses cheveux coupés court. Soupissant, elle répond :

– Malheureusement, ce ne sera pas possible aujourd’hui, Shiro. Maman a besoin de moi, tu vois bien qu’il y a beaucoup de travail pour ce soir.

– Allez Miya, Okuni et Yagyu seront là et... insiste Shiro... Peut-être qu’Anzu sera là, ajoute-t-il, un brin joyeux.

Miya, esquissant un sourire en coin et s’essuyant le front de son avant-bras gauche, répond d’un geste de dénégation avant de s’asseoir doucement à côté de son frère :

– Je ne pense pas que le père d’Anzu la laissera venir jouer avec toi. Tu le sais pourtant.

Shiro fronce les sourcils, regardant Miya d’un air innocent.

– Décidément, je ne peux la voir qu’à l’école ! Je ne comprends toujours pas pourquoi.

Embarrassée, Miya évite son regard et se mord la lèvre. Elle enlace alors chaleureusement son petit frère de son bras droit, le serrant contre elle.

– Ne t’en fais pas, Shiro. C’est une affaire d’adultes, mais l’important, c’est qu’Okuni et Yagyu seront là et joueront avec toi.

– Je ne comprendrai jamais les adultes du village et leurs réactions parfois très étranges en me regardant. Comme le vieux Shinaka, le maître d’école, toujours prêt à me gronder et à me postillonner dessus avec ses dents toutes pourries, se plaint Shiro.

Miya tourne la tête, cachant un sourire discret, tandis que Shiro continue de protester. Soudain, au loin, une envolée d’oiseaux s’élève au-dessus des montagnes, accompagnée par un bruit croissant de clapotis, animant la végétation d’une activité inhabituelle. Miya, l’air alarmé et très attentive, se détache de Shiro et se lève précipitamment. Scrutant l’horizon, elle s’exclame, intriguée :

– Mais qu’est-ce que c’est ?

Shiro, les yeux écarquillés, réalise que la situation est anormale. Il se lève brusquement et se blottit contre sa sœur, son visage exprimant angoisse et peur.

– Je n’ai jamais entendu un tel vacarme venant des montagnes de toute ma vie, dit Shiro d’une voix inquiète.

Leur père, Obata Takano, debout dans la rizière, se redresse soudain, révélant un visage marqué par le travail. De teint hâlé et de petite stature mais solidement bâti, il se tourne vers l’horizon puis marche rapidement en direction de la berge, suivi de près par Yukiko. Les visages des parents trahissent leur inquiétude alors qu’ils se dirigent vers Shiro et Miya. Arrêté le premier, Obata scrute d’abord le village, partiellement dissimulé par les terres arides, puis les étendues lointaines.

– Obata, que se passe-t-il ? Demande Yukiko, l’urgence dans la voix.

Obata, le visage stoïque, détourne son regard de l’horizon pour croiser celui de Yukiko, respirant calmement et de manière contrôlée.

– Pas d’inquiétude pour le moment. Restons calmes, Yukiko, et vous aussi les enfants, dit-il, presque rassurant.

Faisant encore quelques pas, Obata monte sur la berge. De là, il regarde de nouveau l’horizon. Ses yeux se crispent brièvement, creusant les traits de son visage, avant de se détendre soudainement avec un sourire.

– Oui, c’est cela ! Je reconnais maintenant leurs bannières. Ce sont les drapeaux des guerriers du clan Minamoto.

Shiro, les jambes marquées par la boue séchée jusqu’aux genoux, affiche un visage perplexe. Il se presse contre Obata, l’enlaçant autour de la taille, et demande d’une voix angoissée :

– Père ! Ces guerriers, vont-ils nous faire du mal ?

Sensibilisé par l’angoisse visible sur le visage de son fils, Obata lui offre un sourire rassurant tout en se penchant légèrement pour poser une main sécurisante sur son épaule.

– N’aie plus peur, mon fils. Ils sont des nôtres et ne nous feront aucun mal, crois-moi.

– Mais pourquoi viennent-ils ici ? Ajoute Shiro.

Obata fronce les sourcils et se redresse lentement, son sourire forcé trahissant une certaine anxiété. Son regard se tourne immédiatement vers le village en contrebas de la montagne.

– Je ne le sais pas encore. Maintenant, va retrouver ta mère et ta sœur.

Obata se redresse fièrement et, avec assurance, se tourne vers les membres de sa famille, élevant la voix :

– En tant que chef du village de Koshikake, il est de mon devoir d’accueillir honorablement nos invités, quelles que soient leurs origines. Laissez le travail en suspens et rentrez tous à la maison. Je vous rejoindrai dès que possible, ajoute-t-il sur un ton conciliant.

Sans laisser transparaître le moindre doute sur son visage, Obata se retourne et marche résolument vers l’entrée du village, laissant sa famille derrière lui.

\*

Dans la maison familiale, en début de soirée, Yukiko et Miya, vêtues de leurs plus beaux habits, finit de disposer soigneusement les derniers plats sur la table. À côté, un feu ardent illumine la pièce, complétée par plusieurs lanternes. Une fois sa tâche achevée, Yukiko s’appuie contre une porte coulissante menant aux chambres, son regard se perdant dans le vide. Puis, soudainement revenue à elle, elle se tourne vers Obata, qui arbore son habit officiel de chef de village.

– Et si nous le cachions, ne serait-ce que pour un moment ? Propose Yukiko, anxieuse.

– Ce serait trop risqué pour lui, ainsi que pour nous tous, répondit Obata.

– Il ne faut pas le révéler, ni même laisser entendre qu’il existe, juste le temps de leur visite au village, je t’en supplie, Obata, insiste Yukiko.

Obata, d’un air empreint d’humilité, adresse à Yukiko un sourire à la fois léger et rassurant. Se tournant ensuite vers Shiro, qui joue tranquillement assis dans la cuisine, il annonce d’une voix apaisante :

– Shiro, ce soir, nous recevrons le seigneur Ueshiba, le dirigeant de notre grande province.

Shiro s’arrête brusquement de jouer. Les yeux écarquillés, il fixe son père et demande, surpris :

– Le seigneur Ueshiba ? Mais, c’est quoi un seigneur, père ?

– Tu es encore trop jeune pour comprendre, mais le seigneur est le plus grand dirigeant de notre province, tout comme je guide notre petit village. Sois sans crainte ; une fois restauré, il repartira au petit matin avec ses guerriers rejoindre son palais, explique Obata d’un ton posé.

– Ses guerriers et son palais ? Mais qu’est-ce que tout cela signifie ? S’exclame Shiro.

– Eh bien, ses guerriers sont un peu comme les braves gens de notre communauté, qui travaillent pour l’existence et la survie du village. Et son palais, imagine-le comme notre maison, ajoute Obata, cherchant à rassurer et à convaincre Shiro avec douceur.

– Alors, on va l’accueillir dans notre palais ? On pourrait demander à Okuni et Yagyu de venir, et peut-être aussi... Anzu, surenchérit Shiro avec enthousiasme.

– Ce n’est pas exactement ce que j’essayais de dire, mais nous en parlerons plus tard, d’accord ? Pour l’instant, prépare-toi à accueillir notre seigneur bien-aimé avec tout le respect qu’il mérite, répondit Obata.

Il s’accroupit face à Shiro et pose calmement sa main droite sur son épaule, ajoutant d’un ton réconfortant :

– Tu te présenteras devant le seigneur Takenori Ueshiba uniquement quand je te le dirai, d’accord ?

Shiro hoche la tête tout en continuant à jouer, puis lève les yeux vers son père :

– Pourquoi toi et maman êtes-vous si inquiets ?

Obata soupire légèrement, maintenant une douce pression sur l’épaule de son fils. Il dit :

– Excuse-moi, mais je ne suis pas habitué à de telles visites. Nous sommes tellement insignifiants face à sa Grandeur.

Shiro, compréhensif, hausse légèrement les épaules et détourne rapidement son regard vers ses jouets. Avec ses petits doigts agiles, il se remet à jouer activement, affirmant calmement :

– J’attendrai ton signal, ne t’inquiète pas, père.

## Chapitre 3 – Le Seigneur de Niigata

Dans le village de Koshikake, en ce début de soirée, un vent chaud et humide brasse la végétation, illuminée par la pleine lune, devant la maison du chef du village. Le seigneur Takenori Ueshiba, éminent dirigeant de la préfecture de Niigata, arrive en habit de présentation officiel. De stature moyenne et bien en chair, le seigneur, aux traits tirés, arbore un visage empreint de sagacité. Il porte à sa ceinture un ensemble de sabres – long, moyen et court – décorés avec finesse et affichant des couleurs intenses. Accompagné de deux samouraïs imposants, prêts à en découdre avec quiconque oserait s’approcher du grand dirigeant, il s’arrête d’un pas serein devant le porche de la porte d’entrée. Le seigneur Ueshiba, aux cheveux grisonnants abondamment tirés en chignon, se baisse pour retirer ses sandales et dépose du même coup avec fluidité et précision son sabre long devant la porte. Puis, il franchit le seuil d’entrée, tandis que ses deux gardes se positionnent aussitôt solidement pour monter la garde.

\*

À l’intérieur, Obata, derrière la porte, accueille le seigneur, la tête basse. Il le suit à une distance respectable. Yukiko et Miya, debout et la tête inclinée, entourent la table de la salle à manger. Le seigneur, portant un air distingué, avance silencieusement et avec assurance. Arrivé à la table, ornée de couverts soigneusement disposés, il s’assied, laissant son sabre court à sa ceinture et retirant délicatement son sabre moyen qu’il place avec précaution à sa droite.

Obata, se tenant à quelques pas, fait signe de la tête à sa femme et à sa fille pour leur indiquer leur rôle, puis s’avance et s’assoit respectueusement face au seigneur. Yukiko et Miya s’activent aussitôt, servant abondamment l’hôte puis Obata, avant de disparaître rapidement derrière une cloison en papier de riz.

Le seigneur Ueshiba, droit et distingué, observe avec acuité le chef du village et dit d’un ton autoritaire :

– Je réalise que, par la force des circonstances, toi et ta famille êtes très éloignés de l’agitation de la ville et de ses usages. Je vais donc faire abstraction d’une représentation rigoureuse telle qu’appliquée à la cour. Cependant, le repas semble exquis et j’ai hâte de le savourer. Mais avant cela, j’aimerais savoir si toute, ta famille est présente ici, Obata.

Obata s’incline respectueusement, tout en cachant une certaine crainte sur son visage, et dit :

– Euh ! Oui, mon seigneur.

Le seigneur Ueshiba prend une profonde inspiration et fronce légèrement les sourcils. Il balaye la pièce du regard, de gauche à droite, puis insiste de nouveau auprès d’Obata, cette fois avec un ton plus tranchant :

– On m’a rapporté que tu as un fils de dix ans ! Où est-il donc ?

Obata, le visage empreint d'anxiété, regarde brièvement en direction du seigneur, puis laisse son regard glisser discrètement vers Yukiko, restée dans l'arrière-cuisine, affichant une mine sombre. Avec respect, il s'incline devant son hôte et répond :

– En effet, mon seigneur. J'ai un fils de dix ans, du nom de Shiro.

– Pourquoi n'est-il pas présent, alors ? Demanda le seigneur d'un ton insistant.

Obata redresse la tête, révélant un visage marqué par une profonde détresse. Il joint fermement ses deux mains devant son hôte, dans un élan de supplication.

– Mon seigneur, lorsque vous le verrez, je vous implore d'être clément et indulgent face à sa différence.

Le seigneur Ueshiba, visiblement interloqué, fixe Obata du regard. Puis, détendant les traits de son visage, il esquisse un sourire ironique et réplique d'un ton sarcastique :

– Allons, allons, Obata ! Ton fils n'est sûrement pas plus marqué que les Tairas, nos ennemis jurés, ceux-là même qui ont été frappés par mon sabre durant mes nombreuses campagnes.

Dans une posture décontractée, le seigneur serre légèrement les lèvres. Il jette un coup d'œil à ses couverts, les prend avec distinction, puis saisit délicatement de la nourriture qu'il trempe généreusement dans la sauce avant de la porter à sa bouche et de manger avec application. Tout en déglutissant lentement, il lance un regard pénétrant vers le chef du village :

– Alors, fais entrer ton fils, que je voie... sa différence.

Obata, l'expression anxieuse, laisse ses mains, usées par le travail, trembler légèrement. Il se tourne ensuite vers l'arrière-cuisine, élevant la voix :

– Shiro, tu peux venir. Et n'oublie pas de te prosterner avec respect devant ton seigneur.

Shiro, intimidé mais vêtu d'un habit de cérémonie représentatif, s'avance à pas mesurés vers la table et salue respectueusement l'hôte. Ce dernier, indifférent, reste penché sur les différents mets disposés sur de petites assiettes. Lorsque Shiro relève la tête, révélant son visage, le seigneur Ueshiba saisit de la nourriture, la trempe dans un bol de sauce et l'avale goulûment. Mastiquant abondamment, il redresse calmement la tête et observe Shiro se tenant debout devant lui.

Soudain, il avale de travers, son visage marqué par l'étonnement se fige. Aussitôt, sa main droite, abandonnant ses couverts, se pose machinalement sur le manche de son sabre moyen, armant de suite sa lame, prête à être dégainée.

Obata, terrifié, s'incline, les mains jointes en signe de supplication :

– Mon seigneur, je vous en supplie ! S'écrie-t-il.

Le seigneur Ueshiba demeure immobile, un long silence pesant s'installant dans la pièce. Puis, il relâche doucement les traits de son visage, laissant sa main s'éloigner du manche de son sabre. Sans même regarder ses couverts, il les reprend et saisit de la nourriture qu'il

trempe et porte à sa bouche. Savourant chaque bouchée, il continue d'observer Shiro avec curiosité et intensité.

## Chapitre 4 – La révélation

Plus tard, en début de nuit, dans le pavillon de thé extérieur, illuminé par plusieurs lanternes et jouxtant la maison, Obata et le seigneur Ueshiba sont désormais assis à genoux sur une natte de paille entourée de plusieurs statuettes représentant différents dieux. Le chef du village, aux gestes entreprenants, prend soigneusement une cuillère à long manche et la plonge généreusement dans un poêlon placé sur un petit feu ardent. Il procède ensuite à remplir, méthodiquement que religieusement, deux petites tasses d'un liquide chaud. Obata en prend l'une d'elles et, tout en baissant la tête, l'offre au seigneur en disant sur un ton respectueux :

---

– Votre thé, mon seigneur.

---

L'hôte prestigieux, assis dans une position droite et soignée, prend délicatement la tasse et la porte doucement à sa bouche, laissant les effluves humecter généreusement ses narines et dit sur un ton étrange :

– Donc, ce garçon au visage non conforme est ta providence. C'est tout de même très étrange, l'histoire que tu m'as relaté !

– Les dieux bienfaiteurs, à l'époque de mon malheur, m'ont entendu et exaucé. C'est mon fils tellement attendu, et j'en suis heureux et redevable, rétorque Obata.

– Tu ne pourras le cacher impunément au monde qui l'entoure, et sois-en sûr, il subira inéluctablement la sentence de l'ignorance et du conformisme, conclut le seigneur en haussant le ton.

Le seigneur Ueshiba, le visage serein, boit doucement son thé puis dépose de façon appliquée sa tasse vide. Visage pensif, il redresse la tête et fixe son regard droit devant lui tout en inspirant une profonde respiration et sur un ton reposé :

– Cela sent bon le jasmin et aussi le parfum délicat des fleurs. La tranquillité règne en abondance dans ton jardin.

Doucement, le seigneur se met à observer, à l'aide de l'éclairage des lanternes, les différentes compositions de fleurs autour de lui où la végétation luxuriante borde l'étang émaillé de grosses pierres. Puis, il fixe à nouveau son regard droit devant tout en laissant les traits de son visage trahir une profonde préoccupation et sur un ton solennel :

– Nous avons subi de lourdes pertes durant la rébellion de Heiji contre nos ennemis les Taira. J'ai donc ordonné, avec l'approbation de notre général en chef Minamoto no Yorimasa, que dans toute ma province on formera les meilleurs jeunes roturiers à l'apprentissage de l'art du combat. Ils deviendront des samouraïs exclusivement à mon service.

Obata, bouche bée, insiste du regard vers son hôte et lui rétorque sur un ton de surprise :



– Mais seigneur, ce sont les nobles qui ont l'honneur et le devoir de porter le sabre depuis toujours. Ils sont les garants d'une paix et d'une vie harmonieuses en vos terres ancestrales sous votre commandement.

Le seigneur Ueshiba, absorbé dans ses pensées, se ressaisit. Puis, il se redresse fièrement tout en regardant perspicacement face à lui et, d'un ton convaincant :

– Beaucoup trop de nobles ont perdu la vie durant ces batailles. Il faut envisager que, dans un futur proche, de nouvelles confrontations auront à nouveau lieu contre les Taira. Je me dois de nous préparer pour que cette fois, nous, les Minamoto, gagnions cette guerre !

– Que les dieux vous entendent et que vos dires s'exaucent, mon seigneur ! Rétorque Obata sur un ton respectueux.

– Ton fils ainsi que les garçons vacants du village auront l'obligation de suivre la formation de samouraï donnée par mon maître d'armes Seigo Harunobu, sans autre choix, ajoute le seigneur sur un ton ferme.

Obata s'incline avec politesse puis se redresse. Le visage stupéfait, il cherche des yeux et joint ses mains en signe de dénégation, tout en regardant hagard vers son hôte :

– Je vous remercie de cet honneur et de votre gracieuse volonté, mon seigneur. Mais mon village n'est pas riche, il est très petit, et de plus, les enfants ne sont vraiment pas nombreux, rétorque Obata d'un ton respectueux.

Le seigneur Ueshiba prend une profonde respiration, laissant ses yeux témoigner d'une contrariété. Puis, il se ressaisit et tourne sèchement la tête vers Obata, lui disant sur un ton autoritaire :

– J'ai également décidé que mon unique fils, le jeune seigneur Kikouchi, qui est de l'âge de Shiro, suivra cette formation et sera ton hôte durant toute son éducation.

Le seigneur serre ses poings et, la mine grave, insiste du regard vers Obata, ajoutant tout en haussant le ton :

– Je décrète que tu l'élèveras comme ton propre fils et, en temps voulu, je reviendrai vers lui. Ces mesures sont prises pour sa sécurité. Il y a trop de traîtres et trop d'ennemis à ce jour qui aimeraient le mettre à mort, dans mon palais ou en dehors, afin de me priver d'un successeur digne de ma lignée.

Obata, sous la domination du seigneur, s'incline rapidement, respectueusement et sur un ton de soumission :

– Soyez sans crainte, mon seigneur. Le jeune seigneur Kikouchi sera gardé secret et élevé comme mon propre fils.

– Tu le feras passer parmi les villageois comme ton propre neveu. Dans trois jours, il sera présent avant que le soleil ne se couche, accompagné par Fujio Nishioka, son protecteur, l'un de mes plus fidèles samouraïs. Mais je te mets en garde, Obata, si un malheur devait arriver à

mon fils, je ferais exécuter toute ta famille, ton village et, en dernier lieu, ta petite personne, surenchérit le seigneur.

Obata, le visage témoignant peur et inquiétude, s'incline à nouveau, laissant ses mains jointes grandement tendues. Il rétorque sur un ton solennel :

– Que les dieux nous en soient témoins, mon seigneur, et que votre grandeur s'exécute si je faillis à ma tâche.

Le seigneur, le visage rassuré, se détend et desserre ses poings, relâchant la tension qui les habitait. Puis, il se redresse avec souplesse, regardant vers l'étang, et dit sur un ton posé :

– J'ai pris connaissance, il y a quelques mois, de l'existence de ton petit village, très discret et bien caché. Ses reliefs arides m'ont immédiatement convaincu de mon choix. Koshikake verra aussi arriver, plus tard, quelques familles de samouraïs et leurs enfants. Ils rejoindront la formation donnée par mon maître d'armes, Harunobu. Mais pour l'instant, prépare-toi à accueillir mon fils Kikouchi dans trois jours. Trois jours, Obata.

Obata se redresse et, regardant respectueusement vers le seigneur, il lui répond sur un ton d'abnégation :

– Tout sera fait pour l'accueillir dans les meilleures conditions, mon seigneur. Soyez-en sûr.

## Chapitre 5 - Kikouchi

Trois jours plus tard, quelque part sur un chemin montagneux longeant une rivière, par une belle journée ensoleillée menant au village de Koshikake, un samouraï du nom de Fujio Nishioka, âgé d'une trentaine d'années, et un enfant de dix ans du nom de Kikouchi Ueshiba sont assis sur leurs chevaux respectifs, tous deux coiffés d'un chapeau de paille conique. Fujio, le visage en alerte, scrute les horizons, ses deux sabres prêts à l'emploi, tandis que Kikouchi, avec prestance, s'essuie le front transpirant. Ce dernier, au visage rebondi et soigné, vêtu d'une tunique banale, s'esclaffe sur un ton fatigué :

– Fujio, arrêtons-nous ici un moment, près de la rivière. J'ai soif et il fait terriblement chaud. Mon derrière me fait aussi souffrir.

Fujio, relâchant brièvement son attention, regarde vers Kikouchi et lui répond d'un ton mesuré :

– Bien, jeune seigneur. Mais restez encore un petit moment à cheval pendant que je finis de vérifier qu'il n'y a aucun danger aux alentours.

Sans attendre, Kikouchi s'approche de la berge et arrête brusquement son cheval. Il descend difficilement de celui-ci pour se rendre, d'un pas lourd, au bord de la rivière au courant tranquille. Derrière lui, Fujio continue d'inspecter consciencieusement les alentours. Son expression de guerrier aguerri s'irrite en apercevant le jeune seigneur, laissant ainsi son sourire trahir une pointe d'insatisfaction. Il s'écrie :

– Je vous avais demandé d'attendre, jeune seigneur !

Kikouchi, au bord de la rivière, retire lassement son chapeau, qu'il jette aussitôt sur le sol rocailleux. Ses cheveux mi-longs, noirs et tirés en arrière, se terminent par un chignon parfaitement exécuté. Faisant la grimace, il se tourne vers Fujio et réplique sur un ton de protestation :

– Oh ! Vous et votre sens du devoir. J'ai soif, moi !

Kikouchi, sans attendre, regarde vers la rivière, s'accroupit et plonge d'un coup ses mains dans l'eau pour boire goulûment, l'eau débordant généreusement autour de sa bouche. Pendant ce temps, un peu plus loin, son cheval s'abreuve également. Fujio arrive rapidement à hauteur de Kikouchi et descend de sa monture. Il retire son chapeau, révélant un visage ruisselant et des cheveux noirs coiffés à la perfection de samouraï. Fujio s'avance et se positionne juste à côté du jeune seigneur. Il s'accroupit méthodiquement, laissant ses sabres à sa taille prêts à être utilisés. Ensuite, il trempe généreusement un tissu dans l'eau de la rivière, le renifle intensément, puis se tamponne ordonnément les joues, le front et le cou. Avec modération, il s'asperge le visage et boit à petites gorgées le précieux breuvage.

Kikouchi, le visage tiré, commence soudainement à grimacer tout en se tenant le ventre. Il serre les lèvres et se lève, le dos fourbu, pour aller s'affaler sur le sol à quelques pas de son cheval, et bredouille sur un ton de souffrance :

– Oh ! Je... je crois que j'ai trop bu, Fujio.

Fujio sourit malicieusement tout en ouvrant ses mains pour laisser échapper l'eau qu'elles contenaient. Il se tourne vers le jeune seigneur et, fronçant les sourcils avec éloquence, rétorque sur un ton accusateur :

– Encore votre impatience, jeune seigneur ! Et si l'eau était empoisonnée !?

Kikouchi, le visage en alerte, ouvre grand les yeux. Il se redresse fébrilement, laissant le soleil transpercer la couleur de ses yeux, aussi noirs que ses cheveux.

– Quoi ! S'exclame-t-il.

Fujio, dans un élan de droiture, se redresse prestement, prend son chapeau et se dirige vers le jeune seigneur et rétorque d'un ton rassurant :

– Du calme, mon jeune seigneur ! Mais si cela avait été le cas, vous seriez déjà en train de mourir. Un jour, vous serez appelé à devenir le plus grand représentant de la préfecture et aussi un puissant samouraï. Alors, j'espère que la sagesse vous submergera !

Kikouchi reste figé dans sa position, écrasant encore un peu plus sa tête entre ses épaules. Il regarde son protecteur terminer de le sermonner avec tact. Soudain, avant même qu'il n'ait le temps de mettre la main à la bouche, le jeune seigneur rote bruyamment :

– Désolé, ça m'a échappé, mais vous avez raison, comme toujours, Fujio !

Fujio, le visage amusé, regarde Kikouchi et lui adresse un salut respectueux.

– Dans combien de temps arriverons-nous chez... oncle Obata ? Demande le jeune seigneur.

Fujio replace son chapeau et l'attache, puis se dirige vers son cheval et avoue d'un ton assuré :

– Nous sommes au pied de la deuxième montagne et devrions arriver, je l'espère, sans encombre pour le coucher du soleil.

Kikouchi souffle lourdement et se coiffe de son chapeau pour se diriger vers son cheval. Prêt à monter, il se retourne vers Fujio et jacasse sur un ton de raillerie :

– Être un garçon de la ville ! Cela ne devrait pas poser trop de problèmes.

Fujio monte à son tour à cheval et, dans une posture droite et autoritaire, regarde vers Kikouchi et lui avoue sur un ton soutenu :

– Je crois que cet événement imprévu vous sera très bénéfique, jeune seigneur. Il vous permettra de réaliser que chaque élément social qui compose votre royaume a son importance.

Un jour, comme votre père, notre grand seigneur, vous devrez vous battre pour les défendre, au péril de votre vie s'il le faut, car votre richesse et votre grandeur en dépendent.

– D'accord ! J'ai compris la leçon, Fujio. Et comme toujours, vous avez raison, même si cela en devient agaçant, rétorque Kikouchi sur un ton accablé.

Fujio et Kikouchi mettent leurs chevaux au pas, reprenant la route sous le bruit des sabots en direction du village de Koshikake.

## Chapitre 6 – Les présentations

Durant la soirée, dans la maison d'Obata, éclairée généreusement par le feu de la cuisine et diverses lanternes, la famille terminent un copieux repas quand soudain, on frappe à la porte. Shiro arrête de mastiquer ses derniers aliments et, la bouche pleine, détourne le regard vers l'entrée. Il postillonne tout en hurlant :

– C'est lui, j'en suis sûr ! C'est mon cousin !

– Du calme, Shiro, et avale vite ta nourriture, sinon tu vas t'étrangler avant même de te présenter à lui, rétorque Obata.

Obata, dans ses habits de tous les jours, jette un regard discret à Yukiko. Sous l'excitation de son fils et celle, toute relative, de Miya, il se lève et marche d'un pas soutenu en direction de la porte d'entrée. Avec une certaine appréhension se lisant sur son visage, Obata déglutit sèchement tout en arrangeant ses vêtements, puis, d'une main ferme, ouvre la porte. Celle-ci laisse aussitôt passer un vent de fraîcheur qui caresse et redonne de l'éclat au visage du chef de village. Fujio, toujours coiffé de son chapeau, laisse entrevoir ses traits empreints d'une aura militaire. Il se tient discrètement dans la pénombre à droite de l'entrée de la demeure d'Obata, la main droite en alerte sur le manche de son sabre long, prête à toute éventualité, et demande d'une voix autoritaire :

– Obata Takano !

Obata, les vêtements légèrement fouettés par la brise, s'incline aussitôt. Puis, se redressant, il acquiesce respectueusement et dit sur un ton posé :

– Oui, je suis bien le chef du village.

Fujio, le visage rassuré, hoche la tête et éloigne sa main habituée à la guerre du manche de son sabre. Il se retire promptement pour s'effacer et laisser apparaître le jeune seigneur Kikouchi. Celui-ci avance doucement et se présente à l'entrée. D'un geste nonchalant, il retire son chapeau de paille et salue Obata, puis, révélant un visage fatigué aux yeux cernés, répond lassement :

– Bonsoir, m... mon oncle !

Obata, le visage empreint d'inquiétude, salue respectueusement Kikouchi et lui rétorque sur un ton chaleureux :

– Mon neveu ! Je vous attendais et vous souhaite la bienvenue en ma demeure.

Aussitôt, Obata, avec des gestes chaleureux, s'empresse d'inviter Kikouchi à entrer. Poussés par un vent légèrement soutenu, ils entrent dans la demeure. Obata, un peu plus rassuré, referme rapidement la porte derrière eux. Yukiko, Miya et Shiro, côte à côte, avancent de quelques pas vers l'entrée de la maison. Ils s'arrêtent et saluent respectueusement le jeune

seigneur, qui se tient droit et rend aussitôt la politesse à chaque membre de la famille, jusqu'à ce qu'il s'arrête devant Shiro. Le jeune seigneur, stoïque, fixe étrangement Shiro tout en examinant de près son visage.

Shiro, heureux de faire la connaissance de son cousin, lui sourit béatement et, sur un ton d'impatience, s'adresse à lui :

– Enfin, on se rencontre, cher cousin. On m'a tellement parler de toi !

Kikouchi, figé, ne renvoie pas la politesse et laisse son regard insister sur chaque détail du visage de Shiro avant de s'exclamer soudainement :

– Hein... Mais... C'est étrange !

Obata, voyant le malaise s'installer sur le visage du jeune seigneur, s'interpose entre les deux enfants. Il tend le bras et guide Kikouchi vers la table en disant sur un ton pressant :

– Venez-vous restaurer, mon neveu. Après ce long voyage fatigant, vous devez avoir très faim.

Kikouchi, tiré malgré lui vers la table, regarde Obata, la bouche entrouverte, et s'exclame :

– Mais, mon oncle... !

Obata, le visage préoccupé, incite doucement Kikouchi à prendre place autour de la table où une assiette de nourriture a été servie avec attention par Yukiko. Bouleversé par sa rencontre avec Shiro, Kikouchi a du mal à saisir ses couverts et à se concentrer sur son assiette généreusement garnie. Le chef du village s'assoit à côté de son neveu et lui dit sur un ton accommodant :

– Sois tranquille et mange à ta faim. Il sera encore temps de t'habituer à Shiro. Tu verras, il est très gentil, serviable et aime jouer avec tout le monde sans distinction.

Miya observe le visage de Shiro devenir hagard. Elle se précipite vers lui et, d'un geste attentionné, passe doucement un bras autour de ses épaules en disant d'une voix réconfortante :

– Ne t'en fais pas, petit frère. Laisse-lui un peu de temps. Le voyage l'a très certainement épuisé.

– Le père d'Anzu grimace un peu, comme lui, chaque fois qu'il me voit, tout comme certaines personnes du village. Tu crois que Kikouchi va aussi faire ça chaque fois qu'il me regarde ? rétorque Shiro sur un ton innocent.

– Non ! Enfin... peut-être un peu au début, mais ça lui passera très vite, tu verras, j'en suis sûre, ajoute Miya, convaincue.

– Shiro et Miya, allez vous coucher ! Kikouchi aimerait être seul en ce moment, et puis demain, la journée sera longue, ordonne Yukiko d'une voix douce.

Kikouchi, le visage aux traits tirés, mange goulûment puis s'arrête un moment pour regarder étrangement vers Shiro se dirigeant vers sa chambre.

\*

Durant la nuit, dans la chambre de Shiro où Kikouchi a pris place, couchés face à face, ils dorment profondément. Soudain, grimaçant, Shiro commence à pousser de légers gémissements et à se tortiller allègrement dans son lit. Réveillé par le bruit, Kikouchi ouvre les yeux et se redresse promptement pour regarder vers Shiro. Il murmure sur un ton railleur :

– Ce garçon est vraiment, mais vraiment bizarre sous tous rapports ! Eh bien, cela promet ! Je ne sais pas si je tiendrai toutes ces années avec cet étrange énergumène.

Kikouchi fait la grimace, se recouche immédiatement et, d'un geste rapide, se couvre généreusement jusqu'aux oreilles. Pendant ce temps, en face, Shiro continue de se tortiller, laissant ses couvertures le découvrir. Soudain, il se met à murmurer indistinctement entre ses dents, bafouillant un discours qui le transporte à travers un étrange cauchemar :

– Où suis-je ? Père, mère, aidez-moi ! Je suis ici..., dans une étrange cavité. Mais... !



## Chapitre 7 – Xedus

Sur la planète Xedus, en l'île de Bôôt, à l'intérieur d'une très profonde cavité, Shiro se tient debout, le visage inquiet et troublé. Vêtu d'un kimono molletonné, il cherche désespérément du regard. Marchant pieds nus, d'un pas hésitant, sur un sol sablonneux qui couvre à peine la plante de ses pieds, il est interpellé par la vue de deux humanoïdes. Ces derniers sont en réalité deux physiciens en pleine activité, arborant des distinctions gradées sur la poitrine : l'un avec trois étoiles. Vêtus de combinaisons de protection intégrales, faites d'une matière synthétique épaisse, étanche et résistante à haute température, ils gardent leurs visages cachés derrière des visières teintées. Non loin l'un de l'autre, à côté d'un engin transporteur mécanique au châssis court et profilé en forme de goutte d'eau, posé sur d'énormes roues à structure profonde, ils s'affairent à leurs tâches.

Brazon, le physicien décoré de trois étoiles, aidé d'une tablette émergente par rétroprojection sur son avant-bras gauche, prend des notes devant une étendue en légère ébullition de couleur noire rougeâtre et dicte sur un ton laborieux :

– Étude des sols au nord-est de l'île de Bôôt, sur le 22<sup>e</sup> parallèle de Xedus. Nous avons progressé depuis le niveau zéro pour atteindre précisément le noyau externe de la couche hétérogène de la planète, à 10 310 mètres de profondeur. Il fait exactement une température de 3 500 degrés. Moi, Brazon, physicien niveau trois étoiles, je vais maintenant prélever à différents endroits des échantillons d'une matière gélatineuse en fusion, stagnante en surface, pendant que mon confrère, Sogurt, niveau une étoile, effectuera des ponctions souterraines à différentes profondeurs, dépassant les 250 mètres d'épaisseur à la densité très élevée, pour arriver normalement en zone d'état liquide où il procédera à différents prélèvements.

Shiro, les yeux et la bouche grands ouverts, accélère le pas tout en agitant ses mains vers le scientifique Brazon et s'écrie :

– Mais... ! Qui êtes-vous et où suis-je ?

Brazon s'avance et marche sur le sol en ébullition tout en continuant à prendre des notes, comme si de rien n'était. Shiro s'arrête face au physicien qui semble ne montrer aucune réaction à sa présence ni à ses appels. Le garçon essaie désespérément d'attraper Brazon par le bras, mais, à son grand étonnement, sa main passe au travers de sa combinaison, le laissant sans voix. Stupéfait, Shiro recule fébrilement de quelques pas, regarde vers ses pieds et voit avec horreur la matière gélatineuse en fusion les recouvrir entièrement sans qu'il puisse ressentir la moindre douleur. Le visage hagard, il se tourne vers Sogurt, le deuxième physicien, tout en hurlant :

– Père, au secours ! Je suis entouré de magies et de sorcellerie.

Sogurt, travaillant activement, manipule difficilement un long tuyau encore non raccordé et chenillé mécaniquement, laissant à son extrémité un puissant rayon perforateur se mettre en activité. Celui-ci commence à s'enfoncer rapidement à travers la couche hétérogène, quand soudain, sous le regard inquiet du physicien, le tuyau se bloque et fléchit fortement, de

manière dangereuse. Sogurt, dans un élan d'urgence, tente d'arrêter la mise en marche du rayon perforateur, mais celui-ci s'enfonce encore pour s'emballer et laisser jaillir d'un coup en aval un liquide épais de couleur noire feu, de consistance froide. La réaction ne se fait pas attendre avec la température extérieure et laisse brouillasser le liquide tout en aspergeant et en recouvrant entièrement Brazon, continuant à prendre des notes sur sa tablette à rétroprojection.

Shiro, bouche bée, voit le physicien s'effondrer lourdement sur le sol pour se couvrir abondamment du liquide. Brazon commence à gesticuler en tous sens, sa visière fond afin que le corps étranger noie son visage sans en montrer le moindre aspect. Agité, le physicien se calme petit à petit pour laisser le fluide, sous les yeux ébahis de Shiro, s'infiltrer lentement à travers ses différents orifices.

– Mais... ! Qu'est-ce que c'est... ? S'exclame Shiro.

Sogurt parvient à éteindre la mise en marche du rayon perforateur, arrêtant du même coup l'émission jaillissante du liquide noir feu. Il avance ensuite, la respiration saccadée, vers son confrère. Derrière sa visière teintée, il observe la tête de Brazon toujours recouverte du liquide. Sans dire un mot, et par des gestes affolés, il se met à courir vers l'engin motorisé, enfonçant à chaque pas ses pieds dans le sol en ébullition. Shiro, curieux, s'avance et se penche vers la tête de Brazon. Le corps étranger disparaît entièrement sous ses yeux, laissant le visage du malheureux marqué par celui-ci. Soudain, ses lèvres s'imprègnent de sang, laissant ses yeux s'ouvrir totalement, jusqu'à l'excès, pour révéler l'iris et la pupille se gorger d'un sang bleu foncé, tandis que la sclérotique se parsème de veines enflées d'une couleur rouge intense. Puis, les paupières de Brazon se referment brusquement, faisant sursauter Shiro de peur.

Face à l'engin, Sogurt fait ouvrir la porte latérale pour en faire sortir un brancard en lévitation. Il se dirige aussitôt vers son confrère. À l'aide de bras mécanisés émergeant du brancard, il soulève Brazon et le dépose sur celui-ci. L'un des bras mécanisés, muni d'une grande main articulée de sept doigts, pose immédiatement un masque à oxygène sur le visage de Brazon, dont la respiration redevient visible. Dans un mouvement désespéré, Sogurt dirige le brancard vers l'engin motorisé. La porte latérale se referme aussi vite derrière lui, et le transporteur se met en mouvement, prenant silencieusement, mais sous la pression de ses puissants pneus, la direction de la surface.

– NON ! Ne me laissez pas seul ! S'écrie Shiro.

Les yeux écarquillés, trahissant la peur, Shiro se sent seul. Tournant sur lui-même, il observe les étendues en ébullition, maintenant recouvertes par le liquide noir feu qui avance inexorablement vers lui.

– Il faut que je parte d'ici !

Pétrifié sur place et incapable de bouger, Shiro voit le liquide noir feu recouvrir ses pieds puis, très rapidement, engloutir tout son corps jusqu'à la tête, ne laissant que ses yeux exprimer une profonde terreur. Sa bouche se remplit également du liquide. Shiro hurle son désespoir, bafouillant quelques mots, avant de sortir doucement de son étrange cauchemar :

– Père ! Mère ! Au secours ! Aidez-moi !

\*

Shiro, le front ruisselant et la respiration rapide, se redresse brusquement, les yeux grands ouverts, et s'écrie :

– Je... je ne peux plus respirer !

Shiro, haletant à travers le silence de la chambre, a le visage marqué. Il cherche des yeux et regarde vers Kikouchi, dormant profondément. Puis, il déglutit lentement pour reprendre une respiration normale. Doucement, il se recouche, laissant voir son corps transpirant.

## Chapitre 8 – Le quotidien de Shiro

Le lendemain, en cette belle journée d'été, Shiro et Kikouchi marchent d'un pas nonchalant, maintenant une bonne distance l'un de l'autre. Ils arpentent le sentier vers le centre du village. Shiro, le regard hésitant, se tourne vers Kikouchi :

– Cousin, pourquoi ne viens-tu pas plus près de moi ? Je pourrais ainsi te présenter plus facilement à mes amis de toujours, qui sont Okuni et son petit frère Yagyu, les fils du forgeron du village.

– D'accord ! Mais continue de rester à bonne distance de moi, répond Kikouchi sur un ton ennuyé.

– Comme tu veux, cousin ! Rétorque Shiro tout en haussant légèrement les épaules.

Shiro, le visage souriant, lève soudainement son index devant lui et s'exclame :

– Regarde là-bas, cousin. Tu vois, c'est la maison et la forge d'Okuni et Yagyu Takeda, s'exclame-t-il avec enthousiasme. Nous sommes du même âge, sauf Yagyu qui est plus jeune de deux ans, ajoute-t-il.

Kikouchi, l'air embêté, fait la grimace et s'arrête soudainement de marcher. Il regarde en direction de Shiro tout en fronçant les sourcils et lui signifie sur un ton agacé :

– Dorénavant, je ne veux plus que tu m'appelles cousin, mais Seig... Kikouchi, j'ai dit Kikouchi.

– Mais je pensais que... s'exclame Shiro d'un ton troublé.

– Laisse penser les moines ! Réplique Kikouchi d'un ton sec.

Shiro, le visage attristé et les bras ballants, s'avance d'un pas hésitant vers Kikouchi, les mains en signe de dénégation. Il demande sur un ton triste :

– Tu... tu ne m'apprécies pas, on dirait !

Kikouchi, mal à l'aise, dodeline lassement de la tête tout en se grattant frénétiquement la chevelure.

– Laisse-moi encore un peu de temps, d'accord ? Rétorque-t-il sur un ton accommodant.

– Je comprends, et puis, d'après mes parents, tu as, il n'y a pas si longtemps, perdu tragiquement toute ta famille. Alors, je saurai attendre et être patient, cher Kikouchi, dit Shiro sur un ton compréhensif. J'imagine que cela doit être très dur de vivre sans ta famille, ajoute encore Shiro.

Kikouchi, pris de mélancolie, se retourne pour se cacher de Shiro et regarde en direction de l'horizon. On voit les arbres majestueux et luxuriants se dresser comme un rempart autour du petit village.

– Je, je suis comme un oiseau dans une cage de soie, dit Kikouchi sur un ton plaintif et peiné.

Shiro, le visage empreint, acquiesce lentement et prend une profonde respiration. Puis, il tourne la tête vers le centre du village et s'exclame joyeusement sur un ton réjoui :

– Kikouchi, regarde là, c'est Anzu !

Kikouchi se ressaisit et se retourne en direction du centre du village. On voit apparaître une fillette au corps frêle nommée Anzu Tado, âgée de huit ans, aux cheveux longs de couleur châtain clair. Elle s'arrête, la main chargée d'un panier de linge, et regarde tout sourire en direction des garçons.

– Je marchais à peine qu'elle me consolait des autres enfants du village qui prenaient tous mes jouets ! Elle est mon amie de toujours, rajoute Shiro sur un ton de gaieté.

Anzu, affichant un grand sourire, salue énergiquement de la tête en direction de Shiro. Puis, son père, de petite taille, au corps maigre et au visage inconvenant, fait son apparition. Il presse Anzu vers la porte d'entrée de leur demeure et regarde pesamment en direction de Shiro.

– Depuis toujours, son père me grimace. Mais pourquoi ? Dit Shiro sur un ton peiné.

– As-tu déjà regardé le reflet de ton visage dans l'eau ? Rétorque Kikouchi.

– Quoi ! Mais évidemment, à chaque fois que je me rends au petit étang dans le pavillon de thé de mon père ! répond ce dernier, tout en regardant étrangement vers Kikouchi.

– Et que vois-tu ? Demande encore Kikouchi sur un ton insistant.

Shiro, les yeux grands ouverts d'étonnement, reste bouche bée. Il regarde vers ses mains et son corps :

– Heu... Je, je dois voir quelque chose de spécial !

## Chapitre 9 – Le maître Harunobu

Kikouchi hoche la tête de bas en haut, tout en regardant perspicacement vers Shiro, quand soudain, avant même qu'il ne puisse ajouter le moindre mot, des bruits de sabots émergent. Les enfants, le visage surpris, se retournent et regardent curieusement vers l'entrée du village. On voit arriver trois cavaliers samouraïs assis sur leurs montures. Obata, le chef du village, haletant et vêtu d'une tunique de travail, arrive en pleine course. Il se place devant Shiro et Kikouchi pour s'incliner respectueusement, tout en les invitant par des gestes autoritaires à faire de même.

Au centre des trois cavaliers mis à l'arrêt, un samouraï bien plus représentatif et nommé Seigo Harunobu, âgé d'une cinquantaine d'années, a le visage ridé et présente une grande stature avec une corpulence solide. Les cheveux grisonnants, se terminant en chignon, il est habillé d'une tunique d'apparat militaire colorée, arborant à sa taille un sabre long et un moyen. Le maître Harunobu, d'un regard droit et sévère, fixe Obata et le salue à peine avant de lui signifier sur un ton rauque :

– Es-tu Obata Takano, le chef du village ?

– Oui, et je vous souhaite la bienvenue, rétorque Obata avec respect.

– Je suis Seigo Harunobu, le maître d'armes du grand et puissant seigneur Takenori Ueshiba. J'imagine que tu as reçu mes instructions et que je peux dès à présent en profiter, demande-t-il sur un ton autoritaire.

Obata lève la tête et se redresse avec respect pour faire face à Harunobu :

– Oui, maître Harunobu, et le village a pris connaissance de vos exigences également. Sachez que je vous attendais impatiemment, ajoute Obata.

– L'école est-elle prête selon les modalités recommandées ? Réplique encore Harunobu sur un ton ferme.

– Tout a été réalisé selon les ordres donnés de notre grand seigneur, répond Obata.

Harunobu, l'air soulagé, relâche la tension sur son visage. Il regarde maintenant perspicacement vers les deux enfants :

– Bien ! Demain, que tous les garçons concernés rejoignent l'école. Et vous deux, redressez-vous face à moi que je vous voie un instant, dit-il sur un ton soutenu.

Shiro, le visage intimidé, et Kikouchi, lui, plus rassuré, se redressent face au maître Harunobu. Celui-ci regarde d'abord vers Kikouchi puis, conservant une attitude autoritaire, il tourne la tête vers Shiro et insiste du regard un long moment, laissant le chant des oiseaux émerger à travers le doux ballotement des feuillus. Le maître, l'air curieux et fasciné, fait

avancer son cheval pour se retrouver presque face au garçon, laissant les deux autres cavaliers en arrière-plan. Il signifie d'un ton mesuré :

– Tu es sûrement Shiro Takano, le fils d'Obata Takano !

Stupéfait, Shiro reste bouche bée et pétrifiée sur place tout en acquiesçant timidement. Le maître Harunobu se met aussitôt à sourire légèrement et ajoute sur un ton espiègle :

– Effectivement ! Effectivement !

## Chapitre 10 – Le poids du devoir

Dans la maison d'Obata, en cette fin de soirée bercée par un feu familial et éclairée de plusieurs lanternes, on voit celui-ci, les traits tirés, mangé nerveusement. Entouré de sa famille, le chef du village, assis autour de la table, regarde, bouche pleine, vers Yukiko qui, le visage conciliant, se tourne en direction de Shiro et lui signifie sur un ton posé :

– Je sais que cela ne sera pas facile, mais sois heureux d'avoir l'immense privilège de suivre cette formation afin de devenir, si les dieux le veulent, un samouraï au service de notre grand seigneur.

Shiro, le visage peiné, lève la tête et déglutit sèchement tout en regardant, les yeux au bord des larmes, vers sa mère. Il lui répondit sur un ton peiné :

– Je... je rêvais d'être un grand fermier comme mon père, et il y a tellement à faire ici. Et le seigneur, il a vraiment besoin de moi.

Obata arrête soudainement de mastiquer ses aliments. Il se redresse d'un coup, laissant les traits de son visage se durcir tout en regardant vers son fils. Il signifie avec autorité :

– Shiro ! Tu feras ce que le seigneur t'ordonne, en l'honneur de ta famille, et pas question que tu refuses.

– Mais Okuni ! Pourquoi, pourquoi n'a-t-il pas été choisi ? Réplique Shiro sur un ton de détresse.

À cause du métier privilégié qu'il a le devoir d'exercer en premier dans la fratrie, en l'occurrence celui de forgeron comme son père. Par ailleurs, son petit frère Yagyū, ainsi que ton cousin Kikouchi ici présent, devront eux aussi et impérativement suivre la formation comme toi, sans autre possibilité ! Rétorque Obata.

Miya, le visage peiné, regarde discrètement vers Shiro. Celui-ci, les yeux écarquillés de colère, témoigne d'une profonde tristesse. Soudain, il lâche ses couverts et tend désespérément ses mains abîmées par le travail vers son père et lui dit tout en suppliant :

– Être fermier n'est-il pas un privilège aux yeux de notre grand seigneur ?

Obata, dans l'embarras, cherche du regard et expire lourdement tout en posant ses couverts. Serrant ses mains jointes, il regarde vers son fils et lui dit sur un ton posé mais ferme :

– Ne cherche pas à comprendre pour l'instant, mon fils. Les choses sont devenues tellement compliquées depuis un certain temps. Tu dois impérativement faire confiance à la demande de ton seigneur. Regarde ton cousin Kikouchi ; il a subi la perte de ses parents, morts tragiquement, et il ne se pose pas de question pour s'incliner malgré tout aux demandes de notre seigneur.



Yukiko, empreinte de douceur, regarde avec complicité vers Shiro pendant que Kikouchi reste tête basse tout en mangeant calmement ses aliments. Elle rajoute en soulevant à peine le ton :

– Nous sommes les premiers désolés et peinés, Shiro, mais sache que c’est la volonté du seigneur et personne en ce monde ne peut s’y soustraire, sous peine de mort.

Shiro, le visage rouge de colère et marqué par la contrainte, prend de la nourriture et la porte violemment à sa bouche, laissant ses baguettes trembler, et dit d’un ton mécontent :

– Le seigneur n’est vraiment pas gentil ! Et je lui défends de vous faire du mal.

# Chapitre 11 – L'école de formation

Au petit matin, sous un vent frais, face à la maison d'Obata entourée d'une végétation luxuriante, le soleil en pleine ascension éclaire Shiro et Kikouchi. L'un aux cheveux châtons lâchés et l'autre aux cheveux noirs se terminant en chignon, vêtus de leurs tuniques molletonnées, ils saluent le chef du village avec respect. Les enfants commencent à marcher vers le centre du village quand soudain, après quelques pas, Shiro se retourne, la mine triste. Il fixe son père se tenant sur le porche de l'entrée. Puis, contraint, Shiro se retourne et continue de marcher nonchalamment, côte à côte de son cousin, pour se diriger vers l'école de formation, laissant le vent légèrement soutenu murmurer à travers les arbres.

En cette fin de saison d'été, sur le chemin les menant vers le centre du village où l'école de formation de guerrier les attend, Shiro et Kikouchi marchent sur le sentier balisé à travers les légers gazouillis d'oiseaux. Le vent balaie tranquillement leurs cheveux lâchés pour Shiro et bien tenus pour Kikouchi quand, soudain, à travers le bruissement des arbres, une voix jaillit au loin. C'est celle d'Okuni Takeda, le fils aîné du forgeron du village.

– Shiro ! Shiro, on est là ! S'exclame-t-il.

Shiro, d'un coup, redresse la tête, encore empreinte de la séparation forcée par sa famille. Tout en insistant du regard vers Okuni, il laisse éclater à travers son visage un grand sourire de soulagement. Le fils d'Obata s'écrie :

– Okuni ! Mon ami ! Je suis tellement heureux que tu es là.

Shiro accélère le pas et se dirige vers Okuni, aux cheveux noirs ébouriffés, à la stature bien enrobée. Il est accompagné de son petit frère Yagyū, cheveux châton foncé coupés longs, au corps frêle. Celui-ci, la mine sérieuse, piétine d'impatience et agite nerveusement les mains vers Shiro tout en s'écriant :

– Je... je n'en reviens pas ! Nous avons été choisis pour suivre une formation de guerrier et deviendrons bientôt des samouraïs. Ce sera un honneur de nous battre pour notre seigneur tout-puissant.

Shiro arrive à hauteur des deux frères et les salue amicalement. Il insiste du regard vers Yagyū tout en se mettant à grimacer et lui signifie :

– Calme-toi, Yagyū ! Calme-toi.

Yagyū, tout sourire, laisse se propager la pigmentation rouge de joie sur son visage et regarde arriver Kikouchi face à lui.

– Heureux de faire enfin ta connaissance, Kikouchi. Tu n'as vraiment pas de chance, tomber malade quelques jours à peine arrivée au village, dit-il sur un ton compatissant.

Kikouchi, surpris de l'intention vouée de Yagyū, le salue respectueusement, puis salue Okuni. Ceux-ci leur rendent aussi vite la politesse.

– Je suis, moi aussi, heureux de faire enfin votre connaissance. Shiro m'a souvent parlé de vous durant ma courte convalescence, dit Kikouchi sur un ton amical.

– Toi aussi, Kikouchi, venu de la grande ville, tu vas suivre la formation et devenir un guerrier afin de te battre pour ton seigneur ! Rajoute Yagyū sur un ton agité.

Kikouchi, sourire en coin, fronce légèrement les sourcils, il insiste un peu plus du regard vers Yagyū et sur un ton posé :

– À qui le dis-tu, Yagyū ! Shiro a raison, calme-toi. Je veux dire, tu es toujours aussi excité par les événements inattendus !

Okuni, avec respect et retenue, s'avance mains jointes face à Kikouchi. Il se met à sourire légèrement tout en regardant vers son petit frère puis vers Kikouchi et lui signifie :

– Depuis que Yagyū a vu le jour en notre village, et dès la naissance, il a toujours été nerveux et impulsif. Je m'en excuse pour lui, cher Kikouchi. D'ailleurs, comme nous tous au village, tu t'habitueras très vite à son caractère fougueux. Imagine quand ma mère lui sert un plat qu'il n'aime pas ou que mon père lui impose de faire une besogne qui ne lui plaît pas !

Okuni se met à rire, entraînant Kikouchi et Shiro dans sa liesse sous le regard désappointé de son petit frère. Puis, il se reprend tout en estompant son sourire et, la mine triste, il regarde vers Shiro, son ami de toujours. Il lui dit sur un ton mélancolique :

– Le temps de jouer et de flâner ensemble dans les bois est terminé, on dirait !

Shiro fait grise mine et laisse une certaine tristesse envahir et marquer son visage, puis il se reprend, posant son bras droit délicatement, que fraternellement, sur l'épaule d'Okuni et lui avoue :

– Ne t'en fais pas, mon ami, je te promets de venir te voir le plus souvent possible, et je tiendrai ma promesse.

– Tout change très vite autour de nous en ce moment, Shiro, et il faut l'accepter, dit Okuni. D'ailleurs, ma destinée aussi est en train de changer, car, comme tu le sais depuis nos premiers pas ensemble, je désire tenir la forge de mon père et devenir, comme lui, un forgeron reconnu. Mais le plus important en ce moment pour moi, c'est que tu me promettes de veiller sur mon petit frère, lança-t-il.

Yagyū, le visage surpris et les yeux grands ouverts, devient rouge de colère. D'un coup, il s'interpose vivement entre Shiro et son frère pour regarder ce dernier nerveusement et s'écrier avec vanité :

– Je... je n'ai peur de rien ni de personne ! Et je vais maintenant apprendre à me battre comme un guerrier afin que tu arrêtes de me protéger comme à chaque fois que l'occasion se présentait.

Shiro, par des gestes attentifs et apaisants, pose ses deux mains sur les épaules de Yagyū :

– Calme-toi, Yagyū, ton grand frère se tracasse pour toi tout simplement, c'est normal, tu es son petit frère.

– Bien, maintenant... balbutie nerveusement Yagyū sans pouvoir en terminer sa phrase.

## Chapitre 12 – Les nobles

Shiro et Okuni coupent immédiatement court à la réplique de Yagyu tout en le calmant. Ils lui tapotent légèrement le dos sous le regard perplexe de Kikouchi, quand des ricanements d'enfants lointains se font entendre pour ricocher à travers le sentier. Interpellée, la bande des quatre, sans un mot, tourne immédiatement le regard vers l'entrée de l'école de formation. Ils s'aperçoivent que six enfants bien toilettés d'une dizaine d'années, en tunique soignée et de couleur unie et claire, se tiennent debout en cercle fermé sur eux-mêmes. Ceux-ci, ne laissant pas dévoiler leurs visages, continuent de rire à haute voix de façon méprisante. Okuni redresse la tête et insiste du regard, curieusement, vers les nouveaux inconnus.

– Mais... qui sont-ils ?

– Ce sont certainement les descendants de grands et nobles samouraïs au sang puissant, signifie Kikouchi sur un ton fier et affirmatif.

Shiro, l'air interpellé, reste bouche bée tout en regardant, cheveux ondulés au vent, vers son cousin. Il rétorque d'une voix hésitante :

– Mais... mais comment peux-tu dire cela ? Tu les connais ?

Kikouchi, dans l'embarras, cherche du regard puis, il se reprend tout en toussotant, les yeux grands ouverts vers Shiro, accompagné d'un petit sourire forcé.

– Heu ! Je voulais dire que... heu, oui, enfin, je me souviens maintenant, le maître Seigo Harunobu, lors de sa venue, avait dit que des familles de samouraïs viendraient s'installer aussi au village et... je pense que ce sont les enfants promus des guerriers, réplique un peu maladroitement Kikouchi.

Okuni, les yeux grands ouverts, regarde hagard vers Kikouchi puis vers son ami et son petit frère tout en clignant lourdement de la tête.

– Eh bien, je vous souhaite une bonne journée à tous et aussi de la chance avec vos nouveaux compagnons. Maintenant, je dois vous laisser, car mon père m'attend à la forge afin de débiter ma formation, et il n'est pas question que j'arrive en retard dès le premier jour, sinon je risque à coup sûr la punition.

Okuni salue rapidement le trio puis se tourne et se met à courir sur le sentier le menant vers la forge. Shiro, Kikouchi et Yagyu eurent à peine le temps de lui rendre la politesse qu'ils regardent à nouveau vers les six arrivants. Ceux-ci arrêtent subitement de ricaner pour disloquer volontairement le groupe et se dévoiler entièrement. Un premier enfant, grand et de bonne stature, du nom de Jomei, aux cheveux de couleur noire bien tirés se terminant par un parfait chignon de longueur moyenne, se dresse fièrement tout en arborant un air mesquin. Il est suivi immédiatement par des jumeaux, du nom de Chikara et Chiyako, tous deux grands et élancés, au visage décontenancé, à la chevelure rousse de coupe moyenne, cachant partiellement leurs visages d'une mèche de cheveux pour se terminer en un petit chignon.

Jomei, en meneur, s'avance de deux pas à travers une solide posture. Il proclame sur un ton orgueilleux :

– Je suis Jomei Yomekura, issu d'une puissante famille de samouraïs, et vous, vous êtes certainement les paysans aux sangs inférieurs dont on nous a parlé !

– Et les roturiers ne sont pas dignes de devenir des samouraïs ! Rajoutent ensemble les jumeaux tout en ricanant.

Yagyu, les traits tirés et le visage rouge de colère, se démarque de ses deux compagnons pour s'avancer vivement vers les jumeaux tout en hurlant :

– Répétez ce que vous venez de dire !

Shiro et Kikouchi, dans leur élan, rattrapent et arrêtent in extremis leur compagnon pour rester encore à bonne distance de Jomei.

– Calme-toi, Yagyu ! Dit Shiro.

– Tu as entendu ce qu'ils viennent d'oser dire ! Rétorque Yagyu.

– Ne fais pas attention à leurs remarques blessantes ! Rajoute Kikouchi.

– Je vous présente Chikara et Chiyako Otani, les frères jumeaux. Ils sont nés d'une redoutable lignée de samouraïs, s'écrit fièrement Jomei.

Shiro, Kikouchi et Yagyu regardent vers Jomei, au sourire moqueur, tendre la main vers les trois autres garçons qui, maintenant, se divulguent aussi face à eux. Le premier, du nom d'Udo, les cheveux de couleur noire tirés se terminant en un court chignon, a le visage bien potelé, il est de très forte corpulence et de taille moyenne. Le deuxième, du nom d'Eisen, cheveux noirs coupés courts se terminant par un chignon, a le visage teigneux à la stature robuste, et le troisième, du nom de Kayoua, aux cheveux lâchés mi-longs de couleur châtain clair, a le visage réservé et est de petite stature.

– Je vous présente aussi, issus de grandes lignées de samouraïs : Udo Matsushige, Eisen Tsuboi et Kayoua Kodama, hurle fièrement Jomei.

Le vent soulevant légèrement le chignon de Jomei, celui-ci tourne la tête pour regarder avec assurance vers le trio. Il s'avance vers eux d'un pas sûr à travers les gazouillis des oiseaux et le murmure incessant des feuillus fouettés par le vent. Arrivé face à eux et sans même marquer le moindre signe de respect, Jomei se met à les dévisager un à un pour arrêter son regard soudainement sur Shiro.

D'un coup, il se met à grimacer de dégoût et lança :

– Mais ! Ce... ce visage !

– Quoi, ce visage ? Rétorqua vivement Yagyu.

– Calme-toi, Yagyu, je commence à avoir l'habitude maintenant, dit Shiro.

– Co... Comment est-ce possible ? Murmura Jomei tout en scrutant la moindre partie de l'anatomie faciale du fils d'Obata.

– Si tu te moques encore de Shiro, alors fais bien attention à toi, répondit Yagyu sur un ton menaçant.

Jomei, d'un coup, pivote de la tête pour fixer Yagyu d'un air agressif. La tension palpable régnante voit arriver Udo. Celui-ci, au léger sourire, regarde et salue d'abord Kikouchi puis Yagyu pour, d'un coup, rester bouche bée et insister étrangement du regard vers le visage de Shiro. Udo lance, accompagné d'une voix stupéfiée :

– Jomei a raison, cher Yagyu, et malheureusement, tu ne fais pas le poids face à lui, car, comme dirait un certain philosophe : « Une montagne qui s'agite est une montagne qui s'effrite ! »

– Non, Udo ! Tu ne vas pas recommencer avec tes citations débiles de je ne sais quel philosophe que personne ne connaît, s'exclame Jomei.

Udo, marqué par la vision dont il vient d'être témoin, recule fébrilement de quelques pas pour s'arrêter à hauteur d'Eisen et de Kayoua, restés à bonne distance. Ceux-ci dévisagent, eux aussi, étrangement le fils d'Obata.

– Je vous souhaite la bienvenue à tous et vous demande maintenant de me rejoindre au plus vite en l'école de formation, s'écrit d'une voix forte et autoritaire le maître Seigo Harunobu.

Solidement debout sur le porche de l'entrée de l'école, le maître, habillé d'une tunique solennelle et sobre, disparaît à l'intérieur, laissant derrière lui la porte coulissante grande ouverte.

Jomei, silencieusement, regarde vers l'entrée de l'école pour ensuite, à nouveau, insister étrangement du regard vers le visage de Shiro.

– Toi, à la drôle de tête, un conseil : marche devant moi, et sache que depuis que les dieux me permettent de fouler cette terre, j'apprends à me battre comme ceux de mon clan ! Lance Jomei d'une voix menaçante.

Chikara et Chiyako, toujours marqués par la vision dont ils ont été témoins, commencent à se diriger, en compagnie d'Udo, Eisen et Kayoua, vers l'entrée de l'école. Les jumeaux se reprennent et proclament ouvertement vers le trio :

– Vous allez le payer très cher si vous vous opposez à notre rang !

Shiro, en compagnie de Yagyu, toujours le visage rouge de colère, commence à se diriger, eux aussi, vers l'école, laissant Kikouchi faire face à Jomei. Ce dernier se rapproche un peu plus du jeune seigneur, tout en le regardant de haut en bas, pour lui signifier :

– Tu es apparemment différent des deux autres paysans au sang inférieur. Viens-tu de la ville ? Si oui, alors tu es sauvé, car je te propose, si tu te plies à ma volonté, que tu pourras te joindre à mon groupe.

Kikouchi reste calme et impassible à la remarque et à la proposition de Jomei. Puis, il se redresse, poings serrés, pour faire face au meneur du groupe et lui dit :

– Jomei, effectivement, je viens de la ville, et je ne désire pas m'entendre avec toi ni avec qui que ce soit d'ailleurs. N'essaye même pas de me traiter de sang inférieur, sinon...

– On n’attend plus que vous deux ! Hurle soudainement le maître. Dépêchez-vous, j’aimerais commencer mon cours, insiste-t-il encore.

Jomei ricane ironiquement tout en regardant encore Kikouchi de bas en haut. Puis, il se retourne et marche fièrement vers l’entrée de l’école en haussant la voix :

– Tu auras eu ta chance, cher Kikouchi venu de la ville !

\*

À l’intérieur de l’école de formation à la sobriété affligeante, c’est à travers un long silence pesant que les élèves, et le trio écarté du groupe, sont assis en tailleur sur une natte de paille à même un plancher de bois finement travaillé et bien huilé. Ils font face au maître Harunobu et à son assistant, un jeune samouraï du nom de Shinsuke, à la tête totalement rasée et au physique imposant, habillé d’une tunique sobre et longue.

Le maître, fièrement assis, tourne la tête et regarde sur sa droite. Il lança avec respect :

– Je vous présente Shinsuke Nishioka, mon assistant, qui me secondera à travers votre formation.

Le maître regarde à présent vers tous les élèves et rajoute sur un ton ferme :

– En sa compagnie, bien utile, on vous enseignera la voie du guerrier selon un code d’honneur reposant sur sept vertus essentielles qui sont : honnêteté, courage, bonté, respect, sincérité, honneur et loyauté. Aussi, votre parcours sera jonché à travers l’enseignement du combat sous diverses formes, tant par les armes que la maîtrise à mains nues, où la spiritualité forgera votre force de caractère intérieure afin de devenir, si les dieux le veulent, des samouraïs !

Le maître, dans un état de béatitude, respire profondément tout en fermant les yeux. Il garde le silence un laps de temps et laisse régner dans l’école une dimension jamais connue ricochant sur chaque mur intérieur pour se répercuter inexorablement tel un aimant sur les jeunes élèves au visage blafard, où le temps semblait les figer pour un instant.

Mais un élève en particulier, Jomei, s’émancipa rapidement de cet état de fait afin de balancer énergiquement son bras bien haut, dressant du même coup son index. Le maître, interloqué par la détresse lancée, ouvre les yeux et fronce légèrement les sourcils. Puis, sorti de sa torpeur éphémère, il s’adresse calmement à Jomei :

– Qu’est-ce qui te préoccupe à ce point, Jomei ?

Jomei, sentant l’occasion trop belle, baisse le bras et, avec dégoût, regarde vers le trio et, en particulier, insiste du regard vers Shiro. Il lui signifie sans modération et sur un ton méprisant :

– Les deux fermiers et celui de la ville devraient se présenter à l’ensemble de notre caste, car ils sont nés de classes inférieures. Ces roturiers vont bénéficier de notre art pour, et je ne l’espère vraiment pas, devenir des samouraïs de basse classe.

– Je vois ce qui te dérange, Jomei, mais sache que si ton seigneur t’ordonne de faire la classe parmi les roturiers, alors tu te plieras à sa volonté, sous peine de déshonorer sa grandeur, et ta famille devra porter la honte à tout jamais. La voie du guerrier te sera essentielle à ton parcours et, notamment, la vertu du respect envers tes nouveaux compagnons, rétorque d’un ton autoritaire le maître Harunobu.



Le maître prit une grande respiration puis détourna ses yeux vers Shiro et acquiesça avec calme. Shiro, surpris et honoré d'avoir l'exclusivité de présenter son cousin et le frère de son ami, se lève fièrement en arborant un large sourire. Il se tourne avec respect vers Kikouchi et Yagyu, assis à sa droite, et, d'une voix fébrile, se lance :

– Je... je vous présente Yagyu Takeda, le petit frère de mon ami Okuni, futur et grand forgeron du village. Yagyu est un peu tempétueux et nerveux, mais il fera certainement un bon guerrier. Juste à côté de lui, je vous présente mon cher cousin Kikouchi Takano, venu de la grande ville, dont j'ai la chance de faire encore sa connaissance aujourd'hui. Il est venu s'installer dans ma famille en cause, malheureusement...

– Leurs noms et le tien suffisaient, le bâtard ! S'écrie d'un coup Jomei.

– JOMEI ! Hurle sèchement le maître, interrompant la fougue de celui-ci.

Chikara, d'un air fourbe, insiste du regard vers Shiro et surenchérit :

– Maître, il a vraiment un drôle de visage, vous ne croyez pas ?

– Il ne me donne qu'une envie, celle de le battre ! Rajoute aussi vite Chiyako, d'un ton narquois, tout en faisant craquer ses poings bien serrés.

– Il a certainement été engendré par un démon, car il ne nous ressemble pas ! Bientôt, des cornes lui pousseront sur la tête ! Signifie sarcastiquement Jomei, ricanant vers les jumeaux, tout en arborant tous un léger sourire plein de mauvaises intentions.

Shiro, le visage déconcerté, reste immobile et figé tel une statue de pierre de granit. Il regarde, peiné, vers Jomei, les jumeaux, Udo, Eisen et Kayoua, rieurs à bouche déployée. Puis, il se retourne, main désespérément tendue vers Kikouchi et Yagyu. Ceux-ci, surpris de la tournure des événements, restent impassibles sans même murmurer le moindre mot, comme médusés des quiproquos lancés abjectement par Jomei et ses deux complices, souscrits du reste de la classe.

Shiro, le visage meurtri, laisse tomber lassement les bras. Le corps écrasé et chargé de peine, il regarde, les yeux écarquillés de douleur et de tristesse, vers le maître Harunobu. Shiro cherche à comprendre pourquoi tant d'animosité envers sa personne. Soudain, se déconnectant du moment présent, il se retourne et laisse claquer ses pieds nus sur le plancher pour courir précipitamment vers la sortie de l'école, essuyant du même coup ses larmes.

Le maître Harunobu se ressaisit et réagit promptement tout en se levant rapidement. Il se dirige d'un pas ferme vers Jomei et les jumeaux, interrompant leur liesse. Le maître leur signifie d'un ton ferme :

– Si toi et les jumeaux fourchez encore une fois votre langue sur l'un de vos camarades, je vous promets de vous la faire avaler !

## Chapitre 13 – Les tensions entre lignées

En la maison d’Obata, dans le pavillon de thé orné de toute part de statuettes en pierre vieilles par le temps, celles-ci représentent différents dieux de la nature. Shiro, pensif, au visage triste, laisse ses cheveux ondulés balayés par le vent. Il est couché sur le rebord de l’étang, laissant une main plonger généreusement dans l’eau. Shiro se met à caresser des carpes noires de couleur jais, tournoyant tranquillement et sans peur autour de sa main.

– Bel endroit, et fascinants, ces poissons ! S’exclame d’un ton chaleureux le maître Harunobu.

Shiro, le visage interpellé, sursaute. Il se redresse et se met en position assise afin de regarder, bouche bée, vers le maître.

– Que... que faites-vous là !? Bredouille maladroitement Shiro à mi-voix.

Harunobu, le visage tranquille, s’assied souplement près de Shiro. Il remonte souplement la manche de sa tunique droite, se penche et plonge généreusement sa main dans l’eau pour se mettre à caresser avec délicatesse l’une des carpes. Il répond sur un ton conciliant :

– Mmm ! Tout d’abord, et dans l’avenir, je veux que tu m’appelles maître Harunobu, ou maître tout simplement, juste pour ma reconnaissance et mon statut.

Shiro, mal à l’aise, grimace et met rapidement ses deux mains, dont celle de droite toujours mouillée, sur sa tête, laissant immédiatement l’eau s’imprégner à travers sa chevelure. Celle-ci dégouline de suite sur son visage, encore sous l’émotion.

– Je... je suis désolé, mais à part le vieux Shinaka, notre enseignant, personne d’autre ne portait le nom de maître ici.

Harunobu, sourire prégnant, se redresse. Il sort tranquillement sa main hors de l’eau et la laisse s’écouler à son gré pour sécher rapidement au vent. Puis le maître se tourne vers Shiro et réplique sur un ton accommodant :

– Il faudra alors, Shiro Takano, changer tes habitudes et tes priorités. Tu t’y habitueras très vite, crois-moi.

Shiro, les yeux grands ouverts, laisse descendre lentement ses mains le long de son visage. Il se met à le palper avec insistance pour demander, d’une voix innocente :

– Maître, je... je suis si différent des autres !

– Évidemment ! Rétorque le maître d’un ton sans ambiguïté.

Harunobu rabat soigneusement, et méthodiquement, sa manche. Puis, il penche la tête pour en approcher plus près le visage de son jeune élève.

– Sache, jeune Shiro, que nous sommes tous différents les uns des autres. Par le caractère, la physionomie, l’émotion, l’aspect des cheveux, etc...

Le maître marque un temps d’arrêt afin d’expirer profondément, puis rajoute :

– Mais nous brillons tous d’un seul but !

Shiro, interloqué, les mains en signe de dénégation, laisse ses épaules retomber lourdement. Il dit d'une voix interrogative :

– Mais quel est ce but, maître !?

– Celui d'exister ! Rétorque calmement Harunobu.

Shiro, le visage pantois, se met à réfléchir. Puis soudain, il s'exclame, les yeux grands ouverts, et tend activement ses mains abîmées par le travail vers le maître Harunobu. Shiro déclare sur un ton retentissant, que réprobateur :

– Je... je voulais exister, mais un jour, tout a basculé telle la nuit sur le jour !

Harunobu, le visage marqué d'une compréhension toute légitime, se redresse et se mordille légèrement la lèvre. Il prend aussitôt entre ses grandes mains, faites pour la guerre, celles de Shiro. Il les serre avec délicatesse et dit, avec une attention toute particulière :

– Shiro, les événements qui t'entourent actuellement ont changé radicalement, et changé aussi, et du même coup, ta destinée afin que celle-ci prenne une tournure inattendue. Mais sache que ton honneur n'en sera que plus grand afin de servir ton seigneur.

Shiro s'interroge et laisse ses grands yeux gris-vert clair se faire transpercer volontairement par le soleil. Puis, il grimace légèrement tout en haussant, avec lassitude, les épaules, et rétorque d'un ton las :

– Je... je ne sais même pas si cette destinée est la mienne. Jomei a raison, je ne suis qu'un fermier au drôle de visage.

Harunobu pousse un léger soupir de compréhension. Il pose maintenant ses mains chaleureusement sur les frêles épaules de Shiro.

– Trouve alors un sens à ton existence tout en réveillant le guerrier qui sommeille en toi, car tout un chacun possède irrémédiablement cette vertu, lança le maître avec force.

Shiro, machinalement, serre sa gorge à l'aide de ses deux mains. Il passe sa langue, bien pendante, sur le côté droit tout en grimaçant. Puis, il se reprend, ravalant sa langue, et regarde avec étonnement le maître. Il rétorque naïvement :

– Moi, un guerrier !

– Tu es encore très jeune, et certaines facettes de ta vie t'échappent pour l'instant. Mais si tu apprends à te connaître tout en suivant la voie du guerrier que je vais t'enseigner, alors l'incertitude au quotidien qui te ronge ne sera plus, avoue le maître.

– J'écouterai alors votre enseignement, maître Harunobu, et me comporterai au mieux afin de devenir, si les dieux le veulent, un samouraï aux ordres de mon seigneur et ainsi honorer mes parents que j'aime plus que tout.

Harunobu, aidé de ses mains appuyées sur ses genoux, se lève. De ses yeux en amande, de couleur noisette, il regarde Shiro avec sagacité et fierté.

– Le code sera très difficile à apprendre, alors sois courageux et fais preuve d'obstination. Maintenant, je vais rejoindre l'école, car les élèves doivent s'impliquer, signifie-t-il.

– Maître, vous pourriez demander à Jomei, aux jumeaux et aussi aux autres élèves d'être plus gentils à l'avenir avec moi ? Demande Shiro, tout en se grattant le nez avec complaisance.

Harunobu fronce les sourcils et insiste du regard vers Shiro. Il se met soudainement à rire ironiquement.

– Certainement pas !

Il rajoute sur un ton sérieux :

– Et ne leur en veux pas de trop, car pour eux aussi, c'est très difficile. N'oublie pas qu'ils sont de famille noble, appartenant à une caste de samouraïs depuis des générations.

Harunobu jette un dernier regard satisfaisant à travers le pavillon, puis se met à marcher prestement vers l'école.

Shiro, à nouveau seul, laisse le vent se jouer de lui à travers les gazouillis des oiseaux. Il regarde vers l'étendue de l'étang tout en grimaçant et s'exclame à travers une lourde expiration :

– Pff ! Au moins, j'aurai essayé !

## Chapitre 14 – Les première épreuves

Dans l'école de formation, en cette matinée illuminée par les rayons du soleil, les élèves au complet sont assis en tailleur face au maître et à Shinsuke, son assistant. Celui-ci prit la parole avec simplicité :

– J'aimerais que tout le monde prenne le texte écrit et placé devant lui afin de le lire ensemble. Nous allons réciter ce témoignage afin de commencer à apprendre à quoi la voie du guerrier peut s'apparenter. J'aimerais que tous les matins, avant de commencer les cours, elle précède toute chose à accomplir.

Shiro, Yagyu, Kikouchi et le reste de la classe, tous assidus, prennent le texte et, de concert, en compagnie du maître et de Shinsuke, ils élevèrent tous leurs voix. Celles-ci commencèrent à résonner à travers toute l'école :

« Gloire au seigneur, je fais du ciel et de la terre ses servants ! Illuminant mon seigneur, je fais de l'éclair et de l'orage son intensité ! Protégeant mon seigneur, je fais de ma bienveillance, de ma vie et de ma loyauté son armure ! Abritant mon seigneur, je fais de ma sagesse son robuste toit ! Armant mon seigneur, je fais de mon esprit dévastateur et silencieux son sabre !  
»

Très vite, les journées passèrent pour rejoindre inexorablement l'automne et ses couleurs flétrissantes maculant tout le village. Dans l'école de formation, ne sentant pas le temps jouer contre lui, Shiro, en plein exercice, hurle sa détermination.

Ils frappent durement des poings, protégés par de la toile rembourrée de paille, contre une pastèque sans que celle-ci n'en ressente le moindre mal. Avec un malin plaisir, ensuite, le maître installe tous ses élèves et leur fait manier un pinceau avec une dextérité à peine visible, où leur écriture se distorsionne lamentablement. Puis, le temps du combat à mains nues fit son apparition, leur apprenant chaque jour, seuls contre eux-mêmes, différentes techniques au sol et à distance.

En cette fin d'automne, Shiro, cheveux mi-longs se terminant en chignon, est debout sur un air de combat. Il se retrouve face à son cousin Kikouchi afin de mettre en pratique leur maigre savoir-faire, munis de protections rembourrées de paille et entoilées aux mains. Les deux adversaires, sous le regard attentif du maître, de son assistant et des autres élèves, commencent d'abord une approche douce, puis Kikouchi, cachant une expérience du passé non négligeable, prend de suite le contrôle du duel et met un rapide coup de pied direct au visage de Shiro. Celui-ci, immobilisé, s'écroule lourdement sur le sol sous les yeux amusés de Jomei, des jumeaux et du groupe.

Les jours qui suivirent virent Shiro, entreprenant et courageux, combattre Eisen au sol pour être mis rapidement que brutalement hors jeu par un étranglement manifeste, arrêté d'une voix autoritaire par le maître Harunobu. Jomei, les jumeaux, Eisen, Kayoua et Udo, ne se privant pas du spectacle lamentable laissé par Shiro, se mirent à exulter leur joie, sous le regard désabusé de Kikouchi et Yagyu, celui-ci ne tenant plus en place à l'idée d'aller en découdre.

## Chapitre 15 – Anzu, le parfum du destin

Durant la nuit généreusement étoilée, sur le balcon de la maison d’Anzu Tado, bien à l’abri des regards malveillants et du vent meurtrier mettant un terme aux dernières feuilles récalcitrantes, Shiro, vêtu d’une tunique épaisse, a le visage marqué d’hématomes. Il est coiffé d’un chignon à peine serré et est assis à même le plancher, au côté d’Anzu, recouverte d’une couverture épaisse remontée jusqu’à hauteur des oreilles. Ils regardent ensemble, admiratifs et sans un mot, sous le silence implacable de la nature, les arbres se balancer au gré de la brise froide.

Doucement, ils se détournent du spectacle et se fixent droit dans les yeux. Anzu, au sourire léger et au visage prégnant de délicatesse, chuchote avec douceur et retenue :

– La nuit est maintenant notre seule alliée, Shiro. Elle nous permet de continuer à nous voir en toute discrétion, mais attention, il faut rester très prudent, sinon mon père, s’il le découvre, risque d’être furieux comme jamais.

– Et, dieux, ce qu’il ferait de moi ! Rétorque Shiro sur un ton à peine plus élevé qu’Anzu.

Anzu se rapproche plus près de Shiro, sort ses délicates petites mains de sa couverture et les enlace chaleureusement à celles de Shiro.

– Maintenant que tu suis cette formation, j’imagine que le vieux maître d’école Shinaka va te manquer, dit-elle sur un ton amusé.

Shiro pousse immédiatement un léger râle de protestation, accompagné de suite par une grimace à peine forcée. Il rétorque sur un ton de révolte :

– Surtout quand il postillonnait sur moi lorsqu’il m’enguirlandait avec ses dents toutes pourries !

Shiro gonfle légèrement le torse et, sur un ton engagé, il exulte :

– Mais sois sans crainte, Anzu, plus tard, je deviendrai un samouraï respecté à travers tout le village, et le vieux Shinaka n’aura plus qu’à se tenir loin de moi.

Anzu se met à sourire joyeusement, puis insiste du regard vers Shiro et lui demande :

– Tiens ! Ton cousin Kikouchi et Yagyu, comment vont-ils ?

– Kikouchi est impressionnant à chaque cours donné par le maître, il évolue rapidement, sans que personne n’arrive à prendre réellement le dessus sur lui. C’est très étrange, on dirait que tout lui est facile et que les dieux l’ont amené à devenir un futur et redoutable samouraï. Car même Jomei et les jumeaux, qui sont, il faut le reconnaître, les plus forts de la classe, s’inclinent face à lui.

Shiro prend une profonde respiration :

– Yagyu, lui, il est toujours aussi agité comme la tempête. À chaque fois qu’il affronte quelqu’un, il progresse bien malgré sa nervosité abondante et ne recommence presque jamais les mêmes erreurs. Je suis sûr que son grand frère Okuni ne le reconnaîtrait pas.

Anzu, attentive aux observations, serre un peu plus ses mains contre celles de Shiro, laissant sa chevelure balayée légèrement par le vent. Elle rajoute :

– En te regardant, je m’aperçois que tu n’as vraiment pas l’air d’aller très bien !

Shiro, sourire forcé, laisse lassement ses épaules retomber.

– En effet, Anzu ! Mes camarades me rendent la vie difficile en ce moment et s’en font une joie de me mettre des coups que j’ai vraiment du mal à leur rendre.

Sur un ton de raillerie, Shiro pousse à peine le ton plus haut que précédemment :

– Je ne suis qu’un fermier, après tout, et je n’ai pas demandé à devenir un combattant !

Anzu, le visage compréhensif, ouvre doucement ses mains pour regarder celles de Shiro.

Celles-ci laissent voir les durillons du labeur paysan disparaître petit à petit.

– Quoi que tu dises, Shiro, tes mains changent de jour en jour. Elles deviendront bientôt celles d’un guerrier, celles d’un samouraï.

Anzu rajoute avec beaucoup d’attention et de délicatesse :

– Que les dieux t’accompagnent à travers ton apprentissage et te donnent la force et la détermination dont tu as besoin.

Shiro et Anzu, sous la voûte étoilée et à travers un long silence caressé par la brise froide, croisent leur regard complice. Main dans la main, ils se rapprochent lentement, laissant le front de leurs têtes s’appuyer doucement l’une contre l’autre.

## Chapitre 16 – Les premiers doutes

Trois ans plus tard, durant l'hiver, au matin, en l'école de formation, Shiro et Jomei, devenus de grands enfants, sont en tenue de combat faite d'un tissu épais. Ils se dressent face à face afin de combattre aux sabres de bois. Leurs rapides respirations laissent échapper de légères condensations à travers une petite cage de bambou servant à protéger leur tête. Ils sont également fortifiés par une cuirasse de bambou au niveau du torse.

D'un coup, Jomei attaque sans laisser à son adversaire la possibilité de contrôler le duel. Il propulse son sabre en direction de Shiro. Celui-ci riposte difficilement pour faire claquer et entrechoquer les armes sous différents échanges. Soudain, une frappe inattendue, mais puissante, du sabre de Jomei vise la cage de Shiro qui, instantanément, sous son impulsion violente, vole en éclats. Shiro, surpris de l'attaque, s'écroule sur le sol.

Harunobu, posément assis, regarde avec intérêt vers les deux combattants, quand Shinsuke, voyant que le combat est mis à l'arrêt, se précipite vers Shiro afin de le relever et de le débarrasser de la cage.

Jomei, vainqueur incontesté, se libère de sa cage et sourit fièrement, la tête haute. Il repose de suite tranquillement la lame de son sabre sur son épaule droite et tient une posture solide.

Jomei se met à ricaner méprisamment tout en regardant vers Shiro, puis il lui lance :

– Jamais tu n'arriveras à être d'une caste supérieure, le monstre ! Pitoyable ! Tu tiens et frappes avec ton sabre comme un fermier qui battrait le riz avec son fléau.

Il rajoute sur un ton prétentieux :

– Tu comprends maintenant ce qui nous sépare.

Jomei rejoint fièrement Chikara et Chiyako, très excités du combat qu'ils viennent de voir.

Puis, ce dernier, d'un air mesquin, regarde vers Yagyu et lui dit :

– Ton futur ne sera pas différent de l'autre.

Yagyu, se sentant offensé, se lève et pointe son index durement vers Chiyako pour lui rétorquer nerveusement :

– Je te ferai mordre la poussière très prochainement, Chiyako !

Jomei, interpellé par cette invective verbale, se précipite face à Yagyu. Il lui place virilement son sabre de bois sous la gorge pendant que les jumeaux le ceignent.

– Jomei ! Chiyako et Chikara, lâchez-le ! Dit Kikouchi d'une voix autoritaire.

Jomei, arrêté dans son élan afin de corriger Yagyu, regarde en direction de Kikouchi. Souriant légèrement, il abaisse doucement son sabre et dit :

– Pourquoi protèges-tu ce petit arrogant ?

Yagyu, encore tenu fermement par les jumeaux, se met à bouger nerveusement pour s'exclamer :

– Moi, arrogant !



Kikouchi se lève sagement et regarde intensément vers Jomei. Puis, il se dirige d'un pas sûr vers lui. Jomei, le visage raffermi, aux traits tendus, s'écarte de Yagyu pour faire face à Kikouchi. Il lui signifie :

– Je garantis l'intérêt et l'honneur de ma vie, comme chaque samouraï doit le faire !

Kikouchi s'avance au plus près de Jomei et lui répond calmement :

– Mais tu n'es pas encore un samouraï !

Jomei se met à grincer des dents tout en serrant fortement le manche de son sabre.

– Cela suffit, Jomei ! Hurle le maître Harunobu.

Jomei, le visage devenu rouge de colère, regarde avec respect vers le maître et s'incline. Puis, avec Chikara et Chiyako, ils se dirigent vers leurs places respectives.

Shiro, encore désorienté et légèrement blessé au visage, se fait soigner par Shinsuke.

– Ja... jamais je ne serai à la hauteur ! J'ai du mal à suivre le combat. Cela va trop vite ! Et il frappe fort ! Avoue Shiro discrètement aux oreilles de Shinsuke.

– J'admets que Jomei est un adversaire coriace. Mais tu dois laisser le temps faire son œuvre, Shiro. Maintenant, crée-toi, comme je te l'ai déjà enseigné, une atmosphère positive et sereine emplie d'apaisement, confie Shinsuke à voix basse.

Shiro cligne doucement de la tête et ferme les yeux tout en contrôlant sa respiration, petit à petit.

## Chapitre 17 – Les cauchemars

En la chambre de Shiro, en pleine nuit, celui-ci dort paisiblement. Quand soudain, Shiro se plie en deux et grimace fortement du visage. Il marmonne sur un ton plaintif et est transporté malgré lui à travers un étrange cauchemar. Il s'écrie :

– Où... où suis-je ? Non ! Non ! Mais... c'est... c'est quoi cet étrange monde !

\*

Sur la planète Xedus, en la mégapole de Bôôt, aux 22e parallèles, Shiro, cheveux ondulés et lâchés, est éclairé par deux astres juxtaposés, brillants fortement à travers un ciel bleu sans un seul nuage. Il a le visage inquiet et troublé. En kimono, il marche nonchalamment, pieds nus, sur une route dont la largeur est à peine plus large qu'une charrette. Sa surface rugueuse, souple et plate, est de couleur grise. Shiro s'arrête et, tout en fronçant les sourcils, se baisse et palpe curieusement le sol. Puis il se redresse et se met à respirer à pleins poumons.

Reprenant ses esprits, Shiro se met à tourner sur lui-même et découvre, curieux et hagard, les alentours qui s'offrent à lui. Ceux-ci, à travers une végétation contrôlée aux multiples couleurs naturelles, sont parcourus par de nombreuses routes grises, arpentées d'arbres possédant de très larges feuilles de couleur verte passant au noirâtre, au limbe déployé. Au loin, vers la mégapole de Bôôt, des jets-glisseurs silencieux, de forme fuselée et carrossés de rayons bleus, sont en lévitation. Ils sont occupés par une ou plusieurs personnes et circulent rapidement au-dessus de la végétation et des bâtiments de couleur blanche, de forme pyramidale, de toutes tailles. Volant de façon rectiligne, les jets-glisseurs redescendent pour certains jusqu'à leurs lieux de destination.

Soudain, sous un vent devenu plus fort et volant très haut, des oiseaux de grande envergure aux couleurs vives, en groupe, criaillent sans cesse pour disparaître au-dessus des nuages de plus en plus croissants. Le regard hagard, Shiro fixe un bâtiment établi sur sa gauche. Celui-ci, très haut et large, de forme pyramidale, de couleur blanche rainurée rouge intense, laisse entrevoir des centaines d'ouvertures vitrées de même dimension.

– Mais qu'est-ce que c'est que ce monde étrange !?

Le regard hagard et bouche bée, il continue de chercher des yeux et voit devant l'entrée du bâtiment Brazon, le scientifique décoré de trois étoiles. Celui-ci, debout, transpirant et haletant, respire lourdement.

– Je... je vous reconnais ! S'exclame Shiro.

– Eh, vous êtes celui qui a été recouvert de cet étrange liquide épais de couleur noire dans cette cavité lors de mon précédent cauchemar.

S'écrie encore Shiro tout en s'avançant vers Brazon.

– Je vois que votre visage est toujours autant recouvert de veines enflées et que vos yeux sont encore bien gorgés de sang bleu foncé. En plus, vous avez perdu tous vos cheveux.

Shiro arrive face à Brazon. Il rajoute d'un ton perplexe :

– Monsieur, vous... vous n'avez pas l'air d'aller très bien ! Vous m'entendez, monsieur ?

Shiro essaie d'attraper le bras droit de Brazon quand, tout à coup, sa main, à son grand étonnement, passe au travers.

– Que les dieux soient témoins à nouveau de cette magie étrange et fourbe, dit d'une voix grave Shiro.

Brazon, devenu beaucoup plus fort, soulève sans mal, à un bras, un lourd dispositif de mise à feu. De sa main droite, il fait apparaître et manipule une tablette par rétroprojection. Puis, il se met à sourire sarcastiquement pour avouer à haute voix :

– Quand cela explosera, le sous-sol libérera de suite les fumées noires à l'odeur âcre, mais divine, car cette essence de vie changera notre monde radicalement et fera de nous des Métamorphes au service de notre créateur, Ténèbro ! Il est le commencement de toute vie et revient reprendre ses droits pour faire naître sa création et sa vision à travers ce nouveau monde. Ténèbro donnera aussi la vie à ses futurs enfants qui peupleront Xedus.

Brazon termine la programmation et hurle son soulagement :

– En ce jour mémorable, le Dieu de Xedus va mourir pour faire renaître, sous un nouveau jour, le Dieu Ténèbro !

Shiro, le visage hagard, s'avance prudemment vers Brazon. Il scrute étrangement plus près le visage du scientifique, aux stigmates devenant de plus en plus horribles.

– Comme c'est étrange, je comprends ce drôle de langage, pas beau du tout, et sa teneur fait vraiment peur ! Aussi, pourquoi cette laideur se propage-t-elle sur son visage !? Renchérit Shiro sur un ton de dégoût.

Soudain, une explosion souterraine retentit non loin du bâtiment. Shiro, attiré par l'écho de la détonation, regarde vers celle-ci. Apeuré, il voit ses pieds se mettre à trembler en même temps que le sol. Déséquilibré, il vacille et tombe sur le revêtement gris. Shiro se remet debout, non pas sans mal, et regarde à nouveau vers le lieu de l'explosion, quand subitement, une fumée noire apparaît en abondance, sortant de la terre.

À l'entrée du bâtiment pyramidal sortent, sous une sirène assourdissante, des centaines de personnes aux visages préoccupés et inquiets, habillées de vêtements moulants deux pièces aux couleurs sobres. Très vite, ils accourent vers le lieu de l'explosion pendant que Brazon, le visage jouissif, les laisse aller vers un inconnu macabre. Shiro se met à courir vers la fumée, puis il s'arrête et laisse son visage témoigner d'une horreur sans pareille.

Il voit soudainement les habitants de Xedus se faire envelopper de force par la fumée. De suite, ils tombent lourdement sur le sol pour se mettre à s'agiter énergiquement tout en continuant à l'inhaler malgré eux.

– Les voilà accomplis par la volonté de Ténèbro, notre créateur. Ils sont maintenant devenus des Métamorphes dévoués à sa volonté et à sa grandeur, proclame Brazon.

Courant et sortant de la fumée noire qui continue à s'expanser, les Métamorphes, des deux sexes, à présent se dirigent, avec Brazon en tête, au plus près du lieu de l'explosion, pendant que la fumée, à la forte densité, s'élève et se dirige rapidement vers la mégapole de Bôôt. Shiro, à travers la fumée, reste dubitatif et regarde, yeux plissés, en direction de la mégapole qui, inéluctablement, se fait envahir rapidement par l'agresseur, pour en faire sortir, peu de temps après, des milliers de Métamorphes de tout âge et sexe. Ceux-ci, à présent, se dirigent en pleine course vers le lieu de l'explosion.

– Il faut que je sache pourquoi ce lieu est si important pour ses habitants ! Dit Shiro sur un ton d’urgence.

Sur le lieu de l’explosion, un cratère énorme continue de cracher la fumée noire anarchiquement. Les Métamorphes, par milliers, commencent à entourer l’énorme cavité, quand tout à coup, instinctivement, les plus fragiles s’approchent au plus près du cratère et forment un cercle autour de celle-ci. Puis, ils se couchent et commencent à s’empiler les uns sur les autres, laissant hurler leur souffrance. Ils se mettent à construire rapidement une très haute cheminée de chair, où la fumée épaisse en sort plus densément afin de mieux se diriger et se propager à travers l’atmosphère.

Apparaît au pied de la cheminée un Métamorphe représentant la loi, un Métamorphe représentant les forces armées et un Métamorphe représentant les forces de l’ordre, tous hauts gradés. Ils gravitent ensemble l’édifice et, arrivés en son extrémité, ils se laissent tomber volontairement à l’intérieur pour disparaître à jamais. Shiro, sous les gémissements des Métamorphes constituant la cheminée, regarde perplexe vers l’extrémité de celle-ci.

Soudain, on voit apparaître, peu de temps après, en haut de la cheminée, et se mettre debout fièrement à travers la fumée, Ténèbro, un être très grand, à la forte musculature, dont l’énorme tête est mariée à l’homme de loi, au militaire et au policier. Ténèbro, chaussé de bottines extravagantes faites d’os humains, commence sa désescalade, écrasant, sans même prêter attention à leurs souffrances, les Métamorphes.

Brazon se dirige vers Ténèbro qui, une fois au sol, s’immobilise. Brazon s’agenouille face à lui en signe de soumission, puis il regarde, comme envoûté, vers le nouveau dieu. Ténèbro, des trois visages, exclame sa béatitude face aux milliers de Métamorphes qui l’entourent. Il s’avance de quelques pas, puissamment ancrés sur le sol, quand soudain, il s’abaisse et, de sa grande main, prend un fil de fer torsadé d’épines sur le sol. Ténèbro se redresse et, à l’aide de son autre main, il confectionne méticuleusement une couronne qu’il pose solidement ensuite sur son crâne, laissant du même coup le sang couler légèrement.

Ténèbro redresse la tête, ouvre grand les bras et tourne sur lui-même. Il s’adresse en hurlant aux Métamorphes d’une voix glaçante et tyrannique :

– D’une manière ou d’une autre, vous allez inéluctablement mourir pour moi, soyez-m’en reconnaissants jusqu’au dernier, afin de laisser place à ma descendance.

Ténèbro regarde curieusement en direction de Shiro. Doucement, il baisse les bras et se met à marcher vers lui d’un pas solide et lourd. Shiro, voyant arriver Ténèbro, se met à frissonner de peur, bafouille des mots incompréhensibles et sort brusquement de son cauchemar.

\*

Shiro se tortille dans son lit et susurre d’une voix tremblante :

– Non ! Ténèbro ! Arrêtez-vous, vous allez m’écraser ! Attention, mon ventre... !

Shiro ouvre soudainement les yeux tout en tenant fortement son bas-ventre. Il respire fortement, laissant son front perler de sueur.

Kikouchi, troublé dans son sommeil par les râles de Shiro, se réveille tout à coup. Les cheveux hirsutes, il se redresse et regarde en direction de Shiro tout en se frictionnant les yeux.

– Que se passe-t-il ? Et pourquoi te plains-tu comme cela quand tu dors ?

Shiro, le visage marqué par la détresse et la peur, s'assoit difficilement sur son lit. Il regarde, l'air penaud, vers Kikouchi.

– C'est encore cet étrange cauchemar !

Kikouchi bâille, la bouche entrouverte, puis, perplexe, insiste du regard vers Shiro.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Cela fait deux fois que je suis transporté à travers ce drôle de cauchemar. Je suis sur un monde appelé Xedus, aux personnages vêtus étrangement, où des choses horribles se déroulent. Il y a même deux soleils ! Maintenant, la peur y règne en permanence à travers une entité impressionnante et tyrannique aux trois visages, il s'appelle Ténèbro ! Explique Shiro d'une voix légèrement tremblante.

– Ténèbro ! Xedus ! Deux soleils ! Et tu dis qu'il a trois visages ! S'exclame Kikouchi. De plus, ce ne serait pas la première fois ! Tu devrais vraiment en parler au maître, il pourra certainement t'aider à mieux comprendre ton cauchemar, rajoute-t-il sur un ton plus calme.

– Je risque de me faire passer encore pour un faible ! Pas question que j'en parle au maître. Et toi, Kikouchi, promets-moi de ne rien dire à personne. Peut-être que je ne ferai plus cet horrible cauchemar dans le futur, rétorque Shiro.

– Je resterai muet comme une carpe, sois tranquille ! Dit Kikouchi. Et tu n'es pas un faible, juste un peu trop aimable, tolérant et rempli de gratitude et... un peu bizarre aussi, rajoute-t-il sur un ton légèrement enjoué. Maintenant, il faut dormir, car demain, la journée sera rude.

Shiro, le visage marqué et fatigué, s'essuie le front ruisselant. Reprenant une respiration normale, il se couche lourdement tout en rabattant soigneusement ses couvertures sur lui. Puis, il ferme doucement les yeux et susurre d'une voix lasse :

– Un peu bizarre...

## Chapitre 18 – Le lien avec Kikouchi

Bien plus tard durant la nuit, Kikouchi ouvre soudainement les yeux. Il se frotte le nez tout en regardant vers le lit vide de Shiro.

– Hein ! Shiro ! Tu es là ?

Kikouchi se lève et se dirige d'un pas souple vers le pied du lit de Shiro. Puis, il soulève d'un coup sa couverture.

– Mais... où est-il ? Dit-il sur un ton saisi.

Kikouchi scrute les alentours de la chambre à travers la pénombre. Puis son regard fixe soudainement la porte-fenêtre légèrement entre-ouverte.

– D'accord ! S'exclame-t-il.

D'un coup, Kikouchi s'habille, mettant instinctivement son sabre de bois à la ceinture. Puis, il se dirige vers la porte-fenêtre pour, sans un bruit, sortir de la chambre tout en susurrant :

– Mais que me caches-tu, Shiro Takano ?

\*

En la maison d'Anzu, sur le balcon, en cette nuit tardive et froide, les flocons de neige tombent sans interruption. Shiro et Anzu, l'un en face de l'autre, sont couverts ensemble d'une épaisse couverture. Devenue plus grande, aux cheveux lâchés, Anzu, l'air préoccupé, regarde vers Shiro et lui dit sur un ton attentionné :

– Tu as l'air bien fatigué, et je suis surprise de ta visite tardive.

Shiro redresse la tête, laissant échapper un léger sourire, et lui rétorque :

– Je suis désolé de venir si tard, mais j'avais besoin de te voir. La nuit a été si contraignante et mouvementée.

– Tu as des problèmes avec Kikouchi ? Demande Anzu.

– Non ! Kikouchi n'a rien à voir. J'ai tout simplement fait un cauchemar et j'en étais perturbé au point de ne plus pouvoir dormir, dit Shiro.

– Tu as eu peur de ton cauchemar ! Raconte-moi, demande Anzu sur un ton étonné.

Shiro laisse la neige maculer ses longs cheveux ondulés. Puis il se ressaisit et redresse fièrement la tête.

– Sache, Anzu, qu'un futur samouraï ne connaît ni la faiblesse ni la peur, et encore moins celle d'un cauchemar. Ce serait une honte pour lui.

Anzu, les cheveux longs dansant au vent, se met à sourire. Prise par le froid blanchissant son visage, elle se serre tendrement contre Shiro tout en gardant une légère distance entre eux.

– T'entendre dire ces mots est vraiment surprenant, dit Anzu sur un ton amusé.

– Ne ris pas, Anzu, je suis très sérieux. Et puis, je rêve d’être reconnu de tous. Pour cela, il faut que je devienne un samouraï afin d’être respecté, dit Shiro sur un ton fier.

Anzu, prise à nouveau par le froid, se blottit contre Shiro et enfouit partiellement sa tête sous la couverture. Elle lui dit :

– Patience, Shiro. Le temps passe, cela fait déjà trois ans que tu t’entraînes chaque jour avec tous les autres élèves. Tu te rapproches de ton but, celui que les dieux t’ont tracé.

Shiro, le regard troublé et perdu à travers la nuit, se met à serrer plus chaleureusement Anzu contre lui. Il rétorque :

– Peut-être que les dieux nous ont tracé un autre chemin que celui qu’on nous oblige à vivre.

Serrant plus fort Anzu contre lui, il dit sur un ton innocent :

– Que nous arrive-t-il, Anzu ?

Anzu, dans l’embarras, cherche des yeux et se défait de Shiro. Elle se met soudainement debout et prend de force la couverture pour la poser sur ses épaules. Elle s’exclame :

– Allons, le futur samouraï, reprends-toi ! Il est l’heure de rentrer chez toi, et moi je retourne me coucher avant de tomber malade.

Anzu se fige un instant et laisse sa respiration abondante et rapide éjecter une condensation chaude. Puis, elle regarde vers Shiro d’abord de façon dure, pour en apaiser aussitôt l’orgueil. Elle laisse trahir dans ses yeux un amour grandissant et consenti. Baissant doucement sa tête vers celle de Shiro, elle l’embrasse tendrement sur le front. Puis, d’un pas pressé, elle pivote et rentre dans sa maison, laissant Shiro sans un mot sous la neige froide.

Shiro, l’air hébété, se met à grelotter tout en laissant se dessiner de suite sur son visage un sentiment de bien-être. D’un coup, il se lève et, silencieusement, disparaît du balcon, sabre de bois à la ceinture.

\*

Sur le chemin adjacent de la maison d’Anzu, quelques instants plus tard, Kikouchi, accroupi derrière un gros arbre, souffle chaudement entre ses mains. Il regarde passer Shiro, marchant rapidement vers sa maison, sur le chemin central tapissé généreusement de neige. Kikouchi se met à sourire, les lèvres bleutées par le froid, et s’exclame :

– C’était donc cela !

– On espionne son camarade ? Dit furtivement Fujio.

Kikouchi, l’air surpris, se retourne et fait face à Fujio, bien emmitouflé dans sa tunique.

– Toujours là où on vous attend le moins, cher Fujio !

– Je ne fais que mon travail, demandé expressément par le seigneur, votre père, répond Fujio.

– Justement, as-tu reçu du courrier ? J’aimerais avoir des nouvelles de ma famille, ajoute Kikouchi.

Fujio se met à genoux, faisant craqueter la neige sous ses genoux. De suite, il incline la tête désespérément de gauche vers la droite et dit sur un ton désolé :

– Non ! Mais le prochain courrier devrait arriver dans trois jours, il ne reste plus qu’à espérer.

Kikouchi, le visage compréhensif, se met à grimacer et lance :

– J’oubliais la difficulté de se rendre dans ce petit village perdu en pleine montagne.

Fujio sourit pleinement et salue respectueusement Kikouchi.

– La sagesse et la compréhension seraient-elles une vertu cachée du jeune seigneur ?

Kikouchi fronce les sourcils, plissant ses lèvres. Puis, il se retourne et regarde attentivement vers le chemin central.

– Disparais, moi je rentre me coucher avant de croiser mon... cousin amoureux, rétorque Kikouchi.

\*

Sur le chemin central le menant chez lui, à travers les flocons de neige, Shiro, le visage heureux, marche tranquillement. Soudain, il est stoppé dans son cheminement et encerclé aussitôt par Jomei, Chikara et Chiyako, aux gestes menaçants et hostiles.

– Mais... que voulez-vous ? Demande Shiro.

– Qu’est-ce que tu fais ici, à cette heure tardive, le monstre ! Réplique Jomei sur un ton méprisant.

– Et si on évitait les fâcheries ! Rétorque Shiro.

Jomei, l’air énervé, s’avance nez à nez face à Shiro. Puis, il le pousse sèchement tout en le crochétant. Celui-ci tombe lourdement sur le sol enneigé. Jomei sort d’un coup son sabre de bois et se met en position de combat face à Shiro et lui lance nerveusement :

– Une fois que tu seras enfin corrigé, tu baisseras la tête à chaque fois que tu me croiseras !

Chikara et Chiyako, le visage arrogant, acquiescent tout en dégainant lentement leur sabre de bois.

– Cela vaut aussi pour nous ! Dit Chikara d’un ton menaçant.

Shiro, les yeux grands ouverts, se remet debout tout en agitant les mains en signe de dénégation vers Jomei. Il rétorque d’une voix apaisée :

– Je ne désire pas t’affronter, Jomei, et encore moins vous deux, mais...

Jomei fait soudainement tournoyer rapidement son sabre dans l’air tout en proclamant avec sévérité :

– Tu vas maintenant baisser l’échine et t’incliner, compris, le monstre !

Jomei, d’un coup, attaque et frappe durement Shiro à plusieurs reprises au niveau du torse. Shiro recule de deux pas tout en se protégeant le visage. Soudain, Jomei enchaîne un coup de pied qui frappe sèchement la tête de Shiro. Celui-ci tombe lourdement sur le sol. Étourdi et hagard, il cherche du regard pendant que Jomei, le visage satisfait, se positionne solidement et fièrement face à sa tête. Puis, il arme haut son sabre et proclame :

– Et afin que tu n’oublies pas ce que je viens de dire, je vais te laisser un souvenir !



Jomei, d'un coup sec, fait siffler le bois. Soudain, son sabre est stoppé net par un autre, tout en claquant sèchement. Jomei, bouche bée, redresse la tête et fait face à Kikouchi. Le visage déterminé, celui-ci repousse sèchement Jomei.

Shiro, l'air hagard, regarde, heureux, vers Kikouchi et s'exclame :

– Ki... Kikouchi !

Kikouchi s'avance et se dresse face à Jomei, sabre en main, et dit :

– Rentre chez toi, Jomei, avec tes comparses. Demain, la journée sera rude.

Jomei serre solidement son manche à deux mains tout en regardant amèrement vers Kikouchi et lui lance :

– Cela devient vraiment agaçant que tu interviennes à chaque fois !

– Tiens-toi-en là ! Réplique Kikouchi.

Jomei, rouge de colère, attaque subitement Kikouchi en frappant durement son sabre face à lui. Kikouchi, restant calme, fait une rapide parade de défense, laissant claquer les deux sabres l'un contre l'autre. Puis, il enchaîne plusieurs attaques vers son adversaire, qui ne manque pas de les contrer. À son tour, Jomei réplique de plus belle. La tension du combat monte rapidement en intensité, quand Shiro se relève et s'interpose entre les deux combattants, en suppliant sur un ton pressant :

– Ne soyez pas obligés de vous battre pour moi. Et avec tout ce vacarme, les villageois vont se réveiller.

Jomei, de suite, se fait entourer solidement par Chikara et Chiyako, armes en main. Jomei arrête les jumeaux dans leur élan et rengaine son sabre. Il est suivi instinctivement par ses complices, laissant à travers leurs visages un goût amer.

– Il a raison, le monstre ! Mais bientôt, le moment viendra où il ne pourra plus être secouru, réplique Jomei.

Jomei, Chikara et Chiyako se retournent et marchent fièrement, écrasant allègrement la neige. Ils se dirigent vers leurs habitations tout en ricanant de joie. Kikouchi, le visage marqué d'un mécontentement profond, rengaine souplement son sabre. Il se retourne et se dirige d'un pas rapide vers la maison parentale.

– Dépêche-toi, il faut rentrer, dit Kikouchi en haussant le ton.

Shiro se met à marcher maladroitement, puis rapidement, à travers la neige, pour rejoindre Kikouchi.

– Attends... Kikouchi ! Lance Shiro d'une voix haletante.

Kikouchi s'arrête aussitôt et pivote vers Shiro pour le dévisager sévèrement. Il réplique sèchement :

– Arrête d'être indulgent et clément aux méchantes remarques qu'ils te font ! De plus, tu le sais maintenant, tu es différent de nous, alors sois plus fort, sinon...

– Oui, je suis différent, et aujourd'hui, je continue de porter ce fardeau comme je l'ai porté depuis ma tendre enfance. Mais cela ne fait pas de moi un garçon aux aptitudes de combat exemplaires, et les dieux, apparemment, se fichent de ma personne. Qui suis-je, Kikouchi, pour mériter cela ? Dit Shiro sur un ton plaintif.

– Tu es le fils d’Obata Takano, sois-en fier. Seuls les dieux connaissent le pourquoi du comment de ta différence. Maintenant, là, je suis en train de geler, alors rentrons au plus vite et continuons notre discussion sous de chaudes couvertures, rétorque Kikouchi, le ton conciliant.

\*

Un peu plus tard, dans la chambre de Shiro et Kikouchi, bien emmitouflés dans leur couverture, ils se regardent l’un l’autre, assis respectivement dans leur lit.

– Le maître nous enseigne l’art du combat, alors, à l’avenir, je ne veux plus que tu te laisses faire et traiter de la sorte, dit Kikouchi, et sans sortir ton sabre en plus ! Rajoute-t-il en haussant le ton.

– Tu dois être digne et fier de ton statut, même si tu es différent, et te battre à tout moment, car dans le futur tu seras appelé à vaincre ou à mourir.

Shiro, le visage dépité, laisse lassement tomber la tête entre ses couvertures. Il avoue d’un ton las et attristé :

– Je n’y arrive pas ! Je n’y arrive pas, Kikouchi !

– Suis la voie du guerrier ! Mais si tu veux sauver ta petite vie misérable, alors mieux vaut ne pas t’engager, rétorque sèchement Kikouchi.

Shiro redresse la tête, le visage marqué par la détresse, il joint les mains face à lui et supplie Kikouchi :

– Aide-moi, Kikouchi. Je t’en prie, je t’en supplie. Ainsi, je pourrai honorer mes parents et servir grandement mon seigneur.

Kikouchi, le visage stoïque, reste impassible aux demandes de Shiro. D’une voix tranchante, il dit :

– Non !

Shiro, bouche bée, regarde vers Kikouchi tout en laissant ses mains ballantes. Il répète d’un ton lancinant :

– Non ?

Kikouchi, le visage aux traits durs, laisse, d’un coup, la complaisance naître à travers lui et ajoute, confiant :

– C’est le maître qui t’enseignera l’art du combat et les vertus du code d’honneur.

Kikouchi acquiesce et insiste du regard vers Shiro.

– Pour ma part, je vais t’aider à faire appel à ton énergie, celle que tout bon guerrier doit posséder en lui. Ainsi, maîtrisée, elle te permettra de te transformer.

Shiro, le visage réjoui, insiste du regard vers Kikouchi et proclame :

– Que les dieux te soient reconnaissants, mon cher cousin.

Kikouchi fronce les sourcils et pointe son index vers Shiro.

— Ne te réjouis pas trop vite, Takano ! Maintenant, il faut dormir, car demain sera une dure journée.

Shiro sourit légèrement tout en se couchant. Puis, il rabat ses couvertures sur lui avec chaleur.  
— Je te laisse, mais sache que j’apprécie ce rapprochement inattendu et surtout ton aide inespérée.

— Tes vœux sont exaucés, Shiro. Tu peux effectivement en remercier les dieux, mais ne crois pas pour autant que les choses seront faciles. Et maintenant, bonne nuit, dit Kikouchi d’une voix exténuée.

## Chapitre 19 – Les premiers signes du destin

Sous le soleil éclatant de la fin de matinée, la forêt vibrait d'une vie foisonnante. Les feuillages bruissaient doucement, agités par une brise légère qui portait avec elle des senteurs de résine et de terre humide. Entre les troncs élancés, des éclats de lumière tombaient en pluie dorée, dessinant sur le sol des motifs mouvants.

Shiro, Kikouchi et Yagyū, encore adolescents mais déjà marqués par la sévérité de leur entraînement, avançaient d'un pas rapide. Leurs sandales claquaient contre le sol meuble, s'enfonçant parfois dans la boue fraîche laissée par les pluies récentes. Leurs joues rougies par l'effort et la sueur qui perlait sur leur front témoignaient de l'endurance à laquelle ils s'astreignaient chaque jour. Chacun portait à la ceinture un sabre de bois poli par l'usage, symbole de leur apprentissage et reflet de leur détermination.

Leurs épaules frémissaient sous le poids de l'effort, mais aucun ne songeait à ralentir. Les paroles de leur maître résonnaient en eux comme une cloche intérieure : « La voie du sabre ne souffre pas la mollesse. C'est dans l'épreuve que se trempe l'acier de l'âme. »

Ils franchissaient les obstacles naturels dressés sur leur route : racines traîtresses, troncs couchés, pentes abruptes. Chacun, sans un mot, s'encourageait à persévérer, mus par l'urgence d'un rendez-vous fixé par leur maître.

Bientôt, ils débouchèrent sur un petit ruisseau clair dont le clapotis discret accompagnait le chant lointain des oiseaux. L'atmosphère plus fraîche et humide offrit un répit bienvenu. L'eau miroitante serpentait paresseusement entre des pierres moussues, invitant à la halte. Épuisés, haletants, les trois jeunes s'y arrêtèrent, les poitrines battantes.

Deux années s'étaient écoulées depuis leurs premières épreuves initiatiques. Leur regard n'était plus celui d'enfants. Dans leurs yeux brillait déjà la fougue de guerriers en devenir, impatients de prouver leur valeur, mais encore fragiles face à l'ampleur de la voie qui s'ouvrait devant eux.

— Pour une course rapide ! S'écria Yagyū, la voix rauque, entrecoupée de souffles courts. Ses traits, encore marqués par l'adolescence, s'éclairaient d'une ardeur fébrile. — C'est une course rapide, je le dis !

Shiro Takano, le visage tiré par la fatigue mais déjà empreint de gravité, s'inclina légèrement en posant ses mains sur ses genoux. Son souffle saccadé s'apaisa peu à peu, et il secoua la tête avec fermeté.

— Nous devons rejoindre le point de rendez-vous au plus vite. Le maître nous y attend avant le coucher du soleil. Si nous manquons à sa parole, il n'aura aucune indulgence.

Kikouchi, plus calme, les traits adoucis par un sourire qui apaisait autant qu'il inspirait confiance, leva une main en signe de médiation. Sa voix fluide contrastait avec l'urgence qui animait ses compagnons.

— Accordons-nous un instant, Shiro. L'eau fraîche de ce ruisseau, quelques fruits sauvages pour calmer notre faim... Ressourcés, nous serons plus rapides et plus concentrés.

Yagyū, dont le pas se fit chancelant, grimaça soudain en portant une main à son bas-ventre. Ses yeux se plissèrent dans une expression de détresse comique qui contrastait avec le sérieux de ses amis.

— Sage parole, Kikouchi... mais pour l'instant, une seule urgence me tourmente.

Il se pencha en arrière avec un gémissement exagéré.

— Il me faut me soulager, et vite, ou je vais mourir ici avant même d'affronter la rigueur du maître !

Un éclat de rire bref et involontaire s'échappa des lèvres de Kikouchi, tandis que Shiro levait les yeux au ciel avec une patience mêlée d'agacement. Malgré la gravité de leur mission, cette légèreté passagère rappela que, sous les sabres de bois et les serments, ils n'étaient encore que des garçons apprenant à devenir des hommes.

Yagyū jeta des regards pressés de gauche à droite, tel un enfant pris en faute, les yeux écarquillés comme s'il craignait qu'un démon surgisse de derrière chaque tronc. Puis, sans plus attendre, il bondit vers un buisson touffu, soulevant une pluie de feuilles. Les branches vibrèrent bruyamment avant de se refermer sur lui, dissimulant sa silhouette.

— Yagyū ! Ne t'éloigne pas trop ! prévint Shiro d'une voix ferme, le ton trahissant l'autorité qu'il s'efforçait d'assumer.

Un éclat de rire étouffé s'éleva du feuillage, suivi d'un soupir théâtral.

— On croirait entendre ma mère ! Lança Yagyū d'une voix lointaine, railleuse. — À ce rythme, tu finiras par me dire de rentrer avant la nuit et de mettre un gros pardessus !

Shiro et Kikouchi échangèrent un sourire discret, mi-complice, mi-résigné. Malgré eux, les pitreries de leur ami avaient le don de fissurer la gravité de l'instant. Ils s'accroupirent au bord du ruisseau, laissant leurs mains effleurer l'eau claire avec précaution. L'un après l'autre, ils flairèrent le liquide, comme pour s'assurer qu'il n'était pas souillé, puis s'aspergèrent le visage. La fraîcheur glissa sur leurs traits échauffés, allégeant un instant le poids de leur effort. Enfin, ils burent lentement, savourant la douceur de chaque gorgée, tout en gardant un œil attentif sur les alentours.

Shiro se redressa, visiblement revigoré. Il s'avança vers un massif de buissons, cueillit quelques fruits sauvages qu'il plaça soigneusement dans un petit tissu, puis se tourna vers Kikouchi, les yeux brillants d'un éclat de fierté.

— Nous avons bien progressé ! Déclara-t-il avec conviction. — Je crois que nous atteindrons le point de rendez-vous fixé par le maître avant la tombée du jour, sans difficulté.

Kikouchi acquiesça d'un bref signe de tête, tout en s'aspergeant à nouveau le visage. Mais soudain, ses traits se durcirent. Ses sourcils se froncèrent, et sa main glissa instinctivement sur le manche de son sabre de bois, prête à le dégainer.

Un bruissement dans les feuillages attira aussitôt leur attention. Trois silhouettes surgirent d'entre les jeunes arbres : Jomei, Chikara et Chiyako. Essoufflés, leurs visages rougis par l'effort trahissaient l'ardeur de leur marche. Sans un mot, ils se penchèrent vers le ruisseau.

Leurs gestes, rapides et presque animaux, évoquaient des loups assoiffés flairant l'eau avant d'y plonger le museau. Ils burent avidement, comme si chaque gorgée les rapprochait d'une revanche.

Jomei fut le premier à se redresser. L'eau dégoulinait encore de son menton lorsqu'il posa sur Shiro un regard flamboyant de rancune. Ses lèvres se retroussèrent dans un sourire dur, presque carnassier.

— Eh bien, pour un hasard... c'est un hasard ! Lança-t-il d'une voix ferme, où vibrait un défi à peine contenu.

À son signal muet, Chikara et Chiyako se dressèrent à leur tour. Leurs regards acérés fouillèrent les environs comme pour débusquer une proie.

— Mais où est le petit arrogant ? Ricana Chiyako d'un ton narquois.

Shiro esqua un sourire contenu. Avec un calme déconcertant, il leva lentement l'index et désigna le buisson derrière lequel Yagyu s'était réfugié.

— Il est parti se soulager, répondit-il, placide.

À peine ces mots prononcés, le buisson frémit et la voix de Yagyu jaillit, vibrante d'une fausse indignation :

— Petit arrogant ? Répéta-t-il, outré. — Ah, voilà enfin des disciples clairvoyants ! Moi qui craignais que votre esprit soit aussi sec que vos gorges...

Une main surgit des feuillages pour brandir une branche comme s'il s'agissait d'un sabre, geste grotesque qui arracha malgré eux un sourire à Shiro et Kikouchi.

Kikouchi, lui, resta pourtant tendu, les yeux rivés sur les nouveaux venus. Ses lèvres se pincèrent, sa mâchoire se contracta, et ses doigts se crispèrent sur le manche de son sabre de bois.

— Vous vous êtes perdus ? Lança-t-il d'une voix dure, méfiant.

Mais déjà, Jomei s'avavançait vers Shiro, le visage durci par une colère trop longtemps ruminée. Dans un sifflement de bois, il dégaina son sabre d'entraînement et le brandit d'un geste brutal.

— En garde, le monstre ! gronda-t-il. — Aujourd'hui, je te donne enfin la correction que tu mérites !

Son bras s'abattit d'un coup sec, visant le visage de Shiro. Mais celui-ci, vif comme l'éclair, tira son sabre et para l'attaque à la dernière seconde. Le claquement sec des deux lames de bois résonna dans l'air comme un coup de tonnerre, figeant l'instant.

Shiro, les yeux écarquillés, sentit la rage lui monter au cœur.

— Mais quand accepteras-tu enfin ma différence ?! S'écria-t-il, sa voix vibrant comme une lame prête à se briser.

Jomei ricana, un sourire cruel aux lèvres. Sans un mot, il redoubla ses assauts. Leurs sabres s'entrechoquaient avec fracas, chaque impact résonnant comme un écho sauvage. Les coups s'enchaînèrent, brutaux, farouches, chacun luttant pour imposer sa force. Les spectateurs restaient figés, glacés, pris entre fascination et inquiétude.

C'est alors que les buissons s'écartèrent brusquement. Yagyu jaillit, courant comme si mille esprits vengeurs le poursuivaient. Son visage blême, ses yeux exorbités et ses bras qui battaient l'air achevèrent de lui donner l'allure d'une folle échappée.

— Fuyez ! Vite ! Hurla-t-il, la voix étranglée.

Shiro et Jomei interrompirent leur duel, médusés, sabres figés en l'air. Mais Yagyu, loin de s'arrêter, poursuivit dans sa lancée.

— Je ne plaisante pas cette fois ! Ce n'est pas mon ventre qui me tourmente... c'est un ventre bien plus gros, couvert de poils et de crocs !

Un grondement sourd monta, d'abord lointain, puis de plus en plus proche. Le sol vibra. Puis, d'un coup, un rugissement bestial fit trembler l'air.

Kikouchi se retourna, le souffle court, les sourcils froncés. Les branches se brisèrent dans un fracas, révélant une masse imposante de muscles et de fourrure. Un ours gigantesque surgit, gueule béante, babines retroussées sur des crocs acérés. Ses yeux luisants étincelaient d'une rage primitive. Chaque pas résonnait comme un coup de massue sur la terre.

Le sang de Kikouchi se glaça. Sans attendre, il bondit en arrière et se lança à la suite de Yagyu, le cœur battant à tout rompre. Yagyu, déjà juché à mi-hauteur d'un arbre, hurlait :  
— Monte ! Grimpe ! Fais semblant d'être un écureuil, ça marche toujours avec les bêtes affamées !

Mais Shiro, lui, ne céda pas. Son regard brûlait d'une détermination inébranlable. Dans un geste sec, il saisit Jomei par le col et le projeta en arrière, l'envoyant contre Chiyako et Chikara, les forçant à reculer ensemble. Puis il se retourna, seul face à la bête.

Ses bras s'agitèrent, ses cris fendirent l'air pour attirer le monstre.

— Longez le ruisseau jusqu'au petit pont de bois ! Cria-t-il à l'adresse de ses rivaux. — Suivez les résineux, c'est la bonne direction !

Ses yeux fixaient l'ombre massive de l'ours. Un cri farouche jaillit de sa gorge tandis qu'il s'élança, non pas pour l'attaquer, mais pour détourner sa rage vers lui.

À grandes foulées, il courut vers un arbre aux branches puissantes, là où Kikouchi et Yagyu s'étaient réfugiés. Le comique du trio, secoué mais toujours verbe haut, l'encourageait en gesticulant :

— Plus vite, Shiro ! Grimpe comme si c'était ta belle-mère qui te poursuivait !

Dans un bond souple, Shiro saisit l'écorce rugueuse et grimpa de branche en branche avec agilité, jusqu'à rejoindre ses compagnons à la cime protectrice. Ses muscles brûlaient encore de l'effort, mais l'instinct de survie guidait chacun de ses gestes.

L'ours, furieux, atteignit le pied de l'arbre et se redressa brusquement sur ses pattes postérieures. Sa gueule béante, hérissée de crocs luisants, s'ouvrit dans un rugissement qui fit vibrer l'air et résonna jusque dans leurs entrailles. La bête frappait le tronc de ses griffes acérées, écorçant le bois dans une pluie d'éclats, comme si rien n'aurait dû l'empêcher de les débusquer.

Dans l'entrebâillement des branches, Shiro, le visage empourpré et haletant, s'arrêta un instant pour reprendre son souffle. Ses doigts crispés sur l'écorce, il jeta un coup d'œil vers le bas.

— De... de justesse ! Murmura-t-il, la gorge serrée.

Inspirant profondément, il grimpa encore de quelques coudées, jusqu'à se hisser sur une large branche où Kikouchi et Yagyu l'attendaient déjà, leurs doigts blanchis par la pression exercée sur le bois.

Kikouchi, encore sous le coup, tourna vers Yagyu un regard incrédule.

— Mais... mais que s'est-il passé ? Demanda-t-il, la voix vibrante d'émotion.

Yagyu, le visage rouge et la respiration saccadée, haussa les épaules d'un air penaud.

— Rien ! J'étais juste en train de... enfin, de... me soulager, quand soudain j'ai entendu un grognement...

Shiro se figea. Ses yeux s'écarquillèrent soudainement, comme si une idée absurde venait de s'imposer à lui.

— Attends... tu as fait pipi sur l'ours !

Pris de court, Yagyu ouvrit grand les yeux, la bouche béante. Il secoua frénétiquement les joues cramoisies.

— Heu... non ! Enfin... je crois pas... ou alors... mais il n'avait qu'à pas passer par là ! Balbutia-t-il, incapable de se défendre avec cohérence.

Un silence suspendu s'installa, aussitôt brisé par un éclat de rire nerveux. Shiro et Kikouchi, malgré la frayeur encore vissée dans leurs poitrines, laissèrent échapper des rires étouffés. Leurs épaules tremblaient, secouées entre panique et hilarité. Même l'ours, rugissant encore en bas, ne parvenait pas à étouffer cette brève parenthèse de folie.

Shiro, retrouvant un semblant de calme, fouilla dans sa veste. Avec lenteur, il sortit un petit tissu noué et le déplia, révélant quelques fruits sauvages cueillis plus tôt. Ce geste, simple mais fraternel, apporta une chaleur inattendue dans ce moment de péril. Il tendit l'offrande à ses compagnons.

Kikouchi attrapa l'un des fruits, le croqua à pleines dents et, la bouche encore pleine, déclara d'une voix prudente :

— Une fois que cet ours sera parti, nous redescendrons et continuerons notre marche forcée.

Yagyu leva un sourcil, avala son fruit d'un air maussade et grommela :

— Pas sûr qu'on arrive les premiers... sauf si le maître nous compte des points pour avoir survécu à un ours enragé !

Shiro, reprenant son sérieux, fixa ses deux compagnons avec gravité.

— Le plus important pour l'instant, c'est d'arriver ensemble et sans encombre.



## Chapitre 20 – Désillusion

Le soleil filtrait à travers les hautes ouvertures de la salle d'entraînement, projetant des rais lumineux qui découpaient l'espace en bandes dorées. La poussière flottait dans l'air, dansant au rythme des pas qui martelaient le sol de bois. L'atmosphère était chargée d'attente et de tension.

Assis en silence, le maître Harunobu observait. Sa silhouette immobile imposait le respect, mais son regard, attentif et pénétrant, dominait l'ensemble de la salle comme une lame invisible. Ses yeux se fixèrent soudain sur Shiro.

— Shiro, dit-il d'une voix calme où vibrerait pourtant une autorité implacable, aujourd'hui tu montreras ta vaillance au combat. Tu affronteras plusieurs adversaires.

Un frisson parcourut l'assemblée. Le souffle de la salle sembla suspendu. Dans un coin, Jomei et les deux jumeaux échangèrent un regard complice. Leurs lèvres s'étirèrent en ricanements étouffés, échos d'une moquerie sourde qui ne trompait personne.

Un cercle fut tracé pour délimiter l'aire de combat. Là, debout, les adversaires se jaugeaient, les regards fixés, les muscles bandés.

Kayoua fut le premier à s'élancer. Son sabre de bois fusa, ses gestes amples et presque théâtraux, mais d'une précision redoutable. Chaque mouvement respirait l'orgueil d'un élève sûr de lui. Shiro, concentré, para avec agilité, ses bras vibrant sous la force des impacts. Mais l'assaut se fit plus violent, plus rapide. Enfin, le cri rageur de Kayoua fendit l'air, et d'un coup sec, il fit ployer Shiro, le forçant à céder.

À peine le temps de reprendre son souffle que déjà Eisen avançait, ses poings recouverts de lourdes toiles rembourrées de paille. Ses yeux flamboyaient d'une ardeur brute, et son pas lourd résonnait comme celui d'un taureau s'élançant dans l'arène. Il frappa sans retenue, chaque coup résonnant dans le corps de Shiro. Celui-ci tint tête, esquivant, reculant, mais son souffle se brisa, et il fut renversé, écrasé sous la hargne implacable d'Eisen.

Udo entra à son tour, sans sabre ni arme, mais avec la cruauté d'un lutteur né. Son corps massif s'abattit sur Shiro, le saisit, le projeta, l'écrasa sans pitié. Ses bras le tordirent comme une poupée de chiffon. Le visage de Shiro se marqua de rougeurs et d'hématomes, son corps gémissant sous les chocs. Enfin, dans un fracas brutal, il fut projeté hors du cercle, heurtant le sol dans un bruit sourd.

Un silence pesa. Tous les regards se tournèrent vers Harunobu. Son visage demeurait impassible, mais son regard réprobateur ne cachait rien de l'exigence qu'il attendait.

Halétant, le corps meurtri mais la flamme intacte, Shiro se releva. Ses jambes tremblaient, mais il refusa la chute. Sans attendre, il s'écarta vers un coin de la salle. Là, le souffle court, les lèvres serrées, il reprit aussitôt ses enchaînements. Ses bras levaient et frappaient dans le vide, son sabre de bois fendait l'air seul contre lui-même, comme s'il se punissait de sa faiblesse.

Ses camarades observaient. Certains ricanait, d'autres détournait les yeux. Mais Yagyū, accroupi non loin, secoua la tête et laissa échapper à mi-voix, juste assez fort pour que Kikouchi l'entende :

— À ce rythme, il va finir par combattre son ombre... et je ne suis pas sûr qu'il gagnera.

Kikouchi lui lança un regard de reproche, mais ses lèvres frémirent d'un sourire qu'il ne parvint pas à retenir.

Shiro, lui, n'entendait rien. Dans sa tête, une seule voix résonnait : celle de son maître, impassible et exigeante.

\*

La nuit, enveloppait la chambre de Shiro et Kikouchi d'une obscurité presque totale, seulement percée par la lueur vacillante d'une lampe à huile qui agonisait dans un coin. L'air semblait lourd, saturé d'un silence pesant où chaque respiration résonnait comme une plainte.

Shiro, recroquevillé dans son lit, tremblait sous le poids invisible de ses blessures. Son souffle court et saccadé brisait le calme de la pièce. Les coups reçus au combat lui avaient meurtri le corps, mais la douleur de sa chair n'était rien comparée à celle, plus sourde, qui l'étranglait de l'intérieur.

Ses paupières serrées se crispaient comme pour chasser des visions qu'il ne contrôlait pas. Mais les ténèbres n'apportaient aucun répit. L'ombre du cauchemar, perfide et insistante, revint le happer avec la cruauté d'un ennemi invisible.

Shiro se plia en deux, agrippant les draps de ses poings crispés. La sueur perlait sur son front, glissait le long de ses tempes et s'infiltrait jusque dans son cou. Ses paupières closes frémissaient, secouées par des spasmes, comme si ses yeux tentaient de fuir un spectacle trop violent.

Chaque souffle arraché à sa poitrine était une lutte. Ses dents se serraient, un gémissement monta de sa gorge. Le rêve devenait une prison. Il n'était plus dans sa chambre. Il n'était plus dans son lit.

Ses songes s'ouvrirent brusquement comme une plaie.

\*

Sur Xedus en la Mégapole de Hîvrîs, le vent s'engouffrait entre les squelettes de pierre et de métal, faisant gémir les ruines comme des fantômes prisonniers. Des nuages bas étouffaient la lumière, diffusant une clarté blafarde sur le champ de gravats. Shiro, vêtu d'un simple kimono, avançait pas à pas, ses sandales heurtant des fragments d'ardoise et de verre. Son visage, pâle comme la cendre, semblait absorbé par le chaos qui l'entourait.

Autour de lui, les vestiges de la mégapole s'élevaient comme des pyramides brisées, cicatrices béantes d'une guerre qui avait consumé jusqu'aux fondations d'Hîvrîs. Chaque pas hésitant le rapprochait d'une masse sombre : les restes d'un bâtiment colossal, taillé dans une pierre noire aux arêtes acérées, semblables aux lames d'un sabre géant figé dans la terre.

Shiro s'arrêta. Ses yeux s'écarquillèrent, sa bouche s'entrouvrit.

Devant lui, une femme se tenait immobile, comme surgie des ruines elles-mêmes. Grande, ses longs cheveux blonds fouettaient le vent, sa silhouette fragile vêtue de vêtements déchirés. Dans ses bras, elle tenait serré un bébé. L'enfant ouvrit des yeux clairs, d'une limpidité presque surnaturelle. Dans ce regard étincelait une lumière pure, une flamme fragile mais inaltérable, comme si l'univers entier se reflétait dans ses pupilles.

Un bruit lourd résonna, brisant l'instant : le pas d'un colosse.

Ténèbro apparut. Sa carrure imposante absorbait la lumière. Sa tête, ceinte d'une couronne de barbelés épais, semblait écrasée par cette torture volontaire, gouttant parfois des filets de sang séché. Ses trois visages, graves et figés dans une expression de foi implacable, inspiraient une terreur muette. Chacun de ses regards portait la brûlure d'une conviction : la douleur était un culte, la destruction une offrande.

Il s'approcha lentement, chacun de ses pas faisant vibrer les pierres. Arrivé devant la mère, il tendit ses mains énormes. Elle ne résista pas. D'un geste solennel, elle lui remit l'enfant, son visage figé dans une résignation glaciale.

Un instant, le silence pesa. Les trois visages de Ténèbro se penchèrent vers l'enfant. Ses yeux lumineux croisèrent les siens, et une étrange clarté sembla ébranler l'ombre qui l'habitait. Le souffle du monde se suspendit.

Mais soudain, ses sourcils se froncèrent, ses traits se durcirent. La clarté devint blessure. Sa mâchoire gronda d'une rage incontrôlable. D'un geste brutal, Ténèbro projeta le bébé vers le canal voisin. Le petit corps frêle décrivit une courbe désespérée avant de heurter l'eau noire dans un fracas qui sembla déchirer l'air.

La mère demeura figée. Son visage exprima un mélange terrible de déception et de lassitude. Pas un cri, pas une larme : seulement le poids d'une résignation sans fond.

Derrière Ténèbro surgit une autre silhouette : un Métamorphe massif, la barbe épaisse, le crâne nu orné en son centre d'une excroissance de métal rougeâtre, incrustée dans la chair comme une plaie vivante. Ses yeux brillaient d'un zèle cruel, reflet de la foi sombre de son maître.

Ténèbro le fixa un instant de ses trois visages. Puis, levant son bras, il tendit son index vers le cœur de la cité et referma son poing dans un geste d'autorité.

Le lieutenant s'inclina avec une ferveur morbide. Son sourire cruel étira sa bouche tandis qu'il brandissait son arme primitive, une lame taillée dans les débris de guerre. Aussitôt, derrière lui, une horde de Métamorphes, mâles et femelles, surgit. Armés de piques, de ferrailles, de lames improvisées, ils se mirent en marche. Leurs pas résonnaient comme un tambour de guerre, un grondement sourd qui secouait les entrailles des ruines.

Ténèbro les suivit tranquillement, sans un regard pour la mère désormais déchuë, abandonnée dans sa solitude.

Shiro, invisible témoin, sentit son cœur s'étrangler. Ses yeux se fixèrent sur l'eau noire. Le bébé flottait, ses petits bras agités, ses pleurs déchirant l'air comme des lames invisibles. Et personne ne s'en souciait.

C'est alors qu'une silhouette jaillit hors de l'eau.

Un enfant, âgé d'à peine dix ans, fendit la surface. Ses cheveux noirs, trempés, collaient à son visage marqué par la souffrance et les épreuves. Autour de son cou pendait un collier simple, orné d'une pierre verdâtre qui irradiait d'une lueur étrange, comme une braise vivante. Ses gestes étaient rapides, précis, empreints d'une maturité trop lourde pour son âge.

Il nagea avec force vers le bébé, l'empoigna avec une délicatesse infinie, et le ramena contre lui, son regard décidé brillant d'une ardeur farouche. Puis, sans hésiter, il se dirigea vers la berge, chaque mouvement transperçant l'eau sombre comme un éclat de lumière au milieu des ténèbres.

Sur la berge attendait une petite embarcation de fortune protégée par un toit de fer mangé partiellement par la rouille. L'enfant y grimpa, serrant le nourrisson précautionneusement contre lui. À l'intérieur, l'un à côté de l'autre plusieurs autres enfants du même âge que lui, tous porteurs du même collier lumineux, veillaient chacun sur un bébé endormi. Le sauvetage semblait répéter un même schéma hors du regard des puissants.

L'embarcation, silencieuse, se détacha doucement et discrètement du rivage. Elle glissa grâce à des rames de fortune sur le courant sombre, s'éloignant peu à peu, emportant avec elle son précieux fardeau vers un avenir inconnu.

\*

Shiro s'arracha soudainement au cauchemar dans un sursaut violent. Son visage, crispé par l'angoisse, ruisselait de sueur. Sa respiration saccadée emplissait la chambre, résonnant contre les murs nus comme des halètements d'animal traqué. Ses doigts tremblaient lorsqu'il passa une main sur son front pour essuyer l'humidité glacée. Ses yeux, grands ouverts, restaient fixés dans le vide, cristallins, comme s'ils cherchaient encore à percer l'ombre qui l'avait avalé.

Il inspira profondément, plusieurs fois, pour retrouver contenance. Mais au fond de lui, le cauchemar restait gravé, brûlant comme une marque au fer rouge.

## Chapitre 21 – Haya

Un an s'était écoulé. Le temps avait sculpté les traits de Shiro : ses pommettes plus fermes, son regard plus assuré, et une barbe naissante ombrageant son visage, lui donnant déjà l'allure d'un homme.

Ce soir-là, il marchait tranquillement à travers un décor d'automne en compagnie de sa grande sœur, Miya. Les arbres, dépouillés en partie, laissaient choir leurs dernières feuilles rousses, qui virevoltaient dans l'air avant de se poser au sol comme des fragments de braise mourante. Le parfum humide de la terre et des herbes séchées emplissait l'air, rappelant que l'hiver approchait.

Dans ses bras, Miya portait une petite fille d'à peine quatre ans : Haya. Ses cheveux noirs corbeau tombaient en mèches soyeuses autour de son visage, et ses yeux vifs brillaient d'une intelligence déjà pleine de caractère. Ses petites mains s'agitaient sans cesse, curieuses de tout, impatientes de rien.

Alors qu'ils approchaient, la porte de la maison de Takeda s'ouvrit brusquement avec fracas. Yagyū surgit, impeccablement coiffé, son chignon tiré à la perfection. Il gesticulait comme un serviteur de cour en retard à une cérémonie, ses yeux ronds d'impatience.

— Haya ! Vite ! S'exclama-t-il en se penchant vers la fillette avec un air dramatique. — Maman t'attend pour te laver et te mettre au lit, et crois-moi, elle a sorti la grande bassine !

La petite Haya le fixa de ses grands yeux noirs, ses lèvres se pincèrent, et aussitôt une moue contrariée déforma son visage. Elle secoua la tête avec une force inattendue.

— Non ! Protesta-t-elle avec la détermination d'un petit général refusant la reddition.

Yagyū leva les yeux au ciel, les bras écartés dans une posture théâtrale.

— Ah, voilà ! Quatre ans et déjà l'esprit d'une rebelle ! Je vous le dis, cette enfant-là me gouvernera un jour... et je devrai lui demander la permission d'aller me coucher moi-même !

Miya étouffa un sourire, tandis que Shiro, amusé malgré sa fatigue, secoua doucement la tête. Le contraste entre la gravité des épreuves passées et la comédie légère de cette scène apportait à son cœur une chaleur discrète, mais essentielle.

Yagyū, le sourire crispé et les épaules raides, attrapa des bras de Miya sa petite sœur, tentant de dissimuler sa nervosité derrière une autorité maladroite qui n'impressionnait personne. Ses doigts serrèrent la taille menue de Haya, comme s'il voulait prouver qu'il maîtrisait la situation.

— Depuis que notre père est parti avec Okuni rejoindre d'autres forgerons au temple de Niigata, déclara-t-il d'un ton solennel qui sonnait un peu faux, c'est moi qui suis responsable de toi, petite sœur.

Haya, les joues gonflées de défi, secoua vigoureusement la tête. Ses petites nattes se balançaient dans l'air comme deux fouets obstinés, chassant l'autorité que Yagyu essayait de lui imposer. Son regard noir, vif et brillant, lançait des éclairs d'opposition.

— Je ne veux pas dormir ! Protesta-t-elle avec véhémence, ses bras croisés contre sa poitrine.

Piqué au vif par cette rébellion miniature, Yagyu leva son index et le pointa sous son nez, adoptant l'air sévère d'un vieux maître d'école. Son front se plissa d'importance.

— Tu vas obéir ! Ordonna-t-il, le ton faussement menaçant.

Mais Haya, loin d'être intimidée, retroussa son petit nez dans une grimace mutine. Son regard espiègle étincela, puis, dans un élan soudain, elle se pencha en avant et referma ses dents sur l'index tendu.

— Aïe ! Cria Yagyu en sursautant, secouant la main comme s'il avait été mordu par une bête sauvage. — Arrête, Haya ! Lâche !

Miya porta une main devant sa bouche pour étouffer un rire, ses yeux amusés brillant dans la lumière orangée du couchant. Shiro, lui, ne put contenir son sourire. Il intervint avec calme, attrapant la main de son ami pour dégager doucement le doigt prisonnier des petites dents. Puis, sans brusquerie, il prit Haya dans ses bras et l'installa confortablement contre lui. L'enfant se laissa faire, s'agrippant à son kimono avec une fierté victorieuse.

— Allons, dit Shiro d'une voix douce, je vais rentrer avec toi. Ta mère t'attend pour ta toilette.

Son regard, apaisé par la chaleur de l'enfant, glissa ensuite vers Yagyu. Ses sourcils se froncèrent légèrement, et une ombre plus grave passa sur son visage.

— Je me demande, ajouta-t-il d'une voix plus basse, ce qu'il se raconte au temple.

Yagyu, encore vexé et frottant son index endolori, grimaça. Ses lèvres se pincèrent, puis il secoua sa main avec un soupir bruyant, comme pour chasser à la fois la douleur et la contrariété.

— On le saura bien assez tôt, répondit-il d'un ton fataliste, puisqu'ils devraient rentrer avant que les premières neiges ne tombent.

À ces mots, Shiro ouvrit grand les yeux. Il redressa la tête, et son regard s'illumina d'une conviction ardente, à la fois exaltée et redoutée. Son souffle s'accéléra légèrement, comme si les mots qui s'imposaient à lui avaient le poids d'une destinée.

— Cette année sera capitale pour nous, déclara-t-il. — Nous saurons enfin si nous méritons ou non de devenir des samouraïs au service de notre seigneur !

Yagyu soutint son regard avec intensité, sa nervosité dissipée un instant. Ses lèvres esquissèrent un sourire qui tenait autant de l'espoir que de la crainte.

— Alors, si notre vœu s'accomplit... dit-il d'une voix lente, notre vie en sera changée à jamais.

Tous ensemble Shiro, Yagyu, Miya et la petite Haya blottie contre son frère levèrent alors les yeux vers l'horizon. Le soleil couchant embrasait le ciel de teintes rougeoyantes, éclaboussant

la vallée d'or et de pourpre. Les arbres dépouillés s'y découpèrent comme des silhouettes noires, et les montagnes lointaines semblaient elles-mêmes en feu.

Le vent d'automne fit frissonner leurs vêtements, et une poignée de feuilles rousses virevoltèrent autour d'eux avant de retomber au sol dans un bruissement discret.

Shiro, les yeux mi-clos, laissa ses paupières se fermer lentement. Dans le silence suspendu, il scella au fond de son cœur ce fragile instant d'unité, comme une promesse que l'avenir, si dur soit-il, ne parviendrait jamais à lui arracher.

## Chapitre 22 - Le combat

À l'aube, la salle d'entraînement vibrait déjà du murmure feutré des spectateurs. Le soleil levant filtrait à travers les ouvertures de bois, dessinant des faisceaux de lumière qui découpaient l'air en bandes pâles. Le sol de planches résonnait des pas des élèves, et le parfum du bois ciré se mêlait à l'odeur âcre de la sueur.

Shiro, le visage calme et serein en apparence, ouvrit les yeux derrière la grille de bois qui protégeait son visage. Son souffle, pourtant, trahissait la tension contenue dans sa poitrine. Face à lui, Kikouchi se tenait prêt, les jambes fermes, son regard dur et impitoyable. Derrière sa propre cage de protection, ses yeux lançaient des éclairs, comme s'il n'avait plus rien d'un camarade, mais déjà l'allure d'un juge sans clémence.

Le signal fut donné.

Les deux adversaires s'élancèrent l'un contre l'autre, et aussitôt, le claquement sec de leurs sabres de bois emplit la salle. Chaque impact résonnait comme un coup de tonnerre, rebondissant sur les murs. Les élèves, regroupés tout autour, retenaient leur souffle, fascinés par cette confrontation qui avait dépassé le simple cadre de l'entraînement.

Le combat gagna en intensité. Les coups s'échangeaient avec une brutalité croissante. Puis, dans un fracas brutal, l'arme de Kikouchi frappa avec une fulgurance implacable : la cage de Shiro éclata en éclats de bois, projetant des fragments au sol. L'impact arracha un murmure choqué à l'assemblée.

Shiro chancela, la respiration courte. Mais Kikouchi, implacable, ne lui laissa aucun répit.  
— Reprends le combat ! Tonna-t-il d'une voix sèche. — La technique ne suffit pas !

Autour, Jomei, Chikara et Chiyako éclatèrent d'un rire moqueur. Leurs ricanements acides vrillèrent l'air, soulignant l'humiliation de Shiro. Leurs sourires mauvais semblaient se nourrir de son désarroi, chaque éclat de rire frappant son orgueil comme un coup de sabre invisible.

Kayoua, jusque-là immobile, jeta un regard troublé vers Jomei et les jumeaux. Ses yeux se plissèrent, son visage se crispa, et soudain il se leva. Son pas résonna dans le silence tendu lorsqu'il s'avança pour aller s'asseoir près de Yagyū. Ce geste, lourd de sens, fut suivi bientôt par Udo puis par Eisen, qui quittèrent leurs places un à un pour le rejoindre. Leur choix était clair : un signe de loyauté, de respect, ou peut-être de défi face aux railleurs.

Yagyū resta bouche bée un instant, avant qu'un sourire n'étire ses lèvres. Ses yeux brillèrent d'un éclat amusé : l'équilibre des forces venait de se déplacer sous ses yeux. Il croisa les bras d'un air satisfait, comme s'il assistait à une pièce de théâtre dont il venait de comprendre l'intrigue.

Udo, grave, se pencha légèrement vers lui. Sa voix résonna bas, mais assez fort pour être entendue par les plus proches :

— Un philosophe a dit : la haine que tu déverseras sera la haine qui te renversera.



Les mots tombèrent comme une prophétie.

Pendant ce temps, Shinsuke s'approcha vivement de Shiro. Ses gestes précis replacèrent une nouvelle cage de protection sur son visage. Il l'ajusta avec soin, puis plongea son regard dans celui de son élève, le fixant avec une intensité presque paternelle.

— Tes sens, Shiro ! Dit-il d'une voix ferme. — Laisse aller tes sens !

Shiro hocha la tête, aspirant une goulée d'air. Ses mains serrèrent son arme avec plus de force. De nouveau en garde, il fit face à Kikouchi. L'intensité dans les yeux de ce dernier ne laissait présager aucune retenue.

Kikouchi avança d'un pas sec, sa voix claquant comme un coup de fouet :

— Cela ne peut plus durer ! Tu vas le laisser sortir !

Ses doigts se crispèrent avec force sur le manche de son arme, ses jointures blanchissant sous l'effort. Son regard brûlait d'une flamme presque haineuse.

— Voilà pourquoi tu es différent de nous, poursuivit-il, chaque mot sifflant comme une flèche. — Ce n'est pas ton visage qui te sépare, Shiro... tu es simplement un faible !

Ces mots transpercèrent Shiro comme une lame invisible. Son souffle se brisa, ses yeux s'écarquillèrent. Ses jambes fléchirent imperceptiblement, et son corps se rétracta malgré lui, vacillant dans sa position de combat.

— Quoi... ? Balbutia-t-il, la voix étranglée, comme si le coup porté à son esprit avait été plus douloureux que n'importe quelle frappe.

Mais Kikouchi ne lui laissa pas le temps de respirer. D'un geste fulgurant, son sabre de bois s'abattit avec une précision implacable, mêlant technique appliquée et hargne brute. L'impact vibra dans le bras de Shiro, arrachant une douleur sourde qui se propagea jusqu'à son épaule. Le choc résonna comme un coup de gong, glaçant l'air de la salle.

— Honte à toi ! Rugit Kikouchi, sa voix éclatant avec la fureur d'un orage.

Ses poumons gonflés par une courte inspiration, il enchaîna aussitôt une pluie de coups. Ses frappes s'abattaient sans relâche, martelant le torse et les flancs de Shiro avec une brutalité qui forçait ce dernier à reculer encore et encore. Chaque impact résonnait dans la salle comme une accusation lancée au cœur de son être. Le bois claquait contre le bois, contre la chair, contre l'orgueil.

— Tu n'as pas compris ? Hurla Kikouchi avec rage, ses yeux lançant des éclairs. — Ton visage n'est rien d'autre que le reflet de ton échec !

Shiro chancela, le souffle coupé, les jambes vacillantes. Son regard, troublé, se brouilla de larmes contenues. Son visage se tordit de douleur et de honte, mais ses mains ne lâchèrent pas. Ses doigts crispés blanchissaient sur le manche de son sabre, comme s'ils tenaient à la fois une arme et sa dernière dignité. Il tenta de retrouver son équilibre, mais son cœur battait comme un tambour affolé.

— Arrête, Kikouchi ! Implora-t-il, sa voix étranglée, un mélange de colère impuissante et de douleur.

Kikouchi éclata d'un rire nerveux, cruel, qui se répandit dans la salle comme un poison. Ses yeux brillaient d'une ironie amère, et ses lèvres se tordirent en un rictus de mépris.

— Toute ta famille, cracha-t-il, n'aura plus que du mépris envers toi.

La phrase, acide, frappa Shiro plus fort qu'un coup. Ses traits se figèrent, ses muscles tremblèrent. Mais déjà Kikouchi bondissait, ses sandales frappant le sol comme un battement de guerre. Dans un mouvement puissant, son sabre s'abattit de plein fouet sur l'épaule de Shiro. L'impact faillit l'envoyer au sol ; le craquement sec résonna dans ses os.

À quelques centimètres de son visage, Kikouchi s'arrêta, le souffle court, le regard flamboyant de haine. Ses mots sifflaient comme des lames acérées :

— Tu n'es qu'un raté. Le seigneur n'a pas besoin d'un lâche !

Shiro, grimaçant de douleur, demeura figé. Sa bouche entrouverte cherchait une réponse, mais aucun mot ne sortit. Derrière la grille de sa protection, ses traits se crispèrent à l'extrême, comme s'ils allaient se briser sous le poids de l'humiliation.

Kikouchi, un sourire moqueur aux lèvres, recula d'un pas. Son corps se remit en garde avec une fluidité glaciale, prêt à achever sa démonstration.

— Jomei a raison ! Tonna-t-il, sa voix roulant dans la salle comme un coup de tonnerre. — Tu ne deviendras jamais un samouraï !

Ces mots frappèrent Shiro comme une gifle. Son visage, stupéfait, se détourna vers le vide, comme s'il cherchait un ancrage dans le néant. Ses lèvres tremblèrent, et dans un souffle à peine audible, il murmura :

— Obata... Yukiko... Miya... Anzu... Je dois défendre leur honneur...

Un silence pesant tomba. Puis, soudain, un feu embrasa ses traits. Ses yeux, voilés un instant par la douleur, se durcirent d'une flamme farouche. Son souffle devint rauque, presque animal. Dans un hurlement sauvage qui déchira la salle, sa voix éclata comme un torrent contenu trop longtemps.

Shiro se jeta sur Kikouchi avec une férocité nouvelle, chaque coup de son sabre chargé non plus seulement de technique, mais de désespoir, de rage et de détermination. Le choc de leurs lames résonna comme un tonnerre, emplissant l'air d'étincelles invisibles.

Les élèves, effarés, restèrent figés, les yeux écarquillés. Leurs souffles suspendus accompagnaient ce duel devenu plus qu'un simple exercice : c'était une bataille d'âmes.

Kikouchi, pris de court par cette explosion de force, dut reculer. Ses bras esquivèrent en urgence, ses jambes plièrent sous l'assaut. Une attaque passa si près qu'elle effleura sa cage de protection, manquant de la fendre. Pris de court, il dut répliquer avec toute sa hargne. Dans une contre-attaque fulgurante, il abattit son sabre avec une violence décuplée.

Le bois éclata. La cage de Shiro explosa en une pluie d'éclats, projetée en morceaux volants qui ricochèrent sur le sol. Le choc envoya Shiro valser en arrière.

Son corps, lourd, s'effondra dans un bruit sourd, roulé à terre... jusqu'à venir s'arrêter aux pieds du maître Harunobu.

Le silence tomba dans l'école, lourd, solennel. On n'entendait plus que les respirations hachées des élèves, figés dans l'attente. Tous les regards convergèrent vers le maître.

Harunobu, droit, immobile comme une montagne, laissa se dessiner au coin de ses lèvres un léger sourire, presque imperceptible. Son visage restait sévère, mais ses yeux trahissaient une étincelle rare. Lentement, il leva la main et salua les deux élèves. Son geste, empreint de gravité, avait la solennité d'un verdict.

Puis ses yeux s'attardèrent sur Shiro. Dans ce regard profond brillait une lueur qui transperça l'assemblée : la fierté. Une reconnaissance attendue, redoutée, qui scellait l'instant.

— Enfin ! Déclara-t-il d'une voix vibrante, résonnant comme une cloche dans le silence. — Voici le guerrier tant attendu... car maintenant, tu existes.

Les mots tombèrent comme une bénédiction.

Shiro, haletant, trouva la force de se redresser. Son souffle, encore irrégulier, se fit plus ample, plus apaisé. Ses traits crispés se détendirent peu à peu. Ses yeux, encore humides d'effort, se levèrent vers Kikouchi. Celui-ci, le front encore barré de colère, le regard incandescent, resta immobile. Puis ses sourcils se relâchèrent, ses lèvres s'adoucirent, et dans un geste lent, il inclina la tête.

Le silence des spectateurs fut rompu par ce simple mouvement. Ce n'était pas une défaite, ni une victoire : c'était une reconnaissance. Sur son visage apaisé se lisait la naissance d'un respect nouveau, presque fraternel. Shiro inclina la tête à son tour. Entre eux, dans ce bref instant, un lien se tissa forgé non par les mots, mais par le combat, la douleur et l'honneur.

## Chapitre 23 – Le duel

Sur la vallée frontalière de Toyoma, le vent d'été soufflait sur la vallée, faisant onduler les herbes hautes comme une mer verte et dorée. Le ciel, clair et vaste, s'étendait sans nuage, laissant régner la lumière éclatante du jour.

Shiro chevauchait en tête, le visage serein, le dos droit. Son chignon, impeccablement noué, témoignait de la rigueur nouvelle de son statut. À sa taille, le sabre long et le sabre court reposaient dans leurs fourreaux laqués, signes indiscutables de sa condition de samouraï. Sa tunique de combat, renforcée de plaques de bambou aux épaules et sur la poitrine, émettait un cliquetis discret au rythme cadencé de sa monture.

Son visage portait un maquillage solennel : de larges traits rouges sur fond blanc, les sourcils noirs accentués et imposants. Symbole de tradition, mais aussi de mystère, il faisait de lui une figure à la fois familière et intimidante.

À ses côtés chevauchaient Kikouchi et Yagyu. Leurs chignons, tirés avec soin, exprimaient la fierté d'hommes désormais confirmés. À leur ceinture, pendait l'association du sabre court et du sabre moyen, tandis qu'à l'arrière de leurs montures claquaient de petits drapeaux provinciaux. Sur chacun d'eux, un poisson noir se découpait avec majesté sur fond blanc : sombre, menaçant, comme une promesse silencieuse de puissance.

En tête du petit cortège avançait Fujio. Son large chapeau conique, usé par les voyages, lui donnait l'allure d'un vétéran aguerri, vigilant même dans la paix apparente. Ses yeux, mi-clos, scrutaient pourtant chaque relief de la vallée.

Le cortège avançait, rythmant la plaine de ses sabots martelant le sol sec. L'air embaumait la résine chauffée par le soleil, et le chant des insectes formait une mélodie d'été.

Soudain, Yagyu poussa un soupir exagéré, roulant presque des yeux.

— Déjà un an que nous avons le privilège de porter le sabre... et toujours pas un combat en vue ! Grommela-t-il d'un ton plaintif.

Sa voix brisa la solennité du cortège, arrachant un sourire amusé à Kikouchi, qui tourna légèrement la tête vers lui. Ses lèvres esquissèrent un rictus moqueur.

— Calme-toi, Yagyu, répondit-il d'une voix posée. — Ce n'est pas parce que des tensions grondent à la frontière contre les Taira que tu croiseras la lame aussi facilement.

Mais Yagyu haussa les épaules et prit un air faussement sérieux. Un sourire sournois s'étira sur ses lèvres tandis qu'il détournait ses yeux vers Shiro.

— Justement ! Lança-t-il, avec un éclat malicieux. — Je me souviens encore de ce jour mémorable où le maître t'obligea à combattre Jomei... afin de gagner le droit de porter le titre de samouraï !

Son rire bref ponctua la phrase, mi-satirique, mi-admiratif, comme s'il ne savait jamais choisir entre moquerie et camaraderie.

## Flashback

Sous un soleil écrasant, la poussière du terrain d'entraînement extérieur s'élevait en volutes opaques, s'accrochant aux gorges et aux visages ruisselants.

Shiro, enfermé derrière sa cage de bois, ruisselait de sueur. Ses traits crispés traduisaient l'effort acharné, mais aussi cette rage contenue qui le brûlait de l'intérieur. Chaque gorgée d'air qu'il avalait lui déchirait la poitrine.

Face à lui, Jomei avançait avec l'arrogance d'un fauve certain de sa proie. Ses coups s'abattaient avec régularité, brutaux et précis, comme des rafales de tempête. Le claquement sec du bois résonnait encore et encore, chaque impact vibrillant jusque dans les os de Shiro.

Sur la défensive, Shiro paraît de justesse. Ses bras, douloureux, tremblaient parfois sous le choc, mais ses jambes tenaient bon. Chaque mouvement n'était plus que l'expression d'un instinct de survie, et pourtant, derrière son souffle rauque, brillait une volonté inébranlable. À chaque riposte, il hurlait intérieurement sa détermination, refusant de céder, refusant d'abandonner.

Jomei, porté par sa brutalité, enchaînait coups et feintes avec une maîtrise cruelle. Le public des élèves retenait son souffle, partagé entre crainte et fascination. Puis, dans un cri guttural qui fendit l'air comme un coup de tonnerre, Shiro libéra une contre-attaque fulgurante.

Sa lame de bois s'élança avec une vitesse inattendue. Le choc, brutal, surprit Jomei, qui chancela, déséquilibré par cette explosion soudaine de force. Shiro, les yeux dilatés par la rage, ne s'arrêta pas. Emporté par la fougue, il continua à enchaîner une pluie de coups redoutables. Certains s'écrasèrent de plein fouet contre le torse de Jomei, arrachant des grognements étouffés, d'autres frôlèrent son flanc avec la violence d'une bourrasque.

La poussière volait autour d'eux, troublant la vue, étouffant les voix. Le cercle retenait son souffle.

— Assez !

La voix puissante du maître Harunobu claqua comme un coup de tonnerre.

Les deux adversaires stoppèrent net. Leurs corps figés tremblaient de fatigue, le souffle court, le visage dégoulinant de sueur. La poussière retomba lentement, comme un voile qui se déposait sur la scène.

Jomei, le visage écarlate de colère et d'humiliation, arracha sa cage de bois d'un geste brutal. Les yeux flamboyants, il se précipita vers Shiro qui, lui, peinait encore à retrouver son souffle.

Il se dressa fièrement, le torse bombé, la bouche écumante de rage.

— Ne te méprends pas, monstre ! Gronda-t-il, la voix rugueuse. — Ce n'est rien qu'une égalité ! Jamais tu n'auras mon pardon... et jamais je ne te reconnaitrai... JAMAIS !

Ses mots résonnèrent comme une condamnation, gravés dans l'air brûlant de l'arène. Ils s'imprimèrent dans la mémoire de Shiro comme une cicatrice invisible, plus profonde que tous les coups portés ce jour-là.

## Fin du Flashback

La vision s'effaça, dissoute dans le bruissement du vent. La vallée verdoyante reprit ses droits.

Kikouchi se tourna vers Shiro. Son regard sombre, chargé de résignation, pesa sur lui comme une vérité qu'il aurait voulu taire.

— Malheureusement, dit-il d'une voix grave, Jomei, Chikara et Chiyako n'ont toujours pas changé d'avis sur ton statut.

Le silence s'épaissit un instant, mais Yagyu ne tarda pas à le rompre. Redressant fièrement sa silhouette sur sa monture, il bomba le torse comme s'il portait à lui seul la bannière du clan.

Ses lèvres s'étirèrent dans un sourire bravache, et sa voix éclata, gonflée d'orgueil :

— Qu'ils restent dans leur caste de privilégiés ! S'exclama-t-il. — Le plus important, c'est que nous sommes désormais samouraïs au service du seigneur tout-puissant !

Ses paroles, empreintes d'un mélange de naïveté et de défi, flottèrent dans l'air chaud.

Kikouchi détourna légèrement le regard, un sourire discret mais ironique effleurant ses lèvres, tandis que Shiro, plus sérieux, resta pensif, ses yeux perdus vers l'horizon où les drapeaux claquaient dans le vent.

Shiro, lui, ne répondit pas. Un sourire discret, presque imperceptible, anima son visage. Bien droit sur sa selle, il laissa le calme de sa posture défier silencieusement les rancunes du passé. Le vent agitait son chignon, ses traits restaient impassibles, et son silence devenait sa seule réponse, plus tranchante qu'un mot.

C'est alors que Fujio, en tête de colonne, fronça les sourcils. Son regard perçant, d'habitude serein, se fixa soudain sur le contrebas de la plaine. Ses épaules se raidirent, ses doigts se crispèrent sur les rênes. L'atmosphère changea instantanément, comme si la vallée elle-même retenait son souffle.

\*

En contrebas de la plaine, deux cavaliers surgirent des buissons dans un bruissement sec d'herbes hautes. Des samouraïs Taira.

Le premier, jeune, à peine dans la vingtaine, portait une armure claire qui reflétait la lumière du Soleil. Son port altier et la rectitude de son dos traduisaient la fierté d'un novice qui n'avait pas encore connu la défaite. Ses yeux, brûlants d'une ardeur contenue, fixaient l'horizon avec intensité.

Le second, plus âgé, arborait les traits sévères de l'expérience. Son visage buriné par les campagnes, marqué de cicatrices discrètes, inspirait à la fois le respect et la méfiance. Son cheval, massif, piaffait sans agitation inutile, comme à l'image de son maître : rompu aux batailles, calme devant le danger.

Les deux cavaliers stoppèrent net leurs montures. Les naseaux des chevaux expirèrent des volutes blanches, et un silence pesant s'abattit. Tous deux fixèrent Fujio avec une gravité glaciale, sans un mot, comme si l'air seul vibrerait de leur présence.

\*

Sur la vallée Fujio, l'expression soudaine tendue tira sèchement sur les rênes de son cheval. Sa voix résonna claire, ferme, sans appel :  
— Stop !

Immédiatement, Shiro, Kikouchi et Yagyu arrêtaient leurs montures. Les sabots s'enfoncèrent dans la terre sèche avec un bruit sourd. Les chevaux, nerveux, soufflaient fort, leurs muscles tremblant sous la tension qui pesait dans l'air. Ils secouaient leurs têtes, piaffant, comme s'ils percevaient avant leurs cavaliers la gravité de ce qui approchait.

Tous trois fixaient avec une attention mêlée de curiosité et d'appréhension les deux samourais Taira sortis des fourrés.

Yagyu, incapable de contenir son excitation, laissa échapper un large sourire. Ses yeux pétillaient, ses mains tremblaient d'impatience. Son bras glissa instinctivement vers le manche de son sabre long, qu'il caressa du bout des doigts, comme si l'acier l'appelait déjà. Il se rapprocha de Fujio, son cheval bondissant presque d'enthousiasme sous la pression de ses jambes.

— Les dieux m'ont enfin entendu ! S'exclama-t-il, le ton vibrant d'un bonheur presque enfantin.

Mais Fujio, sans même tourner la tête, répliqua sèchement :  
— Calme-toi, Yagyu.

Sa voix claqua comme un fouet, imposant l'ordre par sa seule gravité.

Son regard se porta ensuite vers Shiro et Kikouchi.  
— Vous trois, attendez ici mon retour.

Sans plus attendre, il talonna sèchement sa monture. Le cheval bondit et dévala la pente, traversant les hautes herbes en un bruissement régulier. Fujio ralentit à l'approche des deux Taira. Son buste se pencha légèrement vers l'avant. Les rênes serrées, il engagea la conversation.

Des paroles s'échangèrent à voix basse, mais aucun son ne filtra jusqu'aux oreilles de Shiro. Leurs visages demeuraient impassibles, leurs regards durs, mais la tension qui les entourait semblait prête à éclater au moindre mot. Les chevaux eux-mêmes semblaient crispés, piétinant le sol sans avancer.

Puis, dans un mouvement brusque, Fujio redressa les rênes. Sa monture bondit, faisant volte-face. Le samouraï repartit au galop vers ses compagnons. Ses traits, d'abord fermés, s'adoucirent à mesure qu'il approchait. Un léger sourire, discret mais lourd de sens, vint se dessiner sur son visage marqué par la discipline.

Arrivé face au groupe, il immobilisa son cheval dans un souffle de poussière et planta son regard dans celui de Shiro. Son ton, grave, résonna dans l'air silencieux :

— Le jeune guerrier Taira souhaite t'affronter sur la petite parcelle, dit-il avec solennité. — Il en a fait la demande avec respect.

Les yeux de Shiro s'écarquillèrent un instant. Son souffle se suspendit, comme si l'univers retenait sa respiration avec lui. Puis, lentement, ses traits se détendirent. Un sourire discret mais décidé se dessina sur ses lèvres. Il inclina respectueusement la tête, son geste empreint de calme et de fermeté.

— Qu'il en soit ainsi, répondit-il simplement, d'une voix posée qui contrastait avec la tempête silencieuse qui battait dans sa poitrine.

À ses côtés, Kikouchi étouffa un rire bref. Ses yeux s'animèrent d'un mélange de malice et d'admiration.

— Quand je pense que le maître Harunobu t'a expressément demandé de porter ce maquillage affreux pour passer inaperçu aux yeux de l'ennemi...

Shiro tourna vers lui un regard tranquille. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire en coin, presque complice.

— Ce soir, je lui dirai que son subterfuge a échoué, répondit-il avec une ironie sereine. — Mais j'aurai eu l'honneur d'affronter mon premier ennemi... un samouraï Taira.

Ses mots, simples, se chargèrent dans l'air lourd d'une fierté inébranlable. Le silence qui suivit vibra comme une corde tendue.

Fujio, campé droit sur sa monture, redressa la tête avec noblesse. Ses yeux sombres se fixèrent sur les deux cavaliers ennemis. Sa voix s'éleva, puissante, claire, comme un tambour de guerre :

— Ils prétendent que leur enseignement est supérieur au nôtre !

La déclaration électrisa l'atmosphère. Les chevaux piaffèrent, leurs sabots martelant le sol durci, comme s'ils répondaient eux aussi à l'appel.

Yagyu, incapable de contenir l'ardeur qui flambait en lui, se mit à sautiller nerveusement sur sa selle. Ses mains, crispées sur la garde de son sabre, tremblaient d'impatience. Ses yeux brûlaient d'une flamme enfantine, mais dévorante.

— Laissez-moi l'affronter, je vous en conjure ! Lança-t-il d'une voix ferme, presque suppliante, comme un chien de chasse qui hurle pour qu'on le détache.

Fujio pivota brusquement. Son regard glacé, implacable, le cloua sur place comme une lame plantée dans la chair.

— Patience, Yagyu ! Dit-il d'un ton posé mais inflexible. — Ton heure viendra.



Yagyu serra les lèvres, mordit presque sa joue pour avaler sa frustration. Ses poings blanchirent sur les rênes. Son souffle saccadé trahissait la tempête qui grondait en lui, mais il se tut, la tête légèrement baissée.

Kikouchi, plus mesuré, croisa le regard de Shiro. Aucun mot ne franchit ses lèvres. Mais dans ses yeux brillait un encouragement silencieux, une promesse fraternelle de soutien.

Puis le ciel lui-même sembla vouloir sanctifier l'instant. La pluie commença à tomber. Fine d'abord, comme un voile délicat, puis plus dense, frappant les armures et les chapeaux de paille en une musique grave et régulière. Les gouttes coulaient sur les joues, ruisselaient sur les lames au fourreau, éclaboussaient la terre sèche en petites gerbes.

Shiro abaissa son chapeau de paille pour protéger ses traits. Sa main caressa brièvement l'encolure de Sumi, son fidèle cheval, qui renâcla doucement comme pour l'encourager. D'un geste sûr, il le fit avancer, descendant lentement vers la petite parcelle en contrebas. Chaque pas de sa monture soulevait des éclaboussures, et chaque battement de sabot semblait battre le tempo du destin.

## Chapitre 24 – L’art de la paix

Sur la parcelle face à lui, le jeune samouraï Taira, Toshiro, fit avancer son destrier. Sa silhouette élancée dominait la scène, son port altier commandait le respect. À sa ceinture pendaient trois sabres : court, moyen et long, privilège exclusif de sa caste et signe éclatant de sa supériorité sociale.

Sa posture, droite et souple, dégageait l’assurance de celui qui croyait incarner l’avenir d’un clan. Sous son large chapeau de paille, une partie de ses traits restait dans l’ombre, mais son regard, sombre et acéré, perceait comme une lame dégainée.

Sans un mot, Toshiro mit pied à terre. Le mouvement, fluide et précis, révélait l’habitude d’un entraînement répété jusqu’à la perfection. Son cheval, discipliné, ne bougea pas.

D’un geste ferme, il saisit sa lance, la fit tourner une fois pour en éprouver le poids, puis se plaça en position. Ses jambes fléchirent, son corps s’inclina légèrement vers l’avant. Tout dans son attitude respirait la confiance, l’autorité et le mépris de la faiblesse.

La pluie battait maintenant le sol avec force. La terre se gorgeait d’eau, transformant la petite parcelle en une arène boueuse où deux destins s’apprêtaient à se heurter.

Shiro, d’un calme imperturbable, mit pied à terre à son tour. Ses sandales s’enfoncèrent dans la terre détrempée, projetant de fines éclaboussures autour de lui. La pluie ruisselait déjà sur ses joues, traçant des sillons sombres dans les pigments rouges et blancs de son maquillage, mais ses yeux restaient clairs, concentrés, comme deux flammes droites au cœur de la tempête.

Il saisit sa propre lance et la fit pivoter dans sa main avec assurance. Puis, pas après pas, il s’avança vers Toshiro, chaque mouvement empreint d’une discipline rigoureuse. À mesure qu’ils se rapprochaient, le bruit des gouttes frappant leurs armures formait une cadence lourde, comme le tambour d’une armée invisible.

Arrivés à bonne distance, les deux samouraïs s’immobilisèrent. Le temps sembla se figer. Dans un même élan de respect, ils s’inclinèrent profondément l’un vers l’autre, scellant par ce geste solennel la noblesse du combat à venir.

Alors, la voix de Shiro s’éleva, claire et posée, malgré le grondement du tonnerre qui roulait au loin.

— Je suis Shiro Takano, fils d’Obata Takano, chef du village de Koshikake. Je sers sous les ordres de mon seigneur Ueshiba, de la province de Niigata.

Ses yeux glissèrent sur l’armure éclatante de son adversaire, détaillèrent les trois sabres qui luisaient à sa taille. Ses lèvres esquissèrent un discret sourire, chargé de respect mais aussi d’une pointe de défi.

— Et je suis très honoré, ajouta-t-il calmement, de pouvoir combattre un jeune seigneur.

Puis, redressant la tête, son regard se fixa intensément sur celui de Toshiro.

— Car seuls les seigneurs ont le droit de porter les trois sabres.

Un léger frisson traversa les spectateurs invisibles comme si cette phrase, simple en apparence, venait de rappeler à tous l'enjeu de cet affrontement.

Toshiro plissa les yeux. La provocation glissa dans sa voix lorsqu'il répliqua, mêlant arrogance et une curiosité acerbe :

— Shiro Takano ! Pourquoi es-tu le seul à porter un masque si laid et ridicule ?

L'insulte résonna, portée par la pluie et le silence. Shiro resserra sa prise sur sa lance, son poignet se tendit. Son silence pesa un long instant, plus tranchant que n'importe quelle réplique. Finalement, sa voix s'éleva, ferme et coupante comme une lame tirée de son fourreau :

— Ayez le respect de vous présenter.

Un bref étonnement traversa les traits de Toshiro, surpris par ce calme implacable. Pourtant, il s'inclina légèrement, comme l'exigeait l'honneur, même si son regard brillait encore d'un orgueil incandescent.

— Je suis Toshiro Okura, fils du puissant seigneur Yoshida Okura de la province d'Ishikawa, *déclara-t-il d'un ton vibrant de fierté.* — Et je suis placé sous la protection des puissants dieux de la guerre.

Ces mots lourds résonnèrent comme une invocation.

Alors, Shiro leva lentement la tête vers le ciel. La pluie redoubla, crépitant sur son armure et ses épaules. Dans un geste mesuré, il ôta son chapeau de paille. Les gouttes dégoulinèrent sur ses cheveux tirés en arrière, et son visage apparut, dégoulinant de maquillage rouge et blanc. Les larges traits tracés par Harunobu semblaient saigner sous la pluie, donnant à ses traits une intensité presque surnaturelle.

Le temps sembla suspendu. Même le vent s'arrêta un instant.

Toshiro écarquilla les yeux. Ses pupilles se dilatèrent, son souffle se bloqua. Son visage, figé par la stupeur, se déforma dans un cri incontrôlé. Sa bouche s'entrouvrit, incapable de contenir le choc.

— Com... Comment est-ce possible !

Ses mots, hachés par l'incrédulité, se perdirent dans la pluie battante. Autour d'eux, la vallée semblait s'être figée, comme si l'univers lui-même retenait son souffle devant la révélation.

\*

Un peu plus haut, Yagyu observait la scène, nerveux comme un faucon en cage. Sous son chapeau de paille, son regard passait sans cesse de Shiro à Toshiro, incapable de se fixer. Ses doigts se crispaient sur le manche de son sabre long, le caressant, le serrant, comme si le simple contact pouvait calmer l'incendie qui brûlait dans ses veines.

— Pourquoi cela prend-il tant de temps ? Gronda-t-il, l'impatience vibrant dans sa voix. Son pied tapait nerveusement contre l'étrier, trahissant une fébrilité impossible à contenir.

Puis, haussant le ton, il lâcha dans un souffle rageur :  
— *Il se moque de lui !*

Fujio et Kikouchi, eux, ne bougeaient pas. Figés sur leurs chevaux, leurs silhouettes étaient comme taillées dans le roc. Leurs yeux fixaient l'arène en contrebas, impassibles en apparence, mais dans leur silence se lisait la gravité de l'instant. Ils savaient que ce moment dépasserait le simple duel : il déciderait de l'honneur, du destin, et peut-être de la réputation de Shiro pour des années.

\*

Toshiro, le visage déformé par l'horreur, fit un pas en avant. Sa main trembla légèrement sur sa lance. Ses yeux, écarquillés, restaient fixés sur le visage de Shiro, dégoulinant de maquillage altéré par la pluie, comme si les couleurs elles-mêmes pleuraient à travers ses traits.

— Qui... qui es-tu ? Balbutia-t-il, la voix étranglée, comme si la réponse risquait de briser ses certitudes et d'ébranler tout l'enseignement reçu depuis son enfance.

Shiro planta son regard clair dans le sien. Lentement, il redressa sa lance, la tenant avec une dignité sans faille. Sa voix, ferme, résonna dans l'air saturé d'eau et de tonnerre.

— Je te l'ai déjà dit. Je suis Shiro Takano, fils d'Obata Takano, chef du village de Koshikake, et je sers sous les ordres de mon seigneur Ueshiba de la province de Niigata.

Mais Toshiro, loin de se rassurer, demeura figé. Sa poitrine se soulevait violemment. Ses doigts serrèrent si fort la hampe de sa lance que ses jointures blanchissent. Sa voix éclata enfin, tendue, presque brisée :

— Ton visage !

Il recula d'un pas, comme frappé d'un sort. Le souffle court, ses yeux tremblaient, oscillant entre peur et refus.

— Les dieux, témoins de ce jour, ne reconnaîtront jamais... jamais que j'aie engagé le combat contre... toi et ton visage monstrueux !

Ses mots, lourds d'effroi, résonnèrent dans la parcelle comme une condamnation solennelle. Le bruit de la pluie accentuait encore la froideur de cette sentence.

Shiro baissa légèrement la tête. Ses yeux glissèrent autour de lui, cherchant un signe, une réponse, quelque chose qui viendrait briser ce mur d'exclusion. Mais il ne trouva que le martèlement régulier des gouttes et le silence tendu de la terre.

Son souffle devint lourd. Sa voix, en revanche, s'adoucit, se fit profonde, presque méditative.

— Depuis mon enfance, dit-il dans un soupir, je suis victime de cet état de fait. Et aujourd'hui encore, je n'ai malheureusement pas de réponse...

Il leva ses yeux vers les cieux lourds, où les éclairs illuminaient par instants la pluie battante. Sa silhouette paraissait grandir sous cette lumière.

— ... Néanmoins, poursuivit-il d'une voix grave, j'espère qu'un jour, les Dieux eux-mêmes apporteront l'éclaircissement tellement attendu.

Il abaissa alors lentement sa lance. Son geste était empreint de calme, de respect, presque de paix. En position défensive, il n'invitait plus à la bataille, mais à la réflexion.

— Je suis désolé de vous priver de ce duel, ajouta-t-il. — Mais si les dieux de la guerre ne peuvent être témoins et bénir nos actes courageux, alors qu'il en soit ainsi.

Un souffle parcourut la vallée, comme si même la pluie ralentissait pour écouter.

Toshiro, la poitrine encore agitée, leva finalement une main en signe de dénégation. L'effroi qui déformait son visage se dissipa peu à peu, remplacé par une gravité calme. Ses yeux, débarrassés de leur peur, se teintèrent d'un respect sincère.

— Tu as raison, Takano, dit-il avec lenteur. — Et je ne doute pas que tu sois un guerrier de grande valeur.

Le visage de Shiro s'illumina d'un sourire satisfait. Son souffle, jusque-là retenu, se relâcha enfin. Il inclina profondément le buste dans un salut respectueux, chaque geste empreint de retenue et de noblesse.

— Je suis fier, murmura-t-il d'une voix grave mais adoucie, d'avoir pu rencontrer pour la première fois un jeune seigneur. J'espère que nos chemins se croiseront à nouveau... pour que cette fois, nous combattons réellement.

Les paroles, simples mais sincères, résonnèrent dans l'air saturé de pluie.

Peu à peu, la tension quitta Toshiro. Ses épaules se décrispèrent, sa respiration se calma. Ses doigts, crispés jusqu'à blanchir, se détendirent enfin. Dans un geste noble, il abaissa sa lance en posture défensive et inclina la tête devant Shiro. Son regard, lavé de l'effroi, brillait d'un respect inattendu.

— Tu es mon premier adversaire Minamoto, déclara-t-il d'une voix posée, résonnant comme une promesse. — Ce fut un honneur de te rencontrer. Te revoir un jour fera de ce moment un souvenir mémorable... là où la mort, subtile, devra choisir son camp.

La pluie continuait de tomber, lavant les traces de ce duel qui n'avait pas eu lieu. Mais dans le silence lourd, une promesse s'était inscrite, comme gravée dans la boue et les cœurs : le destin les réunirait à nouveau.

\*

Shiro, le visage fier encore éclairé d'un sourire de soulagement, remonta sur Sumi et fit trotter sa monture. Les gouttes glissaient sur ses épaules et son chapeau de paille dégoulinant, mais son pas restait ferme. Il rejoignit rapidement Fujio, Kikouchi et Yagyu, qui l'attendaient plus haut sur la crête.

Yagyu, incapable de contenir sa fébrilité, fut le premier à rompre le silence. Il se pencha presque hors de sa selle, rapprochant son visage de celui de Shiro. Ses yeux étincelaient d'une nervosité mal dissimulée, mi-curieux, mi-frustrés.

— Ton visage ! Lança-t-il avec insistance. — Et pourquoi ne l'as-tu pas décapité ? Sa voix, acerbe, tremblait autant de déception que d'impatience.

Shiro rabattit calmement son chapeau de paille, comme pour reprendre l'enveloppe discrète de l'homme ordinaire. Ses traits, pourtant, conservaient une sérénité inébranlable.

— As-tu déjà oublié ce que le maître Harunobu nous a enseigné ? Répondit-il d'un ton posé.  
— L'art le plus difficile du samouraï est de gagner sans combattre.

Fujio, droit sur sa monture, acquiesça lentement. Ses yeux graves se posèrent sur Shiro, et dans un souffle respectueux, il ajouta :  
— C'est l'art de la paix.

Un silence se fit. Même la pluie semblait adoucie, comme si les cieux approuvaient.

Shiro, apaisé, sentit descendre sur lui une sérénité rare. Son regard se tourna vers Kikouchi, et dans ses yeux brillait une gratitude muette.

— Et je remercie les dieux d'avoir pu accomplir cet acte si délicat, murmura-t-il. — Car les jours à venir risquent de ne plus connaître la même issue.

Kikouchi inclina la tête en un salut bref, mais sincère. Sa voix grave résonna comme un serment.

— *Je salue ton geste honorable, mon ami.*

Yagyu, toujours incapable de masquer ses émotions, fit une moue qui balançait entre frustration et admiration. Ses joues se gonflèrent, et il lâcha dans un souffle agacé :

— Pour cette fois !

Shiro esquissa un sourire en coin. Dans un geste fraternel, il posa sa main droite sur l'épaule de Yagyu et le fixa d'un regard franc, profond.

— Je m'efforce aujourd'hui de porter au mieux le titre de samouraï, dit-il d'une voix vibrante.

— Alors, mon frère d'armes, sache que la peur ne me guide pas.

Autour d'eux, la vallée sembla reprendre son souffle. Les chevaux frémirent, agitant leurs crinières ruisselantes. Le vent, apaisé, fit à peine frissonner les bannières où flottait le poisson noir du clan. Et la petite colonne se remit en marche, plus unie qu'auparavant, avançant vers un avenir incertain, mais riche de promesses et d'épreuves.

## Chapitre 25 – Le destin des Dieux

Dans l'école de formation, le maître Harunobu, assis en seiza sur le sol lustré, resta immobile un long moment. Ses mains croisées reposaient sur ses genoux, son souffle calme emplissait la salle comme un souffle ancien. Ses yeux, profondément ancrés dans ceux de Shiro, semblaient vouloir percer la moindre parcelle de son âme. Le silence s'épaississait, seulement troublé par le crépitement des torches et le grincement discret du bois travaillé.

Enfin, sa voix s'éleva. Lente, pesée, chaque mot tombait comme une pierre dans l'eau claire :  
— C'est la première fois que j'entends parler si clairement les Dieux... Étrange et dérangeant.

Il marqua une pause, son regard brillant d'une intensité grave.

— Mais ce qui est primordial pour toi en ce moment, c'est le code. Celui qui exige que tu sois toujours prêt, quoi qu'il arrive, même dans l'imprévisible.

Harunobu croisa les bras. Son visage demeurait impassible, mais dans ses yeux se reflétait une lueur contradictoire, mélange d'inquiétude et d'espoir, comme s'il voyait en Shiro à la fois une promesse et une menace.

Shiro, encore agenouillé, son dos droit mais son cœur alourdi, baissa légèrement la tête. Le poids de ses cauchemars pesait encore sur lui, mais dans l'ombre de ce fardeau, un sourire fragile naquit sur ses lèvres. Un sourire sincère, presque reconnaissant. Soulagé d'avoir livré son secret, il inclina profondément le buste en signe de respect.

Son geste s'adressa autant à son maître qu'à Shinsuke, l'instructeur silencieux qui veillait à ses côtés.

Shinsuke se redressa soudainement. Sa stature, plus élancée, se détacha dans la lumière tremblante des torches. Il leva une main ferme et posée vers Shiro, comme pour marquer le poids de sa parole. Sa voix résonna, grave, pleine de certitude :

— Ce sont des cauchemars prémonitoires engendrés par les Dieux ! Dit-il avec force. — Fais attention, Shiro. Car l'issue de tout cela pourrait un jour te placer face à une situation terrible, où ta décision pèsera non seulement sur toi, mais sur ceux qui t'entourent.

Ses mots résonnèrent longtemps dans la salle, amplifiés par les murs de bois.

Dans le silence qui suivit, les flammes vacillèrent, projetant sur les cloisons des ombres mouvantes : longues silhouettes d'hommes, de guerriers, de spectres... Shiro sentit son cœur se serrer. Pour la première fois, il comprit que son fardeau dépassait le simple stigmate de son visage. Ces cauchemars qu'il croyait être des tourments personnels étaient peut-être la trace d'un dessein plus vaste, encore voilé, dont il n'était que le porteur involontaire.

Sa voix, chargée de douleur, s'éleva :

— Mon visage !... Ce sont les Dieux aussi qui l'ont voulu ?

Le silence pesa avant que Harunobu ne réponde. Sa voix, posée, sonna comme une confidence solennelle :

— Les Dieux peuvent aussi avoir leurs secrets.

Ces mots, simples, tombèrent comme une énigme scellée à jamais.

Shiro inclina respectueusement la tête, ses lèvres s'étirant en un léger sourire. Derrière ce sourire fragile vibraient à la fois la gravité, la foi et une reconnaissance muette pour l'enseignement de ses maîtres.

Puis, lentement, il se releva. Ses pas résonnèrent dans la salle vide. Il traversa l'espace éclairé des torches et franchit la porte coulissante. La nuit l'accueillit avec son vent frais et son manteau d'ombre, comme si l'extérieur le rappelait déjà au poids de son destin.



## Chapitre 26 – L’armure

Durant la soirée, Shiro, Kikouchi et Yagyu se hâtèrent vers la forge de Okuni. Ils arrivèrent essoufflés devant la grande porte noire. La lueur orange s’échappait déjà des interstices, promettant chaleur et éclat. Okuni les attendait, le visage tendu, comme repoussé par une inquiétude qu’il ne pouvait plus contenir. À sa vue, Shiro accéléra le pas.

— Que se passe-t-il, mon ami ? Demanda Shiro, la voix trahissant l’inquiétude.

Okuni s’inclina profondément devant eux, respectueux et pressé. Yagyu, les poings serrés, se redressa aussitôt, protecteur.

— Si quelqu’un cherche à t’intimider, je lui trancherai la gorge ! Lança-t-il, la mâchoire contractée.

Kikouchi, froid et direct, prit la parole avant qu’Okuni n’ait pu répondre.

— C’est Jomei, dit-il d’une voix basse et dure.

Okuni secoua la tête, fronçant les sourcils comme pour chasser une rumeur.

— Non ! Mais qu’est-ce que vous avez ? Calmez-vous et suivez-moi, ordonna-t-il.

Il poussa la porte et invita ses visiteurs à entrer. La chaleur de l’atelier les enveloppa immédiatement de sa lueur vive des forges. Il referma la porte derrière eux comme on ferme un monde sur un autre.

\*

Le feu de la fonderie rugissait, projetant sur les murs des lueurs dansantes. L’air vibrait de chaleur, d’odeur de métal chaud et d’huile brûlée ; la sueur perla aux tempes comme si la forge elle-même transpirait. Dans la pénombre, deux grandes silhouettes drapées de blanc reposaient sur des estrades, comme des dormeurs sacrés. Les ombres des artisans passaient et repassaient, longues et fantomatiques, tandis que des étincelles valsaient jusqu’au plafond.

Kikouchi, frappé de stupeur, ouvrit de grands yeux et se tourna vers Okuni.

— Mais... qu’est-ce donc ? Souffla-t-il, la voix étranglée par l’émerveillement.

Okuni fit un pas lent, solennel, la posture lourde d’un homme qui s’apprête à offrir plus qu’un objet : un symbole. Il se plaça près de la première estrade, le regard brillant, et jeta un coup d’œil chargé d’affection vers Yagyu. Ses doigts calleux se refermèrent sur une corde fine. D’un geste sec, il la tira. Le drap glissa, tombant en un frisson de poussière et révélant la première merveille.

— Elle te protégera contre ta fougue et ta témérité, petit frère, déclara-t-il d'une voix ferme mais douce, comme si l'objet allait parler à l'âme du garçon.

Yagyū resta figé, bouche entrouverte, incapable de contenir l'onde d'émotion qui le traversait. Devant lui se dressait un casque noir, sa visière ourlée d'un métal poli qui accrocha aussitôt la lumière. Le sommet du casque s'élevait en une figure travaillée, une représentation terrifiante et splendide du dieu des vents et des tempêtes, Susanoo : une gueule stylisée, éclats de vagues en métal, cornes tournées vers le ciel. Sous le casque reposait une armure sombre, composée de lamelles parfaitement ajustées, aux reflets profonds, mi-mats, mi-miroirs. Le travail du martelage se lisait dans chaque courbe ; on devinait la main d'un maître qui avait soufflé son âme dans le fer.

Les lames et rivets paraient la cuirasse d'un dessin gravé, presque runique motifs de vagues et d'éclairs entrelacés comme si l'armure capturait et rendait la colère des éléments. Le bruissement des torches et le crépitement du four se mirent à accompagner la respiration des présents.

— C'est... incroyable ! Balbutia Yagyū, la voix étranglée, les yeux brillants. — C'est le dieu Susanoo...

À ses côtés, Shiro, les yeux écarquillés, fixait Okuni avec intensité. Son souffle s'alourdissait sous l'émotion.

— C'était donc cela, dit-il d'un ton grave, — la cause de tes nombreux voyages au temple de Niigata.

Okuni esquissa un sourire discret, où se mêlaient fierté et fatigue contenue.

— Pas seulement... répondit-il lentement. — Mais oui, j'ai reçu l'autorisation de vous confectionner vos armures. Des armures qui bientôt vous représenteront... et vous protégeront pour toute votre vie.

Ses mots résonnèrent comme un serment. La forge, saturée de chaleur et d'odeurs de fer, sembla se métamorphoser en sanctuaire. Le rugissement du brasier s'apparentait au souffle d'un dieu ancien.

Yagyū, bouche entrouverte, ne put résister à l'appel de son armure. Lentement, comme s'il s'approchait d'un autel, il avança la main. Ses doigts tremblants effleurèrent les lamelles sombres, froides au contact, mais chargées d'une vie propre.

— J'ai... j'ai vraiment hâte d'aller au combat avec elle, murmura-t-il, les yeux humides, la voix cassée par l'admiration.

Un sourire naquit au coin des lèvres d'Okuni, mais déjà son corps se tourna vers la seconde estrade. Son visage s'assombrit, sa posture se fit encore plus droite, presque hiératique. Ses yeux lançaient une fierté douloureuse, comme s'il s'apprêtait à offrir une part de lui-même.

Il saisit la seconde corde. Le geste, lent et solennel, fit descendre le drap en une ondulation blanche, comme une vague.

Un silence absolu se fit. Même le feu sembla retenir son souffle.

Shiro sentit son cœur se contracter. Ses traits se figèrent, ses yeux se dilatèrent sous l'effet d'une révélation brutale. Devant lui se dressait une armure noire, sa visière bordée de métal, mais surmontée d'un ornement unique : une vague sculptée, figée dans l'élan d'un raz-de-marée. Et, lovée dans ce déferlement, une carpe trapue de couleur jais, massive et difforme, ouvrait une gueule hérissée d'énormes dents disproportionnées. Ses nageoires, armées de griffes acérées, semblaient prêtes à lacérer l'air lui-même.

Le masque, fixé à l'armure, affichait un rictus doré, féroce, presque démoniaque, comme si la bête s'était incarnée pour prêter ses traits à Shiro.

Kikouchi inspira profondément, ses yeux agrandis par un mélange d'effroi et de fascination. — Une carpe... mais pas n'importe laquelle. Un monstre des profondeurs... murmura-t-il.

Shiro, tremblant d'excitation, fit un pas en avant. Ses doigts caressèrent l'armure formée de milliers de minuscules écailles de fer laqué noir et or. Chaque écaille vibrait comme une peau vivante, résonnant à son toucher. Les épaulières, larges et imposantes, portaient une cordelière rouge épaisse, symbole de puissance et de sang. Six poignards, gainés à la taille, complétaient l'équipement, tandis que les protections des mains et des pieds se prolongeaient en lames hérissées, prêtes à trancher.

Le souffle court, Shiro ferma brièvement les yeux. À travers ce contact, il sentit une énergie sourde, ancestrale, s'infiltrer dans ses veines : un mélange de rage, de résistance et de solitude.

Alors, avec une délicatesse quasi religieuse, Okuni s'approcha d'un socle placé devant l'armure. Il prit à deux mains une arme gigantesque : un sabre d'une longueur inhabituelle, presque démesurée. Ses bras en trembla légèrement tant l'acier semblait plein d'histoire.

Il le présenta à Shiro. Les flammes de la forge se reflétaient sur la lame encore enfermée dans son fourreau noir laqué.

Shiro tendit les mains. Ses doigts se crispèrent avec gravité sur la garde, et dans un geste lent, il tira la lame.

Un éclat jaillit, pur, tranchant, comme si un éclair venait de traverser la forge. La lumière blanche illumina leurs visages, et le silence fut rompu seulement par le sifflement du métal qui fendait l'air.

— C'est... un sabre de cavalerie ! Souffla Shiro, fasciné, ses yeux reflétant l'éclat de la lame.

Okuni acquiesça, ses traits marqués d'une satisfaction contenue.

— Oui. Forgé pour l'élan, pour la vitesse, pour frapper non seulement l'homme, mais aussi la monture. C'est une arme de charge... une arme de destin.

La lame reflétait la lumière de la forge comme un éclat liquide, ses reflets ondulants tels des vagues de feu. Le fil, recouvert d'une teinte jaune étincelante, vibrait d'un éclat unique, presque irréel. Shiro, submergé par une émotion qui lui nouait la gorge, leva lentement le sabre à hauteur de son front. Ses yeux brillèrent d'une lueur intense lorsqu'il s'inclina profondément, saluant l'arme comme on s'incline devant une divinité. Le silence qui suivit résonna plus fort que le rugissement du brasier.

Okuni, bras grands ouverts, se dressa devant lui. Son visage rayonnait d'une fierté contenue, mais sa voix, lorsqu'il parla, vibra d'une solennité presque religieuse.

— J'ai aussi forgé pour toi tous tes nouveaux sabres, déclara-t-il. — Ils sont d'un acier plus souple, mais dont le tranchant est renforcé par un secret : une poudre de fer jaune fusionné aux métaux les plus résistants. Plus solides que tout ce qui existe.

Son ton monta, sa voix emplissant la pièce comme une proclamation :  
— Elles ne plieront pas, ne casseront pas... et jamais ne rompront !

Un souffle parcourut l'atelier, comme si les murs eux-mêmes avaient retenu leur respiration. Le feu crépita plus fort, projetant une pluie d'étincelles, comme pour approuver les mots du forgeron.

Kikouchi, attiré par l'éclat du sabre de cavalerie, s'approcha et le dégaina avec précaution. Ses yeux se durcirent devant la beauté froide de l'acier. Son visage habituellement impassible se tendit sous l'impact de cette révélation.

— Sa beauté n'a d'égale que sa terrible efficacité, souffla-t-il, le ton grave, presque envieux.

Mais déjà, Okuni, comme alourdi par une ombre, baissa la voix. Ses épaules semblèrent plier sous le poids d'un regret sincère.

— Je n'ai pas eu l'autorisation seigneuriale de confectionner ton armure, dit-il, le regard tourné vers Kikouchi. — Aucune explication ne m'a été donnée.

Un silence tomba. La flamme des torches vibra comme pour accentuer le vide de cette réponse.

Kikouchi, dont la fierté se nourrissait souvent de son stoïcisme, referma la lame avec lenteur. Ses traits, durs, restèrent pourtant paisibles. Il inclina légèrement la tête, sa voix posée et ferme :

— Je comprends. Il y aura sûrement une explication en temps voulu.

Okuni secoua la tête, la mine sombre. Ses yeux se voilèrent de gravité.

— Malheureusement, reprit-il, vos armures ne vous seront remises que lorsqu'elles auront été bénies par les moines... et seulement avec l'approbation du seigneur Ueshiba. Cela peut prendre du temps... bien plus que je ne l'aurais voulu.

Ses yeux passèrent de Shiro à Yagyu, comme pour tempérer leur ardeur juvénile. Le feu, derrière lui, gronda comme une bête captive, ponctuant chacun de ses mots.

Yagyu pinça les lèvres. Ses doigts tapotèrent nerveusement contre sa cuisse, et son pied, agité, trahissait une impatience qu'il ne pouvait dompter. Pourtant, il se mordit la langue, avala ses paroles, et détourna le regard sans protester. Pour une fois, son silence fut plus parlant que ses éclats habituels.

Kikouchi, lui, demeura impassible. Son regard se perdit dans les flammes, mais son cœur, malgré sa contenance, vibra d'une frustration muette.

Quant à Shiro, il restait absorbé par l'éclat du sabre. Ses mains, fermes mais tremblantes de respect, tracèrent dans l'air un mouvement lent et solennel. La lame fendit l'espace clos de la

forge, produisant une vibration subtile, presque un souffle invisible. L'air vibra comme si le métal chantait une mélodie que lui seul pouvait entendre.

Shiro abaissa alors le sabre contre sa poitrine et murmura d'une voix vibrante :

— Tu as vraiment beaucoup de talent, Okuni. Cette arme... elle m'attire, comme si elle m'appelait.

Un éclat rougeoyant se projeta alors des flammes sur son visage. Les pigments de son maquillage, mêlés à la sueur, se mirent à luire comme du sang et du feu. Et, dans ce halo incandescent, chacun des présents comprit qu'une promesse silencieuse venait d'être faite : Shiro, désormais, portait une arme digne de son destin.

L'enthousiasme des jeunes samouraïs s'apaisa, remplacé par un recueillement grave. L'atelier reprit son rythme familier : crépitements du feu, souffle du soufflet, tintement du métal refroidi. Mais sous cette musique du quotidien résonnait une certitude nouvelle : l'instant venait de marquer un pas décisif vers un avenir plus lourd, plus sacré, et plus périlleux.

## Chapitre 27 – Amour éternel

La nuit s'étendait, paisible, parsemée d'étoiles lointaines qui scintillaient comme des lanternes oubliées dans l'immensité du ciel. Le vent léger faisait bruire les feuilles des arbres voisins, et la lune, pleine et claire, se dressait comme un témoin silencieux, baignant le balcon d'une clarté argentée. Au loin, les bruits du village s'étaient éteints : seuls restaient les craquements du bois et le chant discret des grillons.

Shiro et Anzu se tenaient côte à côte, immobiles, chacun perdu dans le tumulte de ses pensées. Leurs silhouettes se frôlaient, mais une distance invisible semblait encore les séparer. Shiro inspira profondément, son cœur battant avec force. Puis, d'une voix rauque qui trahissait une émotion longtemps contenue, il rompit le silence :

— Anzu... je voulais te dire que je n'en peux plus de garder mes sentiments pour moi. Chaque jour qui passe rend ce secret insupportable.

Anzu tourna lentement le regard vers lui. Ses yeux brillaient à la lueur des étoiles, chargés d'un mélange de tendresse et de douleur. Elle avança ses mains tremblantes et les glissa dans celles de Shiro. Ses doigts fins, hésitants d'abord, s'enroulèrent autour des siens comme pour chercher refuge.

— Je suis comme toi, Shiro, confessa-t-elle d'une voix douce, presque brisée. — Mais cela ne nous apportera que du mal. Je crois qu'il serait plus sage que nous nous voyions moins.

Le visage de Shiro se crispa. Ses sourcils se froncèrent avec force, et ses mains, qui tremblaient de passion et de peur mêlées, resserrèrent leur étreinte autour de celles d'Anzu, refusant de les lâcher.

— Tu ne le penses pas ! S'écria-t-il avec désespoir.

Anzu baissa aussitôt la tête. Ses lèvres se pincèrent, sa gorge se noua, et ses épaules frêles se contractèrent. Elle s'écarta légèrement, comme si elle cherchait à fuir l'intensité brûlante de ses propres sentiments.

— Qui voudrait voir notre union se réaliser ? dit-elle d'une voix éteinte. — Mon père n'a jamais cessé de s'opposer à toi, de refuser de t'accepter... depuis toujours.

Ces mots tombèrent comme des pierres dans le silence nocturne. Shiro réagit brusquement. Dans un geste vibrant de révolte autant que de tendresse, il l'attira contre lui et la serra dans ses bras. Son souffle, rapide et brûlant, se mêla au sien.

— Non, murmura-t-il d'une voix vibrante. — Ma famille ne s'opposera jamais. Et ton père... je demanderai le soutien du maître Harunobu. Il a l'influence nécessaire.

Leurs respirations s'unirent, chaudes et saccadées, emplissant l'air d'une tension électrique. Le monde alentour semblait s'effacer, comme si la nuit elle-même retenait son souffle.

Anzu leva vers lui un regard embué de larmes. Ses lèvres tremblaient, et elle secoua doucement la tête, comme si elle n'osait pas croire en ses promesses.

— C’est marcher sur des braises... sans savoir si on ne brûlera pas entièrement, murmura-t-elle, la voix fêlée.

Alors, Shiro prit délicatement la tête d’Anzu entre ses mains. Ses paumes, rugueuses de l’entraînement, se posèrent avec une infinie douceur sur ses joues. Il plongea son regard dans le sien, une intensité presque brûlante, comme si son âme entière s’y engouffrait. La lune les enveloppait de son halo argenté, faisant scintiller les larmes d’Anzu comme des perles sacrées.

— Je suis maintenant un samouraï, dit-il d’une voix douce mais assurée. N’avais-je pas dit qu’un jour je le deviendrais ?

Il se pencha plus près, son front touchant presque celui d’Anzu.

— Jamais je ne permettrai à personne de s’opposer à notre union. Car je t’aime plus que tout au monde... même les dieux ne pourraient me tenir tête.

Le regard d’Anzu se fit alors lumineux, apaisé. Elle posa ses mains sur celles de Shiro, les scellant contre son visage.

— Je t’aime moi aussi, Shiro... et depuis toujours. J’ai confiance en toi. J’attendrai patiemment le jour où le maître autorisera et bénira notre union.

Shiro la serra contre lui, puis l’embrassa avec passion, un baiser où se mêlait la promesse d’un avenir. Quand il releva la tête, ses yeux brillaient d’une lueur profonde.

— Notre amour est éternel, dit-il simplement.

Le silence de la nuit recouvrait le balcon, comme si le monde entier avait entendu leur serment et s’était incliné devant lui. Mais au loin, dans la vallée, un écho plus sombre grondait : celui des tambours d’entraînement, des sabots sur les chemins et des forges qui ne cessaient de marteler l’acier.

Le temps des confidences laissait place au temps des épreuves.

Car si l’amour venait de s’ancrer dans leurs cœurs, le destin, lui, préparait déjà ses propres épreuves.

Ainsi, tandis que Shiro et Anzu demeuraient enlacés sous les étoiles complices, la roue invisible du futur commençait à tourner, prête à les emporter vers des promesses tenues... ou brisées.

## Chapitre 28 – Le sang écrit Xedus

À la frontière de Toyama, le village semblait retenu dans un souffle.

Sous la lumière blanche du jour, Shiro, le visage maquillé de ses marques de guerre, avançait au pas de son cheval aux côtés d'Eisen et de Kayoua. Tous trois portaient leur tenue de combat, l'armure encore marquée par la poussière de la route. En tête, Fujio guidait la petite troupe, droit en selle, la main sûre sur les rênes.

Ils franchirent la limite du village sans qu'aucune voix ne s'élève pour les saluer. Pas un enfant, pas une femme sur le pas des portes, pas le moindre vieillard courbé sur une jarre ou un fagot de bois. Seul le vent glissait entre les maisons, soulevant un peu de poussière.

— Faites boire les chevaux et désaltérez-vous, ordonna Fujio d'un ton ferme.

Les trois jeunes samouraïs mirent pied à terre et conduisirent leurs montures vers un abreuvoir de pierre. Les animaux y plongèrent avidement le museau, faisant clapoter l'eau. Eisen, en observant les ruelles désertes, la main posée sur la garde de son sabre, plissa les yeux.

— C'est étrange... Personne pour nous saluer, murmura-t-il.

Shiro s'agenouilla près de l'abreuvoir, s'aspergea le visage et la nuque. L'eau fraîche ruissela sur son maquillage, traçant des sillons humides, puis il se redressa lentement, les traits tendus.

— Je sens de la tension, ici, souffla-t-il.

Kayoua, qui venait de boire, s'essuya la bouche du revers de la main et balaya les alentours du regard, ses sourcils froncés.

— Les rapports avec nos ennemis Taira deviennent vraiment insupportables, gronda-t-il.

Fujio descendit de cheval à son tour. Il se pencha sur l'abreuvoir, y plongea les mains et se mouilla le visage. De grosses gouttes glissèrent sur ses joues et sa barbe. Se redressant, il observa à gauche, à droite, comme à l'affût d'un danger invisible.

Ce fut alors que les hurlements éclatèrent.

Des cris stridents, déchirants, jaillirent des maisons en contrebas. Des voix d'hommes, de femmes, d'enfants, mêlées à des plaintes étouffées.

— Aux armes ! Rugit Fujio.

En un même mouvement, Shiro, Eisen et Kayoua posèrent la main sur le manche de leur sabre long et le tirèrent dans un chuintement sec. Leurs regards se tournèrent vers deux maisons



plus bas. Devant leurs yeux, quatre samouraïs Taira surgirent, se divisant par paires avant de s'engouffrer dans chaque demeure.

— Là ! Il faut intervenir ! S'écria Shiro.

Fujio dégaina à son tour et se tourna vers ses jeunes compagnons.

— Shiro et Kayoua, entrez dans la première maison, lança-t-il en haussant le ton. Eisen vient avec moi dans la deuxième.

Sans attendre, Fujio et Eisen dévalèrent la pente en direction de la seconde maison. Shiro et Kayoua, sabre au poing, coururent.

Shiro arriva le premier. D'un coup de pied violent, il frappa la porte qui s'ouvrit dans un fracas, heurtant la cloison intérieure.

— Kayoua ! Reste ici afin de couper leur retraite ! Ordonna-t-il.

Kayoua acquiesça, le regard dur, et se plaça aussitôt dans l'encadrement, sabre levé, prêt à faucher quiconque tenterait de fuir. Shiro pénétra rapidement à l'intérieur.

\*

La lumière, plus pâle, filtrait à travers les volets entrouverts. L'odeur de fumée, de sueur et de peur saturait l'air. Shiro avançait prudemment, la lame dirigée vers le sol, ses pas amortis par les nattes. Ses yeux scrutaient chaque recoin.

Au fond de la pièce, il aperçut le premier samouraï Taira. Le guerrier, le visage fermé, retirait déjà sa lame du corps d'une vieille femme. Le visage de celle-ci, figée dans l'effroi, semblant crier encore, alors qu'elle s'affaissait lentement sur le sol.

Shiro sentit son souffle se bloquer. Ses yeux se tournèrent brusquement vers la droite.

Là, le second samouraï Taira levait déjà le bras. Sa lame était prête à s'abattre sur un homme d'âge mûr, tremblant, gémissant de peur, les mains jointes comme pour implorer une grâce impossible.

— NON ! Hurla Shiro.

Il se jeta en avant, sabre levé, mais son cri ne fit qu'accélérer le geste du Taira. Dans un éclair, la lame s'abattit. L'homme s'effondra, fauché par la mort.

Shiro entra en collision avec le samouraï, et la maison se remplit aussitôt du choc métallique de leurs armes. Le duel s'engagea, féroce. Le deuxième Taira redressa sa lame, son regard glacé fixé sur Shiro, et riposta avec une hargne sauvage.

Dans son dos, le premier samouraï profita de l'affrontement pour détalier vers la sortie. Shiro, en difficulté, recula d'un pas. La lame adverse, rapide, déchira à plusieurs reprises sa tunique et entailla son bras. Une brûlure aiguë lui traversa la chair ; il serra les dents, le visage déformé par la douleur, mais se força à rester sur la défensive.

Un bruit sec, dehors. Shiro jeta un regard vers l'entrée : il vit Kayoua se jeter de côté, intercepter le Taira en fuite, et engager le combat avec une détermination farouche. En quelques échanges, le sang éclaboussa le sol devant le seuil : le samouraï tomba, transpercé par la lame de Kayoua.

Porté par une rage sourde, Shiro revint à son adversaire. Il accéléra son rythme, enchaînant des coups de sabre de plus en plus agressifs, plus précis, plus lourds. Chaque frappe claquait contre la lame ennemie, résonnant dans les poutres du plafond. Finalement, profitant d'une ouverture, Shiro transperça son adversaire de plein fouet. Le samouraï s'immobilisa, les yeux agrandis par la stupeur, puis s'effondra.

Shiro resta un instant figé, haletant, le visage tordu par la hargne. Sa poitrine se soulevait violemment. Ses doigts crispés serraient encore la garde de son sabre, comme s'il n'arrivait pas à accepter que le combat soit terminé.

— Reprends-toi, Shiro ! Lança la voix de Kayoua, depuis l'entrée. Eisen est blessé !

Shiro secoua la tête comme pour émerger d'un brouillard. Il se retourna vivement vers Kayoua.

— C'est... c'est grave ? Demanda-t-il, la voix encore tremblante.

Kayoua acquiesça, le visage dur.

— La plaie est profonde ! Il faut rejoindre le village au plus vite.

Shiro s'inclina respectueusement vers lui. Kayoua lui rendit le salut, puis disparut dans l'encadrement de la porte.

Resté seul, Shiro essuya la lame de son sabre sur la tunique du Taira, puis le rengaina avec un geste précis. Il se tourna ensuite vers les corps des deux innocents, la vieille femme et l'homme, gisant dans l'ombre de la pièce. Un malaise profond l'envahit. Il les salua avec gravité, inclina la tête en signe de respect.

C'est alors qu'un détail attira son regard.

Sur le mur, à côté du cadavre du samouraï, une traînée de sang, projetée par l'impact du combat, s'était étalée. Sous ses yeux, le liquide épais continuait de dégouliner lentement, s'étirant, se divisant en lignes rouges, en boucles et en courbes. Shiro sentit son cœur se serrer.

Le sang, en glissant, traçait progressivement des lettres. Un mot se dessinait. Un mot qu'il connaissait. Un mot qu'il redoutait.

Xedus.

Il s'approcha, stupéfait, le regard rivé à ce phénomène impossible.

— Xedus... murmura-t-il, la gorge nouée.

## Chapitre 29 – La révélation

La nuit tombée, dans la chambre qu’il partageait avec Kikouchi, le silence semblait peser comme une couverture trop lourde.

Shiro, assis face à son cousin, gardait le visage marqué par la fatigue et la tristesse. Il jouait machinalement avec la bordure de sa manche, incapable de chasser les images du combat.

Kikouchi, adossé au mur, le regardait avec une attention soutenue.

— Le temps et les combats forgeront ta conscience, dit-il calmement. Tu ne dois pas culpabiliser. Au contraire, tu dois relativiser immédiatement la mort des innocents.

Shiro hocha lentement la tête, puis inspira profondément, comme pour rassembler son courage.

— Kikouchi... commença-t-il, d’une voix hésitante. J’aimerais te faire part d’une révélation survenue durant mon combat.

Les sourcils de son cousin se froncèrent légèrement.

— De quoi parles-tu ? Demanda-t-il, intrigué.

— Je voudrais que tu m’aides à comprendre, répondit Shiro.

Kikouchi planta sur lui un regard plus insistant.

— Dis-moi, Shiro.

Shiro se mordit légèrement la lèvre, puis acquiesça, comme s’il se décidait enfin à déposer un fardeau.

— Je... je n’en comprends pas encore la signification, avoua-t-il. Mais, lors de mon combat, dans cette maison... le sang de mon ennemi, projeté contre un mur, s’est mis à dégouliner lentement... Il a dessiné un nom étrange. Ce nom est : Xedus.

Kikouchi ouvrit grand les yeux, croisa les bras, et resta un instant silencieux.

— Tu dis... Xedus, répéta-t-il, plus grave.

Il marqua une pause.

— Seuls les Dieux sont capables de s’adresser ainsi à nos simples esprits.

Shiro se redressa, les mains ouvertes en signe de dénégation.

— Que me veulent-ils ? Demanda-t-il avec détresse.

Kikouchi haussa légèrement les épaules, l'air grave.

— Je n'en sais rien. Les Dieux peuvent être très mystérieux, eux aussi. Quand ils le voudront, tu découvriras ce que veut dire ce nom étrange.

Shiro porta son index à ses lèvres, pensif.

— Les cauchemars... et maintenant ce mot, souffla-t-il.

Kikouchi, d'un geste amical, le ramena à lui.

— Ne t'embrouille pas l'esprit. Si tu en as besoin, le maître est à même de répondre.

Shiro acquiesça, les lèvres serrées.

— Je m'y rendrai dès que l'occasion se présentera, dit-il.

Il releva les yeux vers son cousin et esquaissa un léger sourire.

— Je te remercie de ton attention, Kikouchi.

## Chapitre 30 – Le maître Harunobu tombe

Un an plus tard, en été, le soleil écrasait le paysage de sa lumière.

À l'entrée du village d'Obata, Shiro, Kikouchi, Eisen et Fujio arrivèrent au galop, le visage rougi par la course et la chaleur. À peine eurent-ils franchi la limite que leurs yeux s'écarquillèrent.

Deux maisons brûlaient encore, vomissant une fumée épaisse, noire, qui s'élevait en colonnes sombres vers le ciel. Les flammes, étouffées mais encore vivantes, crépitaient derrière les cloisons. Des villageois, en chaîne, se passaient des seaux d'eau qu'ils lançaient sur le brasier dans un effort désespéré.

— Shiro !... Shiro ! Nous avons été attaqués ! Hurla une voix.

Okuni apparut, titubant, le visage noirci par la suie, la respiration difficile. Il s'effondra à genoux devant eux.

Shiro bondit à terre et se précipita vers lui.

— Que se passe-t-il, mon ami ? Demanda-t-il, en le relevant par les épaules.

— C'était... rapide... et meurtrier, balbutia Okuni, la voix brisée.

Shiro scruta les alentours, les yeux affolés.

— Que... qu'est-ce qui s'est passé ? Insista-t-il.

Okuni leva un index tremblant vers le haut du village, en direction de l'école de formation.

— L'école... Va à l'école ! Parvint-il à articuler.

\*

Devant l'école de formation, la vision fut pire encore.

Shiro et Kikouchi, le visage empreint d'une douleur muette, avancèrent parmi des corps de samourais étendus sur le sol, certains les regards encore figés vers le ciel, d'autres la main crispée sur la garde de leur sabre. Le sang avait séché par endroits en plaques sombres.

Shiro tourna brusquement la tête. Ses yeux se figèrent, et son doigt se tendit.

— NON ! Cria-t-il.

Ils se frayèrent un passage parmi les dépouilles et finirent par se mettre à genoux devant le corps du maître Harunobu. Le vieux guerrier reposait sur le dos, le visage apaisé malgré la mort, comme s'il veillait encore sur l'école.

En arrière-plan, Fujio arriva d'un pas rapide, tirant son cheval et celui de Kikouchi. Ses traits étaient tendus, son regard dur.

— Nous devons partir impérativement, lança-t-il d'un ton urgent.

Shiro, la bouche entrouverte, se retourna vers lui.

— Mais... de quoi parles-tu, Fujio ?

Fujio s'approcha, la mine grave, et se pencha légèrement vers Kikouchi.

— La situation est alarmante, dit-il. On me rapporte que les Taira ont envoyé des guerriers de l'ombre. Et apparemment, ils étaient bien renseignés.

Shiro fronça les sourcils.

— Des... guerriers de l'ombre ? Répéta-t-il.

Fujio se redressa.

— Ce sont d'anciens samouraïs déchus, expliqua-t-il. Ils ont perdu leur honneur et leurs âmes. Ils travaillent maintenant pour leur compte... et servent la cause du grand seigneur Taira.

Kikouchi, déjà debout, balaya les alentours du regard, l'esprit en alerte.

— Et ces mercenaires reviendront achever ce pour quoi ils ont été payés, dit-il avec amertume.

Shiro le dévisagea, abasourdi.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Kikouchi ?

Kikouchi tourna vers lui un regard chargé de tristesse.

— Je craignais ce jour où tout basculerait, murmura-t-il.

Fujio s'avança, plus nerveux.

— Nous devons partir sur-le-champ, insista-t-il.

Kikouchi et Fujio gagnèrent rapidement leurs montures. Kikouchi mit le pied à l'étrier, se hissa en selle, puis se tourna vers Shiro.

— J'espère revenir au plus vite, mon ami, et t'expliquer ce qu'il en est réellement, dit-il, la voix serrée.

Shiro, l'air hagard, se releva lentement.

— Mais... Non ! Kikouchi ! Protestait-il.

Son cousin leva la main en signe de dénégation et inspira profondément.

— Je suis vraiment désolé... mais le temps est à l'urgence, répondit-il.

Fujio et lui talonnèrent leurs chevaux. Les bêtes s'élancèrent au galop, soulevant la poussière, et disparurent bientôt au tournant du chemin.

Shiro resta seul, désespéré, face au corps du maître Harunobu.

## Chapitre 31 – Vengeance

La nuit était tombée sur la maison d'Obata. Dans le pavillon de thé, à l'écart, la lumière des lanternes vacillait doucement.

À genoux sur les tatamis, Shiro, les yeux clos, priait face aux statuettes de pierre représentant différents Dieux de la nature. Devant lui brûlaient quelques bâtonnets d'encens, leurs volutes soulignant la gravité de l'instant. En arrière-plan, Okuni, le visage ravagé par le chagrin, s'avança à pas lents. Il vint s'agenouiller à côté de Shiro, joignant lui aussi les mains.

— Haya... Ma petite sœur... n'a pas pu éviter la sentence mortelle de ces meurtriers, murmura-t-il. Elle se promenait innocemment près de l'école.

Shiro déglutit difficilement. Sa gorge se serra.

— Sa disparition brutale me fait tellement mal, dit-il, la voix vibrante. Sache que je suis avec toi dans cette épreuve, mon ami.

— Cette épreuve m'est insupportable, répondit Okuni dans un souffle brisé.

Shiro ouvrit grand les yeux et redressa la tête, les lèvres serrées.

— Alors, déclara-t-il, je vais l'exhorter... en l'honneur de ces innocents, du maître... et de Haya.

Okuni tourna vers lui un visage stupéfait.

— Quoi ? Balbutia-t-il.

Shiro serra les poings, les sourcils froncés.

— L'armure, dit-il d'une voix ferme. Je serai assez puissant pour ramener la tête de ces lâches.

Okuni secoua la tête, les mains levées en signe de refus.

— Tu ne peux faire justice sans l'autorisation de ton maître, protesta-t-il.

Shiro poussa un soupir sec, presque coléreux.

— Le maître Ueshiba, seigneur de la province, ne recevra l'information de l'attaque que dans plusieurs jours, expliqua-t-il. Les guerriers de l'ombre, eux, sont encore proches. Et personne n'est censé savoir que je suis parti faire justice.



Okuni garda le regard perdu dans le vide. Il se mordit la lèvre, partagée entre la loyauté aux règles et l'appel de la vengeance. Finalement, il se leva et salua les Dieux d'un geste respectueux.

— Alors, mon ami... dit-il en se tournant vers Shiro, je t'attendrai à la forge, où je te revêtirai de ton armure.

Il s'éloigna d'un pas pressé et disparut dans la nuit.

Shiro ferma les yeux, inspira lentement et profondément, comme pour ancrer en lui la décision qu'il venait de prendre.

— Anzu, mon amour, murmura-t-il. Ton parfum flotte si délicatement dans l'air qu'il me réchauffe le cœur à chaque fois.

En arrière-plan, Anzu se tenait debout, l'air inquiet, les mains jointes sur sa poitrine. Elle s'avança, hésitante, vers lui. Shiro ouvrit les yeux, se releva et se retrouva face à elle.

— Les Dieux me sont favorables, dit-il avec un soulagement visible. Tu n'as rien.

Anzu acquiesça doucement, puis plongea son regard dans le sien.

— J'étais à la maison, je préparais le dîner quand l'attaque est survenue, confia-t-elle.

Shiro la prit délicatement dans ses bras. Elle se laissa étreindre, puis, se dégageant légèrement, sortit de sa manche un petit flacon qu'elle lui tendit avec une douceur infinie.

— J'ai entendu ta conversation avec Okuni, dit-elle. Je suis comme toi, accablée de tristesse. Mais si tu dois punir ces lâches... et peut-être ne jamais revenir... alors je veux que mon encens te suive à travers tes combats, afin que notre amour persiste à jamais.

Shiro baissa les yeux vers le flacon qu'elle posait dans sa main. Il le prit avec respect, puis salua Anzu et l'embrassa tendrement.

## Chapitre 32 – L’armure bénie

Dans la forge d’Okuni, la nuit vibrait au rythme du feu.

Les flammes rougeoyaient, crachant parfois des gerbes d’étincelles qui dansaient dans l’air lourd et chaud. Face à l’âtre, Shiro se tenait droit. À la lueur du brasier, son visage semblait sculpté par la détermination.

Okuni, silencieux, s’affairait autour de lui. Pièce après pièce, il le revêtait de son armure : les jambières, le plastron, les épaulières, les protections des avant-bras... Chaque élément s’imbriquait avec un cliquetis métallique, épousant la silhouette de Shiro et le transformant peu à peu en guerrier d’acier.

Enfin, Okuni prit le casque et se tourna vers lui. Shiro tenait toujours entre ses doigts le flacon d’Anzu.

— L’encens de mon amour, Anzu, dit-il en levant le flacon, imbibera à jamais mon casque. Ainsi, si je dois tomber au combat, ces effluves honoreront le champion qui obtiendra ma tête.

Okuni acquiesça respectueusement, prit le flacon, en versa quelques gouttes à l’intérieur du casque, puis le referma. Il coiffa Shiro avec soin, ajustant le casque, puis abaissa le masque sur son visage.

Ensuite, il passa à sa taille le sabre long et le sabre moyen, neufs, aux fourreaux laqués. Il fixa également six poignards gainés, au tranchant couleur d’or, le long de sa ceinture, bien rangés, prêts à être dégainés.

Il revint ensuite vers la forge, prit avec précaution un très grand sabre au fourreau noir rehaussé d’or, et se retourna vers Shiro. Il le lui présenta à deux mains, avec une solennité presque sacrée.

— Elle est à présent, comme tout ton armement, bénie des Dieux, déclara-t-il. Sa lame, plus longue, faite pour ta grandeur, pourra tenir à distance et trancher sans mal le corps et la tête de tes ennemis, même protégés d’un casque.

Shiro posa sur le grand sabre un regard admiratif, puis s’inclina avec respect.

Okuni inclina la tête à son tour.

— Le samouraï symbolise l’idéal de la force et du courage, poursuivit-il. Et ce statut te permet à présent d’être accompagné de n’importe quelles armes confectionnées par ton forgeron.

Shiro saisit le grand sabre, en sentit le poids et l’équilibre, puis hocha la tête.

— Effectivement, dit-il. Et tant qu'elle n'est pas à la ceinture, elle n'est pas soumise à la noblesse.

Okuni prit une torche enflammée, indiqua d'un geste la porte donnant vers l'arrière de la forge, et invita Shiro à le suivre.

\*

À l'arrière de la forge, la nuit sentait la cendre et la résine.

Shiro s'avança vers son cheval, Sumi, déjà sellé et harnaché. À la selle, en plus du nécessaire de voyage, étaient attachés un arc, un carquois de flèches, une lance... et un filet de pêche.

Shiro s'arrêta, intrigué, puis tourna la tête vers Okuni.

— Pourquoi ce filet de pêche ? Demanda-t-il.

Okuni s'arrêta devant Shiro, la torche dressée dans la nuit. Dans la lueur vacillante, ses yeux prirent un éclat sombre.

— Tu y mettras, dit-il en désignant le filet de pêche, et tu me ramèneras toutes les têtes de ces lâches.

Shiro acquiesça sans détour. Il se hissa doucement sur le dos de Sumi, son fidèle cheval, et fixa solidement, le long du flanc droit de la monture, son très grand sabre au fourreau noir et doré.

— Je me sens devenir très puissant... murmura-t-il, presque surpris par la force qui montait en lui.

Okuni leva les yeux vers lui.

— Ce sont les Dieux qui se manifestent et t'insufflent leurs forces, répondit-il d'un ton posé. D'après Udo, les guerriers de l'ombre n'ont toujours pas quitté la frontière de Toyama, près de la grande colline.

— Ils attendent, dit Shiro d'une voix dure, afin de mieux revenir et terminer leur mission.

Il n'ajouta rien. Il talonna Sumi qui partit aussitôt au galop, emportant dans la nuit la silhouette cuirassée du samouraï, comme une ombre vengeresse avalée par l'obscurité.

## Chapitre 33 – La traque des guerriers de l’ombre

À l’aube, la lumière grise effleurait la colline frontière de Toyama.

Accroupi sur une petite corniche rocheuse, Shiro dominait le paysage. Le vent frais de l’aurore glissait sur son armure et faisait frissonner les touffes d’herbes prises entre les pierres. En contrebas, il aperçut dix silhouettes capuchonnées qui mettaient pied à terre. Les guerriers de l’ombre, tous armés d’un sabre accroché dans le dos, formaient un cercle lâche autour de leurs chevaux. Au centre, un homme se détachait, reconnaissable à la large cordelière blanche qui barrait son épaule droite.

Shiro plissa les yeux.

— Tu es certainement leur chef, souffla-t-il.

Il retourna vers son cheval, prit son arc et son carquois, puis revint s’installer sur la corniche. Le dos bien droit, il arma une première flèche, la corde gémissant légèrement sous la tension.

— La voie de l’arc, murmura-t-il à voix basse, c’est de viser le centre de soi-même, et de ne faire plus qu’un entre ton intérieur et ton extérieur...

Il inspira profondément. Son souffle se fit lent, régulier. Puis, d’un geste fluide, il libéra la corde.

La flèche siffla dans l’air froid. En bas, l’un des guerriers de l’ombre s’effondra sans un cri, la gorge traversée. Avant même que les autres ne réagissent, Shiro arma une seconde flèche, puis une troisième. Les traits filèrent, fendant l’aurore. Trois autres guerriers tombèrent, frappés mortellement.

Les survivants s’agitèrent. Des exclamations graves, indistinctes, montèrent jusqu’à Shiro. Instinctivement, les guerriers encore debout regagnèrent leurs chevaux, bondirent en selle et s’élancèrent à la suite de leur chef. Tous disparurent bientôt dans un pan de forêt dense, avalés par les bambous et les pins.

Shiro relâcha l’arc, le cœur battant plus vite.

\*

Un peu plus tard, le matin avancé baignait les berges d’une large rivière peu profonde.

Sur la rive, le chef des guerriers de l’ombre, suivi de six hommes, faisait trotter son cheval le long de l’eau claire. Les sabots éclaboussaient des gerbes éparses, brisant le reflet pâle du ciel.

Shiro surgit soudain sur la rive opposée. Il lança Sumi au galop, traversant la rivière en soulevant autour de lui des jaillissements d’écume glacée. Debout dans ses étriers, il arma à nouveau son arc. Les flèches partirent une à une, rapides, sifflantes.

Deux guerriers furent touchés, basculant lourdement dans l'eau. Le chef, accompagné d'un seul acolyte, tira brusquement sur les rênes et s'éloigna en amont, fuyant le piège. Les trois autres survivants, eux, braquèrent leurs montures vers Shiro et chargèrent, sabre en main.

Shiro lâcha l'arc, attrapa son très grand sabre et tira la lame dans un éclat métallique. Le premier guerrier fondit sur lui. Shiro abaissa soudain son arme dans une frappe puissante qui brisa net la lame adverse avant de fendre le corps de haut en bas. L'homme se disloqua presque sous le choc, s'effondrant dans un nuage de sang.

Les deux autres percutèrent Sumi de flanc. Le cheval se cabra, perdit l'équilibre, et tous trois roulèrent ensemble dans l'eau glacée. Shiro se retrouva projeté à terre, son grand sabre échappant à sa prise avant de disparaître dans le courant.

Les deux guerriers, déjà à pied, hurlèrent leur détermination, sabrent brandis, et se ruèrent vers lui.

Shiro, trempé, se redressa dans un demi-roulement, les yeux brûlants. D'un geste sec, il dégagea son sabre long, puis le moyen. Les lames sortirent de leur fourreau dans un double chuintement. Les coups pleuvaient de part et d'autre, lourds, violents. L'un des guerriers parvint à entailler une partie de l'épaulette droite, un autre tranchant partiellement le cuissard amovible gauche de Shiro. Le tissu et les lanières volèrent en lambeaux.

Mais Shiro, grisé par l'adrénaline, reprit le dessus. D'un enchaînement précis, il parvint à détourner un sabre, à briser l'équilibre de son adversaire, puis à le traverser de sa lame. Le second suivit de peu, la gorge fauchée par le sabre moyen. Le silence retomba, seulement troublé par le clapotis de la rivière.

Halétant, Shiro serra les dents et leva les yeux vers l'aval. Au loin, il distinguait encore la silhouette du chef qui s'éloignait.

\*

Le soleil était haut lorsqu'il atteignit un champ de bambou.

Shiro mit pied à terre, glissa son sabre long hors de sa ceinture et s'engagea entre les tiges élancées. Le vent faisait vibrer leurs feuilles, produisant un bruissement constant, presque hypnotique. Sous ses sandales, le sol amortissait ses pas. Il avançait prudemment, guettant le moindre mouvement, les sens en éveil.

Soudain, une silhouette bondit d'entre les cannes. Un guerrier de l'ombre sabre déjà lancé, fendit l'air de sa lame. Shiro réagit aussitôt, para le coup avec une violence maîtrisée, puis riposta dans la foulée. Deux échanges suffirent : un coup net, tranchant, mit fin à la vie de l'agresseur qui s'affaissa dans les feuilles de bambou.

Un autre bruissement se fit entendre, plus grave, plus mesuré. Le chef apparut.

Son visage restait caché sous un capuchon sombre. Il se plaça calmement au milieu d'une clairière improvisée où plusieurs bambous, couchés au sol, formaient comme un cercle de bois. Sa posture était droite, digne. Il invita Shiro à l'approcher d'un léger mouvement de la

main, puis dégaina son sabre. Il prit aussitôt une position d'attaque, les mains fermes sur la garde.

— N'ayant aucun remords pour mes actes, dit-il d'une voix froide, que le destin s'accomplisse... et que les Dieux en soient témoins.

Shiro avança à son tour, d'un pas sûr, jusqu'à bonne distance. Il tint son sabre long à deux mains, le corps légèrement tourné, les pieds solidement ancrés.

— Je suis Shiro Takano, fils d'Obata Takano, déclara-t-il. J'appartiens corps et âme au seigneur Ueshiba.

Il redressa le menton, la voix soudain plus forte.

— Et je vais te faire payer tes lâches exactions !

Ses doigts se crispèrent encore davantage sur le manche. Le temps sembla se contracter.

D'un coup, le chef se projeta vers lui, rapide comme une flèche. Shiro, loin d'être surpris, avait déjà anticipé. Il bloqua la première attaque, détourna la lame, puis, dans un mouvement circulaire violent, remonta sa propre épée. Sa lame transperça le visage du chef à travers le capuchon. Le corps de l'homme se figea, puis s'écroula lourdement sur le sol de bambou.

Shiro resta debout, immobile, le sabre levé, manche pointé vers le ciel. Il reprit doucement son souffle.

— Détenir le sixième sens... murmura-t-il, c'est l'arme absolue de tout bon samouraï. Elle représente l'anticipation sur toute action.

Il baissa les yeux vers le corps. D'un geste méthodique, il extirpa la lame du crâne, la laissa un instant luire au-dessus du capuchon, puis, dans un coup sec, décapita le chef. La tête roula à travers les feuilles, s'immobilisant contre un bambou abattu.

## Chapitre 34 - Le filet des têtes

La nuit était déjà tombée lorsque Shiro revint à la forge d'Okuni.

Il avançait au trot, le dos droit sur Sumi. Derrière lui, accroché à la selle, le filet de pêche se balançait lourdement, gorgé des têtes sanglantes des guerriers de l'ombre. Le sang dégoulinait par gouttes épaisses, frappant le sol dans un bruit sourd.

Arrivé devant la forge, Shiro arrêta son cheval, descendit et accrocha le filet à une poutre de bois, juste à l'entrée. Les têtes, aux visages figés dans la grimace, se balancèrent lentement.

— L'honneur de Haya, du maître et des samourais a été exaucé, déclara-t-il d'une voix grave. Que les Dieux en soient témoins. Maintenant, je peux rentrer chez moi en toute discrétion.

Alors qu'il se préparait à remonter en selle, les feuilles des arbres et des arbrisseaux aux alentours commencèrent à bruisser. Le vent se leva soudain, passant en vagues successives en direction de la sortie du village. Les branches ployaient toutes dans le même sens, comme si une main invisible avait tracé un chemin.

Shiro fronça les sourcils et observa le phénomène qui se répétait, de plus en plus net.

— Que... que se passe-t-il ? Murmura-t-il.

Son regard se posa sur le filet. Le sang qui s'en échappait tombait désormais en filets plus réguliers. Sur le sol, ces coulées s'épalaient, se rejoignaient, se croisaient... pour dessiner à nouveau un mot, là, sous ses yeux.

Xedus.

— Xedus..., répéta-t-il, stupéfait. Encore ce mot étrange.

Il releva la tête vers les arbres qui bruissaient de nouveau vers la sortie du village, comme poussés par un souffle orienté, insistant.

— Le vent divin... m'indiquerait-il le chemin à suivre ? Se demanda-t-il à voix haute.

Sans plus hésiter, Shiro remit le pied à l'étrier, se hissa en selle, et lança Sumi au galop vers la sortie du village, comme s'il s'abandonnait à la volonté invisible qui le guidait.

\*

Au petit matin, la porte de la maison Takeda s'ouvrit en grinçant. Okuni passa le seuil, bâillant encore, puis s'arrêta net. Ses yeux s'écarquillèrent en direction de la forge.

Là, accroché à la poutre, le filet gorgé de têtes luisait faiblement dans la lumière naissante.

— Shiro... Il... il a réussi ! S'écria Okuni, la voix tremblante d'émotion.

\*

Au palais du seigneur Ueshiba, la journée était déjà bien entamée.

Un coursier, haletant, s'agenouilla devant la table de travail du seigneur et lui présenta une missive scellée. Ueshiba, assis avec la dignité tranquille des hommes habitués aux décisions lourdes, rompit le sceau et parcourut le texte. À mesure qu'il lisait, ses sourcils se fronçaient. Il resta silencieux un long moment, le regard fixé sur le parchemin.

Puis il leva les yeux vers son fils, Kikouchi, immobile non loin, en tenue d'apparat.

Le seigneur posa la missive, inspira profondément, et parla.

— Nous sommes en 1180, dit-il. Et la grande guerre de Genpei est déclarée.

Kikouchi, le visage digne, avança de quelques pas, l'épée au côté.

— Dois-je prendre des troupes et faire mouvement vers l'ennemi ? Demanda-t-il.

Le seigneur Ueshiba redressa la tête et resta un instant songeur. Son regard se perdit au-delà des parois du palais, comme s'il voyait déjà les armées se mettre en marche sous la neige.

— L'hiver est arbitraire, répondit-il finalement. Elle nous permettra de planifier tranquillement notre croisade contre les Taira.

Kikouchi s'inclina profondément.

— Faisons alors en sorte que notre armée soit en alerte et prête à réagir, dit-il.

Le seigneur Ueshiba posa sur son fils un regard empreint de fierté.

— Tu viens là de prendre une sage décision, jeune seigneur, déclara-t-il.

Kikouchi acquiesça respectueusement, le cœur gonflé par la confiance de son père.



## Chapitre 35 – L’isolement

Plus loin, sur les terres enneigées de la province de Toyama, un lapin bien dodu fouinait dans la neige épaisse. Il reniflait, grattait de ses pattes l’amas blanc, à la recherche d’une racine, d’une herbe cachée.

Soudain, une flèche transperça son flanc. L’animal se raidit, puis s’affaissa sans un bruit.

Un peu plus loin, Shiro se découvrit derrière un tronc, l’arc encore fumant de son tir. Sa barbe, désormais fournie, lui donnait l’allure d’un ermite guerrier. Il marcha lourdement vers sa proie, laissant ses pas s’enfoncer dans la neige.

Shiro s’arrêta au-dessus du lapin, s’inclina légèrement.

— Que les Dieux de la montagne te bénissent, dit-il avec gravité. Et qu’ils me permettent encore de manger à ma faim aujourd’hui.

Il salua respectueusement l’animal, le prit par les pattes, puis se remit en marche vers son refuge.

\*

La grotte où il vivait depuis plusieurs mois l’accueillait avec son souffle tiède.

À l’intérieur, un petit feu crépitait, projetant sur les parois rocheuses des ombres mouvantes. Shiro, simplement vêtu d’une tunique, était assis en tailleur devant les flammes. Il mangeait calmement le lapin rôti, les yeux parfois perdus dans les braises. Sa main droite restait posée tout près de son sabre moyen, étendu sur le sol, comme si le danger pouvait surgir à chaque instant.

Face à lui, sur un cintre de bois installé contre la pierre, son casque à la carpe noire et son armure reposaient, figés dans leur silence imposant.

Shiro avala une bouchée, déglutit, puis tourna les yeux vers Sumi, couché devant l’entrée de la grotte, la tête posée sur ses antérieurs. Ensuite, son regard revint vers le casque, symbole de son statut et de sa différence.

— Je suis ici depuis plusieurs mois par la volonté des Dieux, murmura-t-il. J’ai affronté plusieurs samouraïs isolés, arrachant la vie à chacun d’eux.

Il expira lourdement.

— Et je ne comprends toujours pas la signification de ces cauchemars... ni de ce mot étrange, Xedus.

Shiro, le visage fatigué, posa le reste de sa proie, prit son sabre moyen et dégagea doucement la lame de son fourreau. Le tranchant couleur d'or refléta les flammes en un éclat mouvant.

— Je suis devenu un samouraï éperdu, poursuivit-il. Ne sachant toujours pas pourquoi je suis ici... ni pourquoi je suis si différent des autres.

Il rengaina sèchement la lame. Puis il attrapa un petit sac posé à côté de lui et l'ouvrit.

— Mon sac se remplit de talismans pris à mes ennemis, dit-il en effleurant quelques-uns. Et moi, j'attends inlassablement un signe des Dieux.

\*

Le lendemain, en matinée, la neige commençait à fondre.

Shiro, en tenue de combat, trotta à cheval à travers un sous-bois clairsemé, où la blancheur se mêlait déjà à la terre brune. Il s'arrêta devant une source chaude dont la vapeur s'élevait généreusement, formant des nappes opaques dans l'air frais.

— L'hiver est sur le point de se terminer, dit-il en observant la surface frémissante de l'eau. Il est temps de prendre un dernier bain avant de rentrer au village.

Un sourire léger passa sur ses lèvres.

— J'ai hâte de te revoir, Anzu, mon amour.

Il descendit de cheval, jeta un coup d'œil circulaire autour de lui, attentif à la moindre menace, puis se mit à se défaire de son armure et de son casque. Les pièces de métal et de cuir vinrent s'appuyer contre un arbre proche, luisant faiblement sous la lumière.

Shiro posa ensuite la main sur l'encolure de Sumi.

— Sumi, dit-il avec douceur. Tu peux aller brouter pendant que je me prélasserai dans cette eau chaude et bienfaisante, sortie toute droite des entrailles du Dieu de la montagne.

Le cheval s'ébroua légèrement, puis s'éloigna d'un pas tranquille.

## Chapitre 36 – Haya, messagère des Dieux

Les cheveux lâchés, Shiro déposa son sabre long sur le rebord du bassin et pénétra dans l'eau. La chaleur enveloppa son corps, le relâchant jusqu'au visage. Il s'immergea jusqu'aux yeux, puis se laissa aller, adossé à la pierre, savourant le contact bienfaisant de la source.

Non loin, un écureuil jouait dans un arbre. Il sautait d'une branche à l'autre, faisait des cabrioles, fouettait l'air de sa queue, insouciant. Shiro l'observa avec un amusement attendri.

L'animal s'immobilisa soudain, de dos. Puis, dans un mouvement étrange, il pivota lentement la tête, dévoilant une gueule déformée, presque humaine.

— Shiro Takano... prononça-t-il d'une voix étrange, grave, irréelle.

Le cœur de Shiro manqua un battement. Il voulut crier, mais sa bouche se contenta d'articuler silencieusement. Ses bras se mirent à gesticuler dans l'eau, les muscles soudain tétanisés. Il chercha à se redresser, sans y parvenir.

Brutalement, tout son corps bascula, et sa tête s'enfonça complètement dans l'eau cristalline.

### DÉBUT DU FLASHBACK

La lumière était différente. Deux soleils jumeaux brûlaient dans le ciel bleu de la péninsule de Hôpies, trente-troisièmes parallèles sur la planète Xedus.

Shiro marchait nerveusement sur une terre verdoyante, parsemée de grosses roches lisses. Il portait une simple tunique, et ses pieds nus sentaient la douceur de l'herbe. Autour de lui s'étendait un paysage inconnu, vibrant de couleurs et de formes étrangères.

Shiro s'arrêta net. Il serra les lèvres, fronça les sourcils.

— Mais... mais ce monde... ? Balbutia-t-il.

Une voix de fillette, claire et douce, s'éleva derrière lui.

— Tu es sur l'un des derniers territoires libres au monde de Xedus.

Shiro ouvrit grand les yeux.

— Xedus..., répéta-t-il. Mais ce mot...

Une petite main frêle vint soudain s'engouffrer dans sa grande main gauche. Il baissa les yeux, bouche grande ouverte, stupéfait.

— Impossible... murmura-t-il.

Devant lui se tenait Haya.

Elle souriait, radieuse, vêtue d'une tunique aux couleurs délicatement féminines. Ses yeux noirs brillaient d'une joie pure, comme si aucune ombre n'avait jamais pesé sur elle.

— Shiro ! S'exclama-t-elle. Je te fais peur, maintenant ?

Il resta figé quelques instants.

— Haya !... Mais... si je te vois, cela veut dire que je suis mort, non ? Lança-t-il, désespéré.

Haya éclata d'un petit rire. Elle tira sur sa main avec une énergie enfantine.

— Non, tu n'es pas mort, grand nigaud ! Répondit-elle.

Elle leva les bras vers lui. Shiro, le visage soudain illuminé, la prit contre lui, la serra dans une étreinte pleine de douceur, comme s'il craignait qu'elle ne se dissipe en fumée.

— Je suis si heureux de te revoir, dit-il, la voix tremblante. Mais que m'arrive-t-il alors ? Et toi... ?

Haya l'observa avec un sérieux nouveau, presque solennel.

— Je suis à présent une messagère envoyée par les Dieux, expliqua-t-elle. Ta messagère.

Elle acquiesça doucement.

— Il est temps pour toi de connaître enfin toute la vérité sur ton existence, ta différence... et ta destinée. Car tu es la volonté et la création de deux grands et puissants Dieux... mais au service d'un seul.

Le visage de Shiro se figea, bouleversé. Ses traits se décomposèrent, pris entre stupeur et crainte, tandis que les deux soleils de Xedus continuaient de brûler au-dessus d'eux, témoins silencieux d'une vérité sur le point d'être révélée.

Shiro écarquilla les yeux, les lèvres tremblantes.

— Quoi ?... Que dis-tu là ? Balbutia-t-il.

Haya ne répondit pas tout de suite. Elle détourna le regard vers l'horizon, où les deux soleils jumeaux baignaient la péninsule de Hôpies d'une lumière dorée.

— C'est pour apprendre l'art du combat que tu es né sur Terre, dit-elle enfin. Ce Dieu-là est son frère... et il t'a fait à son image. C'est pour cela que ton visage est si différent des autres.

Elle se tourna à nouveau vers Shiro. Son petit thorax se souleva dans un soupir plus grave que son âge.

— Il serait naïf de croire que seul le peuple japonais gouverne et engendre le monde de la Terre, poursuivit-elle. Et plus naïf encore de penser que les Dieux se divisent comme les hommes. Là où toutes les religions s’entrecroisent... lui, il ne fait qu’un.

Shiro fronça les sourcils. Son regard allait de gauche à droite, comme s’il cherchait un point d’ancrage dans ce qu’il entendait.

— Alors... si je comprends bien... le monde de mes cauchemars s’appellerait Xedus, murmura-t-il. Ce nom mystérieux qui m’a été communiqué par révélation divine, lors de plusieurs périples...

— En effet, répondit Haya en reportant ses yeux vers l’horizon. Tu es la volonté du Dieu de Xedus. Tu es son bras armé, son guerrier de chair. Et tu dois arrêter à tout prix le mal qui ronge sa créativité.

Shiro se tourna vers elle, désespéré.

— Que... que veux-tu dire ? Demanda-t-il.

Une ombre de peur passa dans les yeux d’Haya.

— Tu l’as déjà vu, Shiro, dit-elle d’une voix plus basse. Ténèbro. Le Roi du Néant. Ses lieutenants. Leurs hordes de métamorphes. Ceux de tes cauchemars... Ils envahissent inexorablement le monde de Xedus.

Elle acquiesça, comme pour sceller ses mots.

— Ténèbro veut être reconnu comme Dieu suprême. Il exige sa souveraineté. À travers le chaos, il proclame à tort qu’il est la naissance de toute vie, bien avant la lumière. Il essaie, à tout prix, d’engendrer sa propre race, qui devra supplanter et gouverner Xedus.

Shiro resta bouche bée, le regard perdu sur la ligne vibrante de l’horizon.

— Le Dieu de Xedus ne peut donc pas faire face à Ténèbro, à ses lieutenants, aux métamorphes ? S’étonna-t-il.

Haya fit un pas vers lui, saisit brusquement son visage entre ses petites mains, l’obligeant à croiser son regard.

— Malheureusement, il ne peut être de chair, dit-elle. C’est pourquoi tu es son instrument de guerre. Afin d’arrêter cette folie qui met à mal l’équilibre de son monde... au risque de le détruire et de le faire mourir à tout jamais.

— Mais son frère... ! Protesta Shiro en haussant le ton.

Haya détourna à nouveau les yeux vers les cieux, où les deux soleils semblaient les observer.

— Contrairement au Dieu de Xedus, répondit-elle, son frère, le Dieu de la Terre, a créé des êtres célestes, des Anges et des Archanges, pour intervenir lors des grands bouleversements engendrés par le Malin.

Shiro baissa la tête, accablé, les épaules pesantes.

— Quel honneur immense il me fait là... murmura-t-il. Mais si je ne désire pas combattre pour sa cause ?

Haya ferma les yeux. Des larmes coulèrent lentement sur ses joues enfantines.

— Alors Ténèbro régnera sur Xedus jusqu'à son extinction, dit-elle d'une voix brisée. Et toi, tu te poseras continuellement cette question : "Pourquoi ai-je refusé de défendre la vie aux dépens de la mort ?". Parce que tu as été élevé pour cela... que tu le veuilles ou non.

Shiro esquissa un sourire crispé, les yeux grands ouverts, comme pris entre deux gouffres.

— Mais je ne sais même pas si je suis prêt pour cette mission, avoua-t-il.

Haya plissa les yeux et le fixa avec une intensité troublante.

— Tu seras prêt, répondit-elle, le jour où tu te trouveras, sur Terre, face à une montagne aux quatre cornes de pierre dressées fièrement. Là... il viendra te chercher, durant la nuit.

Le visage de Shiro se figea. Il cligna de la tête, nerveux.

— Mais ma famille..., s'écria-t-il. Mes amis... Et Anzu, mon amour !

Haya serra les lèvres.

— Des sacrifices, dit-elle. Tu devras faire continuellement de lourds sacrifices, Shiro Takano.

Elle se dégagea de ses bras et se mit à marcher vers l'horizon, ses petits pieds nus effleurant l'herbe verte. Sa voix monta, plus forte, comme portée par les vents de Xedus.

— Le temps est compté, Shiro ! Cria-t-elle. Ses derniers enfants attendent ta venue afin de les sauver d'une mort certaine !

Shiro resta planté là, les mains ouvertes en signe de dénégation.

— Le maître Harunobu disait vrai..., murmura-t-il. Que l'avenir pourrait me montrer la voie à suivre afin de me libérer. Le code... n'oublie jamais le code. Celui qui te demande d'être toujours prêt.

Haya continua d'avancer. Elle se retourna une dernière fois vers la lumière des deux soleils... puis s'effaça, purement et simplement, comme dissoute dans l'air.

Shiro, le visage crispé, tendit les bras vers elle.

— HAYA ! S'écria-t-il. J'ai... j'ai encore tant de questions !

FIN DU FLASHBACK

Shiro jaillit hors de l'eau dans un grand éclaboussement.

Le souffle court, tremblant, il sortit du bain brûlant, la peau rougie par la chaleur et l'émotion. Il enfila précipitamment sa tunique simple, les doigts maladroits, encore secoués par la vision. Son cœur battait à tout rompre.

## Chapitre 37 - L'ennemi

Un sifflement aigu fendit soudain l'air.

Une flèche vint se ficher dans le sol, à quelques doigts de son pied nu. Shiro se jeta à plat ventre, roula sur le côté et plongea la main vers son sabre long resté sur le bord de la source. La lame sortit du fourreau dans un chuintement clair.

Il balaya les sous-bois du regard.

Un samouraï Taira apparut, surgissant de l'ombre d'un bosquet. Il portait une armure lourde et un grand chapeau conique qui dissimulait en partie son visage. Sa respiration soulevait sa poitrine à grands coups, laissant échapper, par la fraîcheur du matin, une épaisse condensation.

Shiro, le visage déjà recomposé, s'avança vers lui d'un pas rapide, déterminé.

Le samouraï tira son sabre long, l'acier jaillit dans la lumière. Il engagea le combat sans un mot. Les lames se heurtèrent avec violence, le choc résonnant entre les arbres. Shiro parvint rapidement à prendre l'avantage. D'une pression constante, il força son adversaire à reculer, le poussa vers la faute. Un coup décisif fendit l'armure, ouvrit la chair, et le Taira s'effondra.

Shiro, haletant, baissa les yeux vers la poitrine de l'homme. Il aperçut un talisman accroché à son armure, à demi dissimulé sous le plastron. Il se pencha, le décrocha et le glissa dans son sac, avec les autres souvenirs arrachés à ses ennemis.

D'un coup sec, Shiro propulse son sabre devant lui et essuie le sang de la lame, jusqu'à ce que le tranchant retrouve son éclat doré.

Un souffle étrange le fit alors se retourner.

Entre deux arbres, un grand cerf blanc venait d'apparaître. Ses bois majestueux s'élevaient comme un bouquet de branches sculptées. De ses naseaux s'échappait une épaisse fumée de froid. L'animal, immobile, croisa le regard de Shiro et le soutint longuement, sans peur, avec une gravité presque humaine.

Puis, sans bruit, il tourna la tête et s'enfonça tranquillement dans la forêt, disparaissant entre les troncs.

Shiro, dubitatif, sentit un frisson lui courir le long de l'échine. Il s'inclina respectueusement dans la direction où le cerf avait disparu.

Alors, soudain, un nom s'imposa à lui, comme une évidence.



— Obata... murmura-t-il.

## Chapitre 38 - Le retour du jeune seigneur

Au matin, dans l'école de formation du village de Koshikake, la lumière entraînait avec douceur. C'était une clarté tranquille, encore un peu froide, qui glissait entre les volets et éclairait les murs de bois. Dans la grande salle, tout semblait silencieux et maîtrisé, comme si le lieu retenait son souffle.

Kikouchi se tenait près de la longue table centrale. Sa moustache naissante lui donnait un air plus sérieux, presque adulte. Il portait ses trois sabres à la taille, signe de son rang nouveau, et une tunique seigneuriale soigneusement attachée sur ses épaules. Devant lui s'épalaient plusieurs cartes : montagnes, routes, postes avancés, villages voisins. Il étudiait les lignes, les symboles, les annotations écrites à l'encre noire. On sentait qu'il réfléchissait avec attention, pesant chaque détail.

Autour de lui, ses conseillers attendaient. Ils se tenaient en silence, les mains jointes, immobiles. Personne n'osait parler sans y être invité. On percevait dans leur attitude à quel point Kikouchi avait gagné en autorité. Ce n'était plus l'élève du passé : c'était un jeune seigneur en pleine ascension.

Un samouraï apparut alors au fond de la salle. Il avança d'un pas régulier, le regard baissé par respect. Arrivé devant Kikouchi, il s'inclina profondément, les deux mains posées sur son sabre.

— Mon seigneur, dit-il calmement. Takano est de retour. Il est passé chez Okuni, le forgeron. Celui-ci répare son armure et affûte toutes ses armes.

Kikouchi redressa son dos. Son visage se détendit, et un léger sourire apparut, bref mais significatif. C'était une expression rare chez lui, et elle suffisait à montrer que cette nouvelle comptait beaucoup.

— Qu'il vienne se présenter au plus tôt, répondit-il simplement.

Dans la salle, le calme revint. Pourtant, chacun savait que le retour de Takano n'était jamais ordinaire. C'était souvent le signe qu'un nouveau chapitre venait de commencer.

## Chapitre 39 - L'histoire de sa naissance

Plus tard, au pied de la montagne, les rizières s'étendaient comme des miroirs brisés par la brise.

Obata, le dos courbé, travaillait dans l'eau, les jambes enfouies dans la boue claire et froide de ce début printemps. Ses mains exerçaient le même geste répétitif, patient, que les saisons avaient gravé en lui.

Sur le chemin, une silhouette approcha.

En tunique simple, Shiro descendait vers son père. Son visage paraissait apaisé, comme lavé par la solitude de la montagne. Obata, sentant une présence, se redressa. Lorsqu'il aperçut son fils, ses yeux s'illuminèrent d'une fierté profonde.

Il sortit de la rizière, l'eau dégoulinant de ses jambes, et s'inclina respectueusement devant Shiro. Celui-ci lui rendit la politesse avec la même gravité.

Ils se mirent à marcher côte à côte en silence le long des parcelles, le clapotis des champs irrigués rythmait leurs pas.

Shiro promena le regard de gauche à droite, sur les rizières, les montagnes, les nuages.

— Cela me manque tellement, parfois, avoua-t-il.

Ils avancèrent encore un moment en silence. Puis Shiro tourna légèrement la tête vers son père.

— Père... dit-il calmement. Aurais-tu des choses à me révéler ?

Obata se crispa.

— Quoi donc ? Demanda-t-il, sur la défensive.

Shiro esquaissa un sourire en coin, sans le regarder directement.

— Sur ma naissance, par exemple.

Obata s'arrêta. Les traits de son visage se figèrent. Il fronça les sourcils et planta ses yeux dans ceux de son fils.

— Pourquoi cette question ? Demanda-t-il, la voix un peu rauque.

Shiro inclina légèrement la tête, sans lâcher son regard.

— Je crois savoir que tu couvres un secret, répondit-il.

Obata cligna des yeux, bouche légèrement entrouverte.

— C'est ta mère... commença-t-il.

Shiro leva aussitôt les mains en signe de dénégation.

— Non, coupa-t-il. Et je ne l'ai pas encore vue.

Obata chercha ses mots, le regard fuyant un instant vers les montagnes.

— Qui alors ? Demanda-t-il.

Shiro fit un geste apaisant.

— Cela n'a pas d'importance, Père, dit-il doucement.

Obata serra les mains, nerveux, puis baissa légèrement la tête. Il acquiesça lentement, comme s'il acceptait enfin de faire face à son propre passé.

— Je... je vais t'expliquer, dit-il. En espérant qu'après cela, tu ne m'en tiendras pas rigueur.

Shiro, le visage conciliant, s'inclina respectueusement devant son père.

— Rien de ce qui pourra se dire ne me séparera de ma famille, ni de mon père, répondit-il. Jamais.

Obata, le visage marqué par une douleur ancienne, planta sur son fils un regard qu'il ne fuyait plus.

— Il y a très longtemps, dit-il d'une voix lente, ta mère ayant perdu son bébé, mort-né... elle n'a malheureusement plus jamais eu la faculté d'enfanter.

Il se tut un instant, comme s'il revivait chaque mot. Puis son regard glissa vers la montagne, massive, silencieuse, qui dominait la vallée.

— Désespéré par cette nouvelle, poursuivit-il, je suis parti seul là-haut, en plein hiver, pour implorer les Dieux.

Il tendit vers les pentes enneigées ses bras tremblants, comme pour reconstituer le geste d'autrefois.

— Plongé dans ma détresse, continua-t-il, j'ai entendu, au plus profond de la montagne... des pleurs. Des pleurs d'enfant.

Ses mains s'agitèrent nerveusement, mimant la panique, la hâte.

— Je me suis précipité vers ces lamentations, dit-il avec un sourire qui tremblait. Et au creux de plusieurs roches... j'ai découvert un bébé, bien caché. Un bébé au drôle de visage !

Obata s'abaissa, prit une poignée de terre qu'il laissa s'égrener doucement entre ses doigts.

— La neige tombait de plus en plus, reprit-il. Elle commençait à recouvrir son petit corps...

Il se frictionna les mains, comme pour retrouver la morsure du froid.

— Il fallait le réchauffer... le mettre à l'abri. Je ne pouvais pas le laisser mourir là, étouffé dans la neige, juste pour que ses pleurs cessent.

Il se mit à marcher nerveusement de quelques pas, comme au milieu d'un souvenir qu'il ne parvenait pas à apaiser.

— J'avais beau crier, appela-t-il, personne ne répondait ! Ni ses parents, ni âme qui vive. J'étais seul, abandonné avec ce nourrisson.

Il leva les bras vers le ciel, serrant ses mains contre sa poitrine.

— La neige devenait si dense qu'elle m'empêchait de poursuivre mes recherches, dit-il. Et pire encore... elle me privait de toute chance de retrouver le chemin de la maison.

Sa voix changea, se chargea d'un timbre étrange.

— C'est alors... qu'une chose inimaginable et extraordinaire se produisit.

Il écarta les bras, paumes ouvertes, comme pour embrasser quelque chose d'invisible.

— Je ne me l'explique toujours pas, Shiro. Mais soudain, j'ai été... protégé. Guidé. Comme si un couloir divin s'était ouvert devant moi. Certainement la volonté des esprits de la montagne.

Un léger frisson passa dans sa voix.

— Grâce à eux, j'ai pu rentrer sereinement chez moi, avec l'enfant dans les bras chaudement adossé à mon corps.

Obata tendit ses mains vers Shiro, comme s'il lui offrait à nouveau ce qu'il avait recueilli autrefois.

— Sans hésiter une seule seconde, ta mère et moi avons pris ce bébé différent de tous sous notre protection, dit-il. Et nous lui avons donné le nom de Shiro.

Le jeune homme sentit sa gorge se serrer. Ses yeux brillèrent d'une émotion contenue. Il s'inclina profondément devant son père.

— Que personne ne soit au courant de cette conversation, dit-il d'une voix grave. Pas même Yukiko.

Il releva la tête, les traits illuminés d'une tendresse fière.

— Je suis fier d'être ton fils, ajouta-t-il. Et jamais rien ne viendra changer cela.

Il marqua une pause, les yeux tournés vers la montagne qui avait scellé son destin.

— Les Dieux t'ont exaucé, Père, conclut-il doucement. Et aujourd'hui... ils m'ont enfin répondu.

## Chapitre 40 - Kikouchi révèle son identité

À l'école de formation, la lumière de fin de matinée filtrait en oblique, découpant le sol en rectangles pâles.

Shiro entra, un sac de talismans serré dans sa main droite. Il s'inclina la tête avec respect.

— Vous m'avez fait appeler, mon seigneur, dit-il.

En face de lui, Kikouchi se tenait entouré de ses conseillers. D'un geste ferme, le jeune seigneur les congédia. Les silhouettes se retirèrent en silence. Puis il se retourna vers Shiro et s'avança.

— Shiro Takano, dit-il.

Le ton, cette fois, avait quelque chose de solennel qui ne lui ressemblait plus tout à fait. Shiro releva la tête, stupéfait.

— Impossible... murmura-t-il.

Kikouchi, le visage éclairé d'un sourire chaleureux, s'arrêta à hauteur de son ami et s'inclina respectueusement.

— Je suis vraiment désolé que tout cela se soit passé de cette manière, dit-il d'une voix sincère. Je te prie de recevoir mes condoléances pour la petite Haya.

Shiro resta un instant bouche bée. Les mots lui manquèrent.

— Je... je me trouvais donc en permanence avec un seigneur, balbutia-t-il.

Kikouchi soutint son regard sans fléchir.

— Je suis en réalité le fils du seigneur Ueshiba, expliqua-t-il, et à ce titre je gouverne, comme lui, sur toute la province de Niigata. C'est pour ma protection que mon père a dû inventer ce subterfuge et l'imposer à tes parents... et au village tout entier.

Son regard s'adoucit, ses épaules se détendirent.

— Je suis vraiment désolé de cette trahison, ajouta-t-il. Mais cela ne changera en rien l'amitié forgée entre nous durant toutes ces années.

Un sourire en coin étira ses lèvres.

— Dorénavant, continua-t-il, en présence d'autres personnes, tu devras me vouvoyer et te plier à mes ordres.

Shiro leva le sac de talismans à hauteur de poitrine, puis le présenta à Kikouchi avec respect.

— Pardonnez-moi, mon seigneur, dit-il. Veuillez recevoir ces présents en toute humilité.

Kikouchi prit le sac, l'ouvrit et observa un instant le contenu : une collection silencieuse de talismans arrachés à ses ennemis. Il acquiesça, satisfait.

— Je vois que tu as enfin trouvé le guerrier qui sommeillait en toi, dit-il. Mais plus aucune vendetta sans l'autorisation de ton seigneur, désormais.

Shiro s'inclina profondément.

— Les guerriers de l'ombre ses tous morts la tête décapitée. Je suis et reste au service de mon seigneur, répondit-il.

Kikouchi posa une main ferme sur son épaule.

— La guerre de Genpei contre les Taira est déclarée, poursuivit-il. Nous avons ordre de nous mettre en mouvement dès l'aube. Nous marcherons le long de la côte pour envahir une partie des terres de Jōetsu, Kaga, Wakasa, Tango, Tajima, Inaba, puis Fukui. Là, nous attendrons l'arrivée des troupes de mon père, le seigneur Ueshiba.

Dans les yeux de Shiro passa une lueur d'ardeur nouvelle.

— Je suis impatient de livrer bataille à vos côtés, dit-il avec dignité.

— Je n'en attendais pas moins de toi, répondit Kikouchi en le saluant.

Puis, après un silence, ses sourcils se froncèrent légèrement. Il recula de quelques pas, croisa les bras derrière son dos.

— Et Anzu ? Demanda-t-il.

Le visage de Shiro se rembrunit. Ses épaules s'affaissèrent.

— Anzu et moi souffrons de notre amour, avoua-t-il. Sans être certains d'être acceptés un jour par son père, ni par personne. Rien, pour l'instant, n'est encore entendu.

Une détermination nouvelle s'inscrivit dans les traits de Kikouchi.

— Quand cette guerre sera terminée, déclara-t-il, je te promets mon soutien inébranlable pour ton union. Et je l'exigerai. Ainsi, votre amour sera respecté et reconnu pour la vie aux yeux de tous.

Shiro releva brusquement la tête. Ses yeux s'illuminèrent d'une gratitude vive.

— Kikouchi... Mon seigneur... dit-il dans un souffle. Quel honneur vous me faites là.



## Chapitre 41 - Les adieux

Le soir, dans le pavillon de thé de la maison Obata, le calme semblait suspendu. L'air portait un parfum de feuilles chaudes, de bois ancien et de fleurs de nuit qui s'ouvraient lentement dehors. Les lanternes diffusaient une lueur ambrée, douce comme un souffle.

À genoux devant le bassin, Shiro méditait, le visage serein, presque lumineux. L'eau claire reflétait les couleurs du crépuscule, un mélange de rose, d'or et de bleu profond. Lentement, il ouvrit les yeux et plongea ses mains dans l'eau fraîche. Des carpes glissèrent entre ses doigts, leurs flancs lisses effleurant sa peau comme une caresse vivante.

Derrière lui, dans l'ombre, Anzu apparut sans un bruit. Son parfum léger, un mélange de fleurs sauvages et de poudre de riz flotta jusqu'à lui avant même qu'elle n'approche.

Shiro inspira profondément, un sourire tendre effleurant ses lèvres.

— Je reconnaîtrais ton parfum parmi mille autres, dit-il sans se retourner.

Il se redressa, se retourna, et la lumière des lanternes accrocha un instant les traits doux d'Anzu. Avec une infinie délicatesse, comme s'il la retrouvait après des années d'absence, il la prit dans ses bras. La chaleur de son corps, posée contre le sien, effaçait un instant, les dangers, tout ce qui menaçait leurs lendemains.

— J'ai une bonne nouvelle, mon amour, dit-il. Le seigneur Kikouchi Ueshiba va soutenir et bénir notre future union après la guerre. Personne ne pourra s'y opposer. Je suis l'homme le plus heureux au monde de te tenir dans mes bras.

Anzu leva vers lui un regard étonné, brillant sous la lueur dorée.

— Kikouchi ? murmura-t-elle. Tu... tu ne parles pas de ton cousin... celui qui avait quitté précipitamment le village lors de l'attaque ?

Shiro esquaissa un sourire mêlé de surprise et de résignation.

— C'est surprenant, je le sais, répondit-il doucement. Mais oui, il était depuis toujours le fils de notre seigneur Ueshiba. Tout ce mensonge a été construit pour sa protection, avec la complicité de mes parents. Aujourd'hui encore, rien n'a brisé notre amitié... au contraire.

Le visage d'Anzu s'adoucit. Elle s'avança, si proche que son souffle frôla celui de Shiro.

— Alors je t'attendrai, dit-elle. Et je te promets qu'à ton retour... je deviendrai enfin ta femme.

Shiro approcha son visage du sien, à quelques centimètres seulement.

— Tu es l'amour de ma vie, Anzu, murmura-t-il.

Ses yeux s'emplirent soudain d'une tristesse profonde, comme si les émotions qu'il contenait depuis des jours trouvaient enfin une brèche. Des larmes silencieuses roulèrent sur ses joues.

Anzu leva la main et posa ses doigts sur son visage, avec une tendresse qui semblait arrêter le temps.

— Les larmes qui coulent sur tes joues, demanda-t-elle doucement, sont-elles l'aboutissement d'un amour impossible ?

Shiro sourit à travers ses larmes, acquiesça... puis l'embrassa longuement, passionnément, comme si ce baiser était leur serment secret, capable de résister au temps, à la guerre, et même aux Dieux eux-mêmes.

## Chapitre 42 – Départ pour la guerre de Genpei

Printemps. Sur les terres de Jōetsu, la poussière s'élevait par nuages sous les pas de l'armée en marche.

Les bataillons de fantassins et de samourais avançaient en ordre serré, arborant le drapeau de la province de Niigata : le poisson noir sur fond blanc flottant au vent comme un présage.

Kikouchi, casqué d'un heaume à l'effigie d'un ours, chevauchait en tête. À sa droite, Shiro, casqué et cuirassé, portait son long sabre sous la selle de Sumi. Autour d'eux, leurs compagnons se distinguaient par leurs armures singulières : Kayoua, le visage maquillé d'une expression menaçante, vêtu d'une armure gris-blanc uniforme ; Eisen, drapé dans des teintes sombres, coiffé d'un casque noir aux cornes agressives ; Udo, le visage peint avec brutalité, trois grandes plumes noires dressées sur le crâne, une tunique de combat de bambou l'enveloppant comme une carapace ; Yagyu, en armure complète, l'œil brillant d'impatience ; Shinsuke enfin, en armure orange, tenant dans ses mains un très grand fauchard dont la lame captait toute lumière.

— Cela fait déjà trois jours, grommela Yagyu d'un ton moqueur. Et rien ! Pas un Taira en vue, décidément !

Udo tourna légèrement la tête vers lui.

— Un philosophe a dit : “Si la montagne ne vient pas à toi, va à la montagne”, lança-t-il.

Yagyu lui lança un regard grimaçant.

— Qu'il vienne donc jusqu'ici, ton philosophe, répliqua-t-il, je lui ferai gravir des montagnes qu'il n'oubliera pas.

Kikouchi tira légèrement sur les rênes, ralenti un instant et se pencha vers Shiro.

— J'ai demandé à Fujio de rester en avant des troupes, expliqua-t-il. Avec Jomei, Chikara et Chiyako. Même s'ils ne partagent toujours pas le respect que ton statut mérite, ils ont droit au combat. Et à l'honneur d'apporter la victoire.

— Espérons que le temps les fera changer d'avis, répondit Shiro en regardant droit devant lui.

Un coursier arriva au galop, soulevant un nuage de poussière. Il mit pied à terre et tendit un rouleau à Kikouchi. Le jeune seigneur le déroula. Ses traits s'illuminèrent.

— Bonne nouvelle ! Déclara-t-il d'une voix forte. Le seigneur Ueshiba chasse les Taira de leurs terres et brûle leurs maisons. Il dit aussi que le sang de leurs samourais coule à flots.

Des exclamations de satisfaction parcoururent les rangs. Les samourais échangèrent des regards durs, prêts à en découdre.

Soudain, devant eux, des troupes Taira se déployèrent sur la plaine, rangs serrés, bannières claquant au vent. L'air vibra.

Yagyū sourit, les yeux brillants d'une joie féroce. Il dégaina son sabre long et brandit la lame vers le ciel.

— Enfin ! S'écria-t-il. Les Dieux m'ont entendu !

Le choc des deux armées fut terrible. Kikouchi lança l'assaut, Shiro à sa droite, son très long sabre ouvrant des brèches dans les lignes adverses. Les fantassins hurlaient leur détermination, les samouraïs se précipitaient, l'acier chantait et se brisait. Très vite, malgré la violence, les Minamoto prirent le dessus. La plaine se couvrit d'armures renversées, de bannières couchées, de corps silencieux.

\*

Plus loin, dans la province de Kaga, le crépuscule incendiait le ciel.

Shiro et Udo, à la tête de plusieurs samouraïs, encerclèrent un palais seigneurial Taira. Ils l'assaillirent de tous côtés, mirent le bâtiment à feu. Les flammes gagnèrent rapidement la charpente, le bois sec se tordit en hurlant. Pris au piège, les guerriers Taira sortirent en catastrophe, pour tomber sous les lames Minamoto.

Le texte du destin semblait s'écrire à la pointe de leurs sabres.

Udo, haletant, essuya sa longue lame, les yeux encore brillants du combat. Il regarda avec surprise Shiro, dont le sabre venait de s'abattre avec une fureur quasi bestiale sur un dernier adversaire.

— Le samouraï au drôle de visage, murmura-t-il, est comme un papillon sorti de sa chrysalide.

\*

À l'aube, dans la province de Wakasa, le vent marin fouettait une haute corniche de roche.

Shiro, Eisen et un groupe de fantassins progressaient difficilement vers le pied de la falaise. Des flèches Taira, tirées d'en haut, fendaient l'air avec des sifflements mortels. Plusieurs fantassins s'effondrèrent, fauchés en pleine course.

Shiro se rua vers l'un d'eux, déjà sans vie. Il se pencha, empoigna le corps inerte et le hissa sur ses épaules comme un bouclier improvisé. Sous ce rempart de chair, il avança, les jambes plantées dans les éboulis, gravissant la corniche pas à pas, les flèches se fichant dans le cadavre qu'il tenait serré contre lui.

Arrivé à portée, il rejeta la dépouille sur le sol dans un bruit sourd. Dans le même mouvement, il dégaina son long sabre et se jeta sur les Taira, l'acier brillant dans la lumière dure du matin.

Comme une vague qui se brise sur un rocher, l'ennemi le heurta.

Mais cette fois, la vague céda.

Eisen rejoignit Shiro, arme à la main. Un instant, il resta figé, sa poitrine se soulevant encore sous l'effort, à le regarder combattre. La façon dont Shiro se mouvait sur la corniche, esquivant les lames, frappant, se redressant sous les flèches, avait quelque chose d'irréel.

— On dirait que les Dieux le protègent et lui soufflent, leur détermination... murmura-t-il, le regard perplexe, presque troublé.

Puis il se ressaisit, resserra la prise sur son sabre et se jeta à son tour dans la mêlée. Aux côtés de Shiro, avec l'appui des fantassins qui les suivaient tant bien que mal sur la roche escarpée, il engagea le combat. Les guerriers Taira, pris en étau, furent repoussés pas à pas vers le bord de la corniche. Les lames frappaient, ricochaient, s'enfonçaient. Bientôt, leurs cris se mêlèrent au fracas des armes, puis se turent : les Taira tombèrent les uns après les autres, jusqu'à ce que plus aucun d'entre eux ne soit debout.

## Chapitre 43 – L’ennemi de mon ami est mon ennemi

Sur les terres de Tajima, la fin de journée baignait la plaine d’une lumière rougeoyante. Les combats faisaient rage.

Les troupes de Kikouchi progressaient difficilement, freinées par la résistance farouche des guerriers Taira qui opposaient une défense désespérée.

Kikouchi, Shiro, Yagyu, Kayoua, Eisen et Udo avaient mis pied à terre. Sabre en main, couverts de sueur, de poussière et de sang, ils combattaient au plus près, au milieu des cris, des corps et des étendards froissés. Shinsuke, juché sur son cheval, fendit les lignes en hâte et se porta à hauteur de son seigneur, son grand fauchard dressé comme une bannière.

— Seigneur Kikouchi ! Cria-t-il en forçant la voix pour couvrir le tumulte. Quelques samouraïs, avec Fujio, Jomei, Chikara et Chiyako, sont pris au piège dans une embuscade !

Non loin, Yagyu acheva son adversaire d’un coup rageur. Il essuya la lame de son sabre d’un mouvement brusque, puis tourna vers Shinsuke un regard où brillait une ironie dure.

— On dirait que les Dieux ont décidé de les abandonner à leur sort ! Lança-t-il. Qu’ils soient dignes envers leurs morts et leurs sacrifices...

Le ton, narquois, sonnait comme une sentence.

Shiro, à quelques pas, transperça son ennemi d’un coup net. Il rengaina son sabre long dans un geste automatique, puis tourna rapidement la tête.

— Sumi ! Appela-t-il.

Le cheval surgit du chaos, galopant vers lui. Shiro se hissa en selle d’un bond, saisit son très grand sabre et le fixa à sa main avec une détermination froide. Yagyu s’avança, l’index pointé vers lui, comme pour tenter une ultime fois de briser son élan.

— Ils n’en valent pas la peine ! Cria-t-il. Ils ne t’ont jamais aimé, ni reconnu comme l’un des leurs, Shiro Takano !

Shiro fit siffler la lame de son grand sabre dans l’air, puis planta sur Yagyu un regard clair, sans colère, mais sans concessions.

— Nous sommes frères d’armes, que nous le voulions ou non, répondit-il. Et je ne compte pas les laisser à leur sort, même au mépris de ma personne car, comme dirait Udo, l’ennemi de mon ami est mon ennemi.

Sans attendre, il lança Sumi au galop. La monture bondit et se fraya un chemin vers l’embuscade.

\*

Plus loin, au cœur d'un repli de terrain où la plaine se creusait en cuvette, Fujio, Jomei, Chikara et Chiyako, entourés de quelques samouraïs, étaient à bout de forces. Leurs armures portaient les marques de coups répétés, le sang coulait de leurs plaies, leurs respirations se faisaient haletantes. Une vingtaine de samouraïs Taira, à cheval, refermaient sur eux un cercle de fer et d'acier.

Shiro surgit à toute allure et plaça son cheval entre eux et la charge ennemie. Il salua brièvement Fujio, Jomei, Chikara, Chiyako qui le fixèrent d'un air hébété, coincés entre surprise et épuisement. Puis il tourna son regard vers les samouraïs Taira qui, visiblement, étaient décidés à en finir, abaissaient déjà leurs sabres.

Shiro poussa Sumi en avant et fondit sur les premiers. D'un coup à deux mains, il abattit son très long sabre sur le casque d'un premier Taira : la lame, lourde et bénie, trancha net, découpant la tête en deux malgré l'acier. Sans perdre un instant, il se retourna, enchaîna un second assaut, se glissant entre deux chevaux, frappant à la gorge, au flanc, au ventre.

Alors que la mêlée s'intensifiait, un grondement de sabots se fit entendre en arrière-plan. Kikouchi arrivait, entouré de ses samouraïs. Il brandissait son sabre long, ses traits déformés par l'intensité du combat.

— Leur retraite ! Coupez leur retraite ! Tonna-t-il.

Les samouraïs de Kikouchi se déployèrent sur les flancs et refermèrent la tenaille. Pris entre Shiro et le seigneur, les Taira furent rapidement débordés. Les sabres Minamoto s'abattirent comme une pluie de métal. L'ennemi tomba, décimé.

Jomei, le visage condescendant malgré sa pâleur, se redressa tant bien que mal. Il contempla un instant la scène, puis tourna la tête vers Chikara et Chiyako. D'un geste fier, il les salua, comme pour reconnaître devant eux la valeur de ceux qui venaient de les sauver.

Fujio, le front ruisselant de sueur et de sang, sourit largement. Il leva son sabre vers le ciel et hurla, la voix éraillée mais vibrante :

— Pour le seigneur Kikouchi !

## Chapitre 44 – Inaba et la tête d’Okura

Plus tard, sur les terres d’Inaba, la victoire prenait une forme macabre.

Sur une lance plantée en terre, la tête d’un seigneur Taira Yoshida Okura était empalée, visage figé, yeux à demi clos. Au pied de la montagne, la plaine était encerclée par les troupes de Kikouchi. Les samouraïs Taira restants, acculés, n’avaient plus d’issue. Certains, gravement blessés, se donnaient la mort selon le rite, se tranchant le ventre avant d’être achevés par un compagnon. D’autres ployaient le genou, acceptant d’être décapités avec dignité.

Kikouchi, à cheval, un sourire de triomphe accroché au visage, brandit la lance où trônait la tête du seigneur vaincu. Il sillonna la plaine, exhibant le trophée à ses troupes.

— C’est une grande victoire ! Hurla-t-il.

Sous les yeux des guerriers déchus, il planta enfin la lance dans le sol, laissant la tête de Yoshida Okura dominer la scène comme un avertissement. Puis, entouré de ses conseillers, il fit volte-face et se dirigea vers son quartier général.

Shiro arriva à son tour, trotinant sur Sumi, et s’arrêta face à la tête. Dans un geste las, il retira son casque. La sueur coulait à grosses gouttes sur son visage. Il approcha le heaume de son nez, inspira profondément.

— Anzu, mon amour... murmura-t-il.

Le parfum ténu de l’encens d’Anzu, noyé sous l’odeur du sang et de la poussière, flottait encore faiblement dans le métal.

Yagyū et Shinsuke, le grand fauchard en travers de sa selle, le rejoignirent.

— Qui est le seigneur vaincu ? Demanda Shiro sans détourner les yeux de la tête.

Shinsuke s’avança, pencha la tête et observa un instant le visage figé dans la mort.

— Belle prise, répondit-il avec un léger sourire. C’est Yoshida Okura, seigneur d’Ishikawa.

Shiro resserra les lèvres.

— Ishikawa... répéta-t-il. Pourquoi était-il si loin de ses terres ?

Soudain, ses sourcils se froncèrent. Il se retourna brusquement vers la masse des samouraïs Taira encore en vie.

— Tu dis, Okura ? Lança-t-il, plus fort.



Il tira sur les rênes. Sumi se cabra légèrement, puis prit la direction du groupe d'ennemis. Yagyu et Shinsuke, le visage troublé, le suivirent de près.

Le visage découvert, Shiro se fraya un passage entre les Taira. Certains s'écartèrent, le dévisageant avec une curiosité inquiète. Au centre d'un petit groupe, un samouraï se tenait droit, coiffé d'un chapeau conique constitué de centaines de fléchettes dont les pointes hérissaient la circonférence.

Doucement, le samouraï releva la tête. Son visage se dévoila.

Shiro écarquilla les yeux.

— Seigneur Toshiro Okura ! S'exclama-t-il.

Toshiro inclina la tête.

— Shiro... Shiro Takano, répondit-il.

Il ôta son chapeau conique, révélant pleinement ses traits.

— Si je me souviens bien, reprit-il, avant que nous nous quittions, j'avais dit que se revoir à nouveau ferais de ce jour un jour mémorable... là où la mort devrait choisir subtilement.

Yagyu, le visage fermé, s'interposa vivement entre Shiro et le jeune seigneur Taira.

— Comment connais-tu le nom de ce jeune seigneur ? Lança-t-il. Et lui, comment... ?

Shiro esquissa un sourire en coin.

— Souviens-toi, dit-il, que l'art le plus difficile du samouraï est celui de gagner sans combattre.

Shinsuke s'avança à son tour, humble, le regard posé.

— C'est l'art de la paix, ajouta-t-il simplement.

Yagyu grimaça, puis tourna les yeux vers Toshiro.

— Oui... je me souviens, maintenant, grogna-t-il. De ce jour où la pluie a fait fondre ton masque... et où je n'ai pas pu combattre pour la première fois.

Shiro se tourna vers Toshiro et s'inclina profondément.

— Seigneur Toshiro, sachez que c'est un honneur de vous...

Sa phrase mourut sur ses lèvres. Son regard venait de se figer, happé par quelque chose derrière le jeune seigneur.

Au loin, la montagne se dressait, plus sombre que le ciel. Et là, sous ses yeux, comme si la lumière changeait ou comme si le voile du monde se déchirait, la montagne laissa apparaître nettement quatre énormes cornes de pierre, dressées vers le ciel.

Shiro resta pétrifié.

Yagyu, intrigué, se pencha vers lui.

— Que se passe-t-il ? On dirait que tu as vu des esprits ! Lança-t-il.

Shiro ne répondit pas. Il fixait la montagne aux quatre cornes de pierre avec une intensité brûlante. Puis, lentement, il s'inclina en sa direction, comme devant un sanctuaire invisible.

— Je suis prêt à présent pour le grand voyage, murmura-t-il.

Sans ajouter un mot, il tira sur les rênes et dirigea son cheval vers le quartier général de Kikouchi.

Derrière lui, Shinsuke et Yagyu échangèrent un long regard, interdits.

— Pour le grand voyage... répéta Shinsuke à mi-voix.

— Il est emporté par la folie de la guerre ! S'écria Yagyu en haussant le ton. Ce sont certainement les esprits des guerriers qu'il a sauvagement tué qui viennent le hanter !

## Chapitre 45 – Mise en garde

Sous la grande tente de commandement, le quartier général de Kikouchi baignait dans une lumière chaude. Des lampes, suspendues ou posées à même le sol, éclairaient une grande carte déroulée sur la table, où se pressaient plusieurs conseillers.

— Le seigneur Ueshiba, avec son armée, se dirige en ce moment vers le détroit de Shimonoseki, annonça l'un d'eux.

Kikouchi se redressa avec fierté.

— Demain, dit-il, nous reprendrons notre marche pour les rejoindre. Nous sommes en 1184, et cela fait déjà quatre printemps que nous avons quitté le village de Koshikake.

Un sourire franc éclaira son visage. Il parcourut du regard ses conseillers, puis leva les yeux vers l'entrée de la tente.

Shiro venait d'apparaître, silhouette droite dans le contre-jour.

— Shiro ! Appela Kikouchi. Que se passe-t-il ?

Shiro s'avança, s'inclina profondément.

— Avec tout le respect que je vous dois, dit-il, j'aimerais m'entretenir en tête-à-tête avec vous, mon seigneur.

D'un geste, Kikouchi congédia ses conseillers. Les silhouettes se retirèrent, laissant derrière elles le bruissement des étoffes et le silence revenu.

Shiro chercha ses mots, son regard errant un bref instant sur la carte, puis revint se fixer sur le seigneur.

— Souviens-toi des cauchemars qui hantaient mes nuits, dit-il, et de ce mot étrange... Xedus.

Un sourire en coin effleura les lèvres de Kikouchi.

— Tu as enfin découvert ce qu'il représente, n'est-ce pas ? Dit-il doucement.

Shiro planta ses yeux dans les siens.

— Xedus est le nom d'un monde en danger, répondit-il. Et le créateur de ce monde a envoyé Haya pour me préparer au voyage que je dois accomplir, afin de le libérer du mal qui le ronge.

Les traits de Kikouchi se figèrent.

— Tu dis que Haya, la petite sœur de Yagyū et d'Okuni, est revenue du royaume des morts... et te demande de rejoindre le monde de Xedus, répéta-t-il, stupéfait.

Shiro joignit ses mains, ses yeux grands ouverts.

— Je suis la volonté de deux Dieux, dit-il, mais au service d'un seul. Le Dieu de notre monde et celui de Xedus sont en réalité des frères. Le premier, comme l'a annoncé Haya, viendra me chercher cette nuit, au creux de la montagne aux quatre cornes de pierre, pour me transporter sur Xedus.

Kikouchi cligna les paupières, les sourcils froncés.

— C'est... très étrange, ce que tu me racontes là, répondit-il.

Shiro fit un pas en avant, la voix plus ferme.

— Voilà pourquoi mon visage est si différent, poursuivit-il. Car depuis toujours, dans ce monde où le Japon n'est pas exclusif, j'ai été élevé et formé pour cette mission : libérer Xedus du puissant Ténèbro, né des enfers, de ses lieutenants et de ses hordes de métamorphes.

Kikouchi croisa les bras, son regard se durcissant.

— Ténèbro. Lieutenants. Métamorphes, répéta-t-il.

Il le fixa longuement, puis hocha la tête, comme s'il prenait soudain une décision.

— Bon... d'accord, dit-il enfin, d'un ton posé. J'accepte, par amitié, ta requête de t'émanciper, et je t'autorise à partir rejoindre ton Dieu, afin d'honorer cette étrange mission.

Un sourire de soulagement illumina le visage de Shiro. Il s'inclina profondément.

— Je te remercie, seigneur Kikouchi, et ami de toujours, de me croire, même si ce n'est pas facile, dit-il. Et surtout de me soutenir. Je me rendrai ce soir au centre de la montagne... et je partirai une fois le soleil couché.

Kikouchi, les traits tendus, s'approcha très près de lui. Sa main se referma avec force sur son bras.

— Mais attention, Shiro ! Lança-t-il, le ton soudain sec. Si à l'aube ton Dieu, ou ton créateur, n'a pas répondu à ton attente... alors je te ferai enfermer sur-le-champ et te rapatrierai au village. Et plus jamais tu ne pourras représenter les valeurs du samouraï. Avec pour conséquence... de perdre Anzu et son amour pour toujours.

Il marqua une pause, laissant la menace se déposer entre eux comme un poids immense et invisible.

— Réfléchis bien, mon ami, avant de prendre une décision qui pourrait être très lourde de conséquences.

Shiro recula d'un pas, se dégageant de sa prise. Sur son visage, la stupeur laissa place à une profonde tristesse mélanger à la douleur de perdre l'amour de sa vie. Puis, il se ressaisit légèrement, s'inclina une dernière fois, et quitta la tente sans un mot.

Kikouchi stoïque resta un long moment immobile, l'index posé sur ses lèvres, perdu dans ses pensées.

## Chapitre 46 – Le pacte des mille samouraïs

Le soir venu, au cœur de la montagne aux quatre cornes de pierre, le silence régnait.

Shiro, en armure complète, toutes ses armes à la ceinture, était assis calmement sur Sumi. Les quatre cornes de pierre l'entouraient comme les piliers d'un temple ancien, dressées fièrement vers le ciel sombre.

Le vent glissait chaud et humide entre elles avec un murmure grave.

— Je suis confiant, murmura Shiro. Et je crois en la mission que les Dieux m'ont confiée depuis toujours.

Derrière son masque, pourtant, la tristesse envahissait lentement son visage.

Anzu, mon amour... pensa Shiro, le cœur blessé.  
Sa voix se fit promesse, ancrée dans la nuit :

— Anzu, mon amour ! Je reviendrai, je te le jure, et je t'épouserai, car notre amour est éternel.

Il ferma les yeux et laissa sortir un long souffle, comme pour offrir aux Dieux sa détermination et sa peine mêlées. C'est à ce moment-là que la montagne frémit.

Des vibrations sourdes remontèrent du sol, un clapotis étrange, comme si une mer invisible venait battre sous la pierre. Sumi renâcla, les oreilles dressées. Shiro rouvrit brusquement les yeux, scrutant les alentours.

— Hein... ? Souffla-t-il.

Au loin, le grondement des sabots monta, d'abord discret, puis de plus en plus net, comme un roulement de tonnerre approchant. Les silhouettes se détachèrent peu à peu de l'obscurité : casqué, le seigneur Kikouchi avançait en tête, suivi d'Udo, Kayoua, Eisen, Yagyu, Shinsuke, Jomei, Chikara, Chiyako et Fujio, menant derrière eux cinq cents chevaliers samouraïs Minamoto.

La colonne se déploya en arc de cercle et vint se placer à la droite de Shiro. Le spectacle était irréel : mille sabots, mille plaques d'armure, mille bannières frémissant dans le vent du soir. Shiro, stupéfait, retira prestement son casque. Son visage se leva vers cette marée d'acier et de visages familiers.

— Mais... que se passe-t-il ? Balbutia-t-il.

Yagyu, déjà prêt à la raillerie, tira sur les rênes pour se hisser à sa hauteur. Un sourire bravache étira ses lèvres.

— Tu ne pensais quand même pas aller en découdre seul contre ces démons, mon ami !  
Lança-t-il.

Jomei s’avança à son tour, le ton plus grave, mais l’orgueil fièrement campé sur ses traits.

— Tu es désormais pour moi, et pour les jumeaux, notre frère d’armes, dit-il. Nous te reconnaissons comme tel et comme l’un de notre clan. Nous te suivrons dans ta folie, quoi qu’il arrive.

Udo, le regard profond, prit la suite, comme s’il récitait un oracle oublié.

— Je dis que : si le chemin que tu arpentés est tortueux et sinueux, c’est que les Dieux exigent bien plus de ton insignifiante carcasse, déclara-t-il gravement.

Shiro restait muet, bouche entrouverte, frappé au cœur par cette fidélité inattendue.

Kikouchi fit alors avancer son cheval jusqu’à se trouver côte à côte avec lui. Sous son casque d’ours, sa voix s’éleva, claire, ferme, portée par l’autorité du seigneur et l’amitié de l’homme.

— Tes victoires sont sans pareilles, Shiro, et afin de les honorer, dit-il, tes amis et moi-même, entourés de cinq cents chevaliers samourais, avons fait la promesse de te suivre durant cette nuit de folie.

Shiro n’eut pas le temps de répondre. De nouveau, les vibrations s’intensifièrent, et comme un écho venu de l’autre versant de la montagne, un second grondement se fit entendre.

Il tourna la tête.

De l’autre côté des cornes de pierre arrivait, au même rythme cadencé, une seconde armée. À sa tête, le seigneur Toshiro Okura, l’armure marquée par la campagne, avançait en silence. À ses côtés chevauchait une femme samourai aux épaulières très larges, portant un grand fauchard avec aisance : Natsumi Okura.

Son armure, d’un métal sombre rehaussé de couleurs féminines délicatement fleuries, jouait avec la lumière mourante. Sur son visage blanchi, un maquillage subtil soulignait la finesse de ses traits ; ses lèvres, d’un rouge profond, semblaient une plaie à vif au milieu de cette guerre d’hommes. Une très longue chevelure noire coulait dans son dos comme une rivière d’encre.

Derrière eux, cinq cents chevaliers samourais Taira complétaient la procession, leurs bannières claquant avec une dignité grave.

La troupe vint se ranger à la gauche de Shiro. Toshiro s’avança, son regard sombre plongé dans celui du samourai de Niigata.

— Je te présente ma jeune sœur et samourai, Natsumi Okura, dit-il. Elle a bien voulu me suivre et repousser ainsi sa propre mort jusqu’à l’aube, avec mes cinq cents chevaliers samourais restants. Mais je crois avoir entendu que les Dieux attendent de toi un sacrifice. Je serai honoré de pouvoir y participer.

Shiro, les yeux écarquillés, s'inclina profondément devant Toshiro et Natsumi. Celle-ci inclina doucement la tête, l'expression humble, mais déterminée.

Un froncement de sourcils traversa alors le visage de Shiro. Il se tourna vers Kikouchi.

Le seigneur Minamoto, comme s'il n'attendait que ce regard, fit avancer sa monture à sa hauteur.

— La boucle est bouclée, mon ami, dit-il d'une voix grave. Et si les Dieux exaucent tes révélations, alors...

Il redressa la tête, et sa voix prit la puissance d'un serment proclamé devant l'univers.

— Moi, seigneur Kikouchi Ueshiba du clan Minamoto, fais la promesse exceptionnelle, avec le seigneur Toshiro Okura du clan Taira, ainsi qu'avec nos mille chevaliers samourais, de nous unir durant cette trêve. Et si vraiment elle a lieu, alors nous serons sous tes ordres afin de libérer ton Dieu, rongé par les démons qui pullulent son monde.

La gorge de Shiro se serra. Tout son être vibrait entre la joie et la stupeur. Il s'inclina, profondément, devant Kikouchi, puis redressa la tête pour embrasser du regard l'ensemble des samourais rassemblés, Minamoto et Taira confondus.

— Quel honneur vous me faites... dit-il, la voix vibrante. Et je comprends encore vos doutes. Mais le fait que vous soyez là prouve que les Dieux l'ont ordonné et voulu ainsi.

Son regard devint soudain tranchant, habité par une précision nouvelle.

— À présent, ordonna-t-il, cachez les yeux de vos montures, fermez aussi les vôtres, et que chacun tienne la main de son voisin sans jamais la lâcher. Le soleil se couche incessamment.

Il fit avancer Sumi, se plaçant face aux mille chevaliers samourais et à ses douze frères d'armes. Il remit son casque, resserrant autour de lui l'armure qui le liait au destin. Puis il tendit sa main droite vers Kikouchi, sa main gauche vers Toshiro.

Les deux seigneurs saisirent la sienne, et, d'un même geste, ordonnèrent à leurs chevaliers d'en faire autant. Bientôt, une immense chaîne vivante se dessina entre les cornes de pierre : Minamoto et Taira, ennemis de toujours, unis pour la première fois dans un même cercle silencieux.

— Maintenant, dit Shiro d'une voix grave, laissez les Dieux prendre possession de vous.

Le soleil s'abîma derrière les crêtes avec une vitesse presque irréaliste, comme si le temps lui-même pressait le pas. L'obscurité commença à tomber sur la plaine, avalant peu à peu les reliefs. Des nuages se levèrent de toutes parts, enflant, tournoyant, s'assemblant au-dessus de la montagne aux quatre cornes.

Les premiers éclairs zébrèrent le ciel. La foudre gronda, tourna, puis s'abattit avec une violence inouïe sur les cornes de pierre. Une gerbe de lumière aveuglante engloutit la montagne tout entière.



Les éclairs se rejoignirent, se tordirent, se nouèrent en une seule masse lumineuse qui embrasa la nuit. Dans cette clarté dévastatrice, les silhouettes des samouraïs et de leurs montures se découpèrent une dernière fois, comme des ombres gravées dans le feu.

Puis la foudre tomba, non plus pour brûler, mais pour emporter.

Elle frappa chaque samouraï, chaque cheval, une par une, dans un fracas de tonnerre continu. La lumière engloutit tout, puis se rétracta soudain, comme aspirée.

La montagne retomba dans le silence.

\*

Plus tard, sous un ciel calme parsemé d'étoiles naissantes, des chevaux montèrent au galop la pente nue de la montagne aux quatre cornes de pierre. Les conseillers du seigneur Kikouchi, le visage tendu, fouillaient du regard chaque relief, chaque ombre.

Ils débouchèrent dans l'aire où, quelques instants plus tôt, mille guerriers s'étaient tenus. Il n'y avait plus personne. Ni trace de sabots, ni armures abandonnées, ni bannières déchirées. Rien, sinon la pierre craquelée, l'air encore chargé d'une odeur de brûlé, et, à l'extrémité des cornes, un rougeoiement inquiétant : les pointes rocheuses étaient en fusion, comme si un feu venu du ciel y avait fondu la pierre.

— Où sont-ils passés ?! S'écria l'un des conseillers, le ton d'urgence brisant la nuit. Il tourna sur lui-même, affolé. — Mais où est le seigneur Kikouchi ?

Le vent se leva, balayant la montagne vide. Aucun écho ne répondit à sa question.

## Chapitre 47 – Les enfants de Xedus

Xedus sur la plaine de Rênôuv, à toute vitesse, trois engins filaient dans le ciel limpide, en rase-mottes au-dessus d'une large étendue d'herbe compacte et d'un vert profond. Leur forme fuselée, carrossée de rayons lumineux bleus, les faisait ressembler à des lances de lumière glissant sans effort sur l'air. Ils lévitaient à bonne hauteur du sol, épousant les courbes de la falaise avec une souplesse inquiétante.

Au-dessus d'eux, deux soleils juxtaposés dardaient leurs feux sur un ciel d'un bleu presque irréel.

Quelque part au centre de l'île, trois enfants en mission interrompirent leur course.

Le premier engin ralentit brusquement, puis se dématérialisa dans un léger crépitement de lumière. Là où quelques instants plus tôt se trouvait la machine, un jeune garçon se tenait à présent debout.

Nasch.

Sa encore adolescents. Ses cheveux brun foncé, légèrement cuivrés, encadraient un visage fin et bien proportionné, hâlé par un soleil double. À son cou, un collier serti d'une pierre verdâtre lumineuse irradiait d'une lueur douce, semblable à celle qu'un jour Shiro avait déjà croisée dans un autre temps, sur un autre canal.

Sur son avant-bras gauche, une fine prothèse métallique clignotait de petites lueurs régulières. Elle s'éteignit, toutefois, lorsque Nasch inséra dans une gaine à sa hanche droite une barre métallique sculptée, de petite taille, qu'il tenait jusqu'alors en main. Le lien entre l'arme et la prothèse venait d'être scellé. Rapidement, le garçon fit quelques pas et se pencha au bord de la falaise, regardant en contrebas.

Le second engin se dématérialisa à son tour. Une jeune fille se redressa doucement.

Yina.

Sa combinaison, composée de deux pièces ajustées, possédait un col long qui lui montait jusqu'au menton. Sa peau métissée captait à la fois la lumière blanche et dorée des deux soleils. Ses longs cheveux, tressés en mèches blanc-cuivré, tombaient sur ses épaules comme des cordes lumineuses. Son visage rond, plein, était encadré par de gros écouteurs d'où s'échappait encore une musique instrumentale puissante.

Elle portait, elle aussi, un collier orné d'une pierre verdâtre lumineuse. Sur son avant-bras droit, une prothèse métallique fine pulsait d'une lueur rythmée. Elle s'éteignit lorsque Yina glissa à sa hanche gauche une barre métallique sculptée, petite et dense, dans une gaine prévue à cet effet. Elle ôta ses écouteurs, les laissant pendre autour de son cou, et s'avança de quelques pas, les yeux désormais tournés vers la plaine.

Le troisième engin se volatilisa. Un très jeune garçon se redressa, vacillant légèrement.

Tobyn.

Il portait une tenue deux pièces aux protections exagérées, épaules et genoux surdimensionnés, comme s'il avait voulu compenser sa petite taille par une armure plus imposante. Son col court découvrait un cou encore enfantin. Ses cheveux blonds cuivrés, mi-longs et ondulés, encadraient un visage potelé et pâle. La même pierre verdâtre, au bout d'un collier, battait faiblement au creux de sa poitrine.

Sur son avant-bras gauche, une prothèse métallique fine clignotait encore. Elle s'apaisa quand il glissa, lui aussi une barre métallique sculptée dans une gaine à sa hanche droite. Sa mine grave contrastait avec la rondeur de ses traits. Il s'approcha du bord de la falaise, les yeux rivés vers la plaine en contrebas.

Ils virent tous trois la même chose au même instant.

Nasch plissa les yeux. Sa voix retentit dans une langue inconnue, fluide, aux intonations chantantes, qui n'appartenait ni au Japon, ni à la Terre.

— Yina... tu vois ce que je vois ? Demanda-t-il.

Yina, la main sur sa prothèse, serra les mâchoires.

— Nasch... ce sont des suppôts de Ténèbro, répondit-elle dans la même langue étrangère, dont on ne connaît pas encore l'origine.  
Sa voix tremblait. — Ils nous ont trouvés, et viennent nous anéantir une fois pour toutes !

Tobyn, sans détourner les yeux de la plaine, secoua la tête.

— Impossible ! Protesta-t-il. Mon radar ne les a pas scannés de la sorte.

Nasch se tourna vers lui, l'air plus tendu que jamais.

— Tobyn... qui sont-ils, alors ?

Les trois enfants restèrent un instant silencieux, figés. Le vent caressait leurs combinaisons, apportant jusqu'à eux un grondement lointain. Leurs regards se rejoignirent, puis revinrent, ensemble, vers la plaine.

Là-bas, dans la lumière doublent des soleils, avançait une armée qui ne ressemblait à rien de ce qu'ils connaissaient.

\*

En contrebas, Shiro chevauchait en tête.

À ses côtés, Kikouchi, Toshiro, Natsumi, Udo, Kayoua, Eisen, Yagyu, Shinsuke, Jomei, Chikara, Chiyako et Fujio formaient une garde rapprochée, compacte, soudée. Derrière eux, mille samouraïs Minamoto et Taira, mêlés, avançaient au trot, leurs armures japonaises

heurtant la lumière étrangère de Xedus. Les bannières claquaient dans un vent nouveau, les chevaux foulaient pour la première fois une herbe née sous deux soleils.

Shiro leva les yeux vers ce ciel inconnu.

Il avait quitté une montagne aux quatre cornes de pierre. Il entrait, désormais, sur la plaine de Rênôuv. Son destin venait de franchir un monde.

La suite de son combat, et de sa légende, venait de commencer.

## Chapitre 48 – Le veilleur

De nos jours.

Ouchiya gisait, inconscient, dans son lit d'hôpital, prisonnier de l'ombre des soins intensifs. Autour de lui, la blancheur glacée des murs et le halo bleuté des machines formaient un sanctuaire froid, étranger à toute chaleur humaine. Sa poitrine se soulevait au rythme régulier, mécanique, d'un respirateur qui modulait sa vie en chiffres et en signaux. C'était comme si son souffle lui appartenait à moitié, et à moitié seulement, à cet artifice de métal et de plastique.

Le silence de la chambre n'était rompu que par le souffle artificiel du respirateur, ce va-et-vient hypnotique, étrange mélange de vie suspendue et de fragilité extrême.

À son chevet, Shiro Takano veillait.

Il se tenait debout, immobile, le dos tendu, enveloppé de son armure comme d'une seconde peau. Les reflets de l'acier se perdaient dans les néons blafards de l'hôpital, anachroniques, presque absurdes dans ce monde de blouses et de perfusions. Ses yeux, eux, ne quittaient pas le visage d'Ouchiya, figé dans une pâleur obstinée.

Au premier regard, ses traits restaient fermes, impassibles. Mais derrière ce masque de force, son esprit se débattait, pris dans un tumulte d'inquiétudes et de promesses. Chaque bip strident, chaque variation sur l'écran, chaque souffle amplifié par la machine, lui rappelait la violence du destin et le prix terrible qu'ils avaient dû payer pour en arriver là.

Les paroles de leur maître lui revinrent, plus vives que jamais, comme si Harunobu se tenait encore derrière lui, dans la pénombre des dojos passés :

« Le samouraï ne protège pas seulement par son sabre, mais par sa fidélité à ceux qui dépendent de lui. »

Ces mots résonnaient en lui comme un serment vivace, une flamme que ni le temps, ni les dimensions, ni la mort même ne pouvaient éteindre.

L'aube, à peine née, commençait à filtrer par la grande fenêtre de la chambre. Une lueur fragile, presque timide, venait se déposer sur le sol froid et lisse, glissant jusqu'au pied du lit. L'hôpital, lui, restait encore dans la demi-nuit des couloirs peu fréquentés.

Shiro ferma un instant les yeux.

Son corps réclamait un repos qu'il refusait depuis longtemps déjà. Ses muscles, épuisés par les combats, la veille, les veilles, protestaient en silence. Mais dans ce bref abandon, son esprit bascula.

Les contours de la chambre s'effacèrent, avalés par l'épaisseur de ses souvenirs. Le bruit régulier du respirateur se fit lointain. Le présent se dissout, comme happé par une vague sombre, et déjà il retombait dans un autre temps, un autre lieu, un autre ciel.

L'HISTOIRE CONTINUE...